A Paris chez Desnos rue St Jacques

5/589/B
TIS

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

55350

OBSERVATIONS
ET
DISSERTATIONS
DE MÉDECINE PRATIQUE,
PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES,

PAR Mr. TISSOT,

Professeur en Médecine à LAUSANNE, de la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad. Méd. Ph. de BASLE, de la Soc. Économ. de BERNE, de la Soc. Phys. expér. de ROTTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR Mr. VICAT,

Membre correspondant de la Soc. Roy. de Gottingue, Médecin pensionné de la ville de Payerne, &c.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.
Et chez les principaux Libr. de l'Europe.

M. DCC. LXXX.

D. Luigi Lanzarini

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A

Mr. TISSOT,

Docteur Médecin de la Société Royale de LONDRES, de l'Académie Médico-Physique de BASLE, de la Société Economique de BERNE, & de celle de Physique Expérimen tale de ROTTERDAM, &c.

MONSIEUR,

EN profitant de la permission que vous avez bien voulu me donner de vous dédier cette traduction, je ne fais que m'acquitter envers vous, Monsieur, d'un tribut qui vous est naturellement dû puisque la matiere vous appartient, & je ne fais que remplir un devoir que mon inclination me

dictoit de concert avec les ſentimens de reconnoiſſance ſur leſquels vous vous êtes acquis des droits bien réels par les obligations eſſentielles que je vous ai, Monſieur, depuis long-tems. Juſqu'ici je n'ai point eu d'occaſion de vous témoigner à mon gré ma ſenſibilité à cet égard : je ſaiſis celle-ci avec d'autant plus d'empreſſement qu'elle eſt mieux aſſortie à votre maniere de penſer délicate & à mes ſentimens. Veuillez donc agréer ma traduction comme une foible marque de la vive reconnoiſſance & du dévouement reſpectueux avec leſquels je ſuis,

MONSIEUR,

Payerne le 19 *Août* 1779.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
VICAT D. M.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

C'Eſt ſans doute un préjugé très-avantageux pour cette traduction, & très-honorable pour moi, que monſieur TISSOT ait bien voulu encourager les libraires à l'imprimer, en diſant, *que j'étois très en état de donner une bonne traduction françoiſe de ſes Obſervations*, &c. publiées en latin en 1770, ſous le titre de *Epiſtolæ medico practicæ.*

Je ne prétens cependant point m'enorgueillir d'un ſuffrage auſſi flatteur, au point de croire que j'aie rempli à tous égards les deſirs de l'illuſtre Auteur & du public. J'ai

fait, il eſt vrai, de mon mieux pour y parvenir par rapport à la clarté & à la fidélité de la traduction : j'eſpere n'y avoir pas mal réuſſi ; du moins autant que ces bonnes qualités dépendent d'une exactitude ſcrupuleuſe, ayant fait mon poſſible pour ne la jamais perdre de vue. Et afin de ne rien laiſſer à déſirer à cet égard, j'ai prié monſieur TISSOT de vouloir bien jetter un coup-d'œil ſur mon ouvrage, & en particulier ſur certains paſſages du ſens deſquels je n'étois pas parfaitement ſûr : il s'y eſt prêté fort obligeamment, & a daigné fixer mes incertitudes pour une partie de l'ouvrage; il ne lui a pas été poſſible de le faire pour le reſte.

Je ſouhaiterois que le ſtyle répon-

dit à l'excellence de l'ouvrage, mais je n'ai ni aſſez de talens ni aſſez de loiſir pour pouvoir m'en flatter : il faut donc que les lecteurs raiſonnables s'en conſolent avec moi, en penſant que cette traduction, quelque dépourvue qu'elle ſoit des graces de l'élocution, n'en renferme pas moins des choſes de la plus grande utilité, & ne les met pas moins à la portée d'une infinité de perſonnes, qui n'auroient jamais pu en profiter ſi l'original n'eût pas été traduit.

J'ai cru devoir ajouter par-ci par-là, en forme de notes, certaines explications & additions qui m'ont paru néceſſaires pour l'intelligence de la plûpart des lecteurs, & pour y inſérer les paſſages d'auteurs, des titres de livres & certaines dénominations,

leſquels j'ai penſé qu'on ſeroit peut-être bien-aiſe de trouver dans les deux langues. J'ai déſigné ces notes par une croix †, afin de les diſtinguer de celles de l'auteur.

Enfin j'ai ajouté un choix de quelques pieces nouvelles très-intéreſſantes publiées en dernier lieu en Allemagne ſur la maladie attribuée ci-devant au ſeigle ergoté.

LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.

LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.

A MONSIEUR LE COMTE FRANÇ. RONCALLO PAROLINI (*).

MONSIEUR,

J'Ai eu l'honneur de vous remercier en particulier de la bonté que vous avez eue de me faire part de la lettre que vous aviez écrite à Mr. PONTICELLI contre l'inoculation. Cependant en vous faisant ces remerciemens, j'ai

(*) Cette lettre s'est trouvée placée par mégarde vers la fin de l'ouvrage latin, tandis que suivant l'ordre des tems, elle devoit précéder celle qui est adressée à Mr. ZIMMERMANN, & être lue la premiere.

gardé un profond ſilence ſur l'objet de la lettre même. Mais comme à préſent Monſieur, vous attaquez publiquement l'inoculation, je crois devoir en prendre auſſi publiquement la défenſe. J'appris avec joie, il y a quelques ſemaines, que Mr. ZIMMERMANN l'avoit entrepriſe. J'étois charmé que l'inoculation eût trouvé un tel défenſeur, & je me félicitois d'être par-là même diſpenſé de renouer une diſpute ennuyeuſe. Mais Mr. ZIMMERMANN a changé d'avis; les prieres de cet ami ſont des ordres pour moi: je deſcends donc derechef dans l'arène, & je me prépare à y peſer, de ſang froid, les objections que vous avez faites, *l'eſprit animé par le feu que vous inſpire cette cauſe.* Cependant, comme il y a dans votre lettre pluſieurs choſes qui avoient déja été dites longtems auparavant par Mr. DE HAEN, je ne m'arrêterai qu'aux nouvelles difficultés qu'elles propoſent. Ce ne ſera pas une tâche pénible.

1°. Je me félicite, Monſieur, de ce que vous êtes dans les mêmes idées que moi, par rapport à l'univerſalité de la

---

J'ai donc cru devoir faire uſage de cet avis de l'Auteur, en mettant cette lettre à la place qu'il lui a aſſignée. (*Note du Traducteur.*)

petite vérole. Mais outre cela, vous la croyez auſſi ancienne que le monde; nous ne ſommes pas d'accord ſur ce point, mais cela ne fait rien à la cauſe de l'inoculation.

2°. Vous croyez qu'*avant qu'on ait eu cette maladie, le ſang eſt acerbe, mal mûr, qu'il n'a point encore jetté ſon écume, qu'il contient quelque choſe de vicieux, de viſqueux, de crud, d'acide, d'âpre, en un mot, quelque choſe de contraire à la ſanté.* C'eſt ce que vous rieront peut-être des praticiens ſans nombre, qui admirent tous les jours la ſanté vigoureuſe dont jouiſſent tant d'enfans & quelques adultes, quoiqu'ils n'aient point eu la petite vérole. Mr. BIANCHI lui-même (*a*) ne ſera pas de votre avis, lui qui parvient à un âge avancé, & qui eſt bien portant, autant que je puis le ſavoir, ſans avoir encore paſſé par cette maladie. Mais je vous accorde votre ſuppoſition, & cela d'autant plus volontiers, que cherchant de toutes parts des ſuffrages, je puis fonder ſur cette ſuppoſition même un raiſonnement qui vient à l'appui de ma cauſe, & auquel je ne vois pas qu'on puiſſe rien répli-

(*a*) C'eſt un de ceux qui ont écrit contre l'inoculation. Il en ſera parlé plus bas.

quer : le voici, revêtu de la forme syllogiſtique.

Le ſang, avant la petite vérole, eſt très-mauvais, & contraire à la ſanté,
Mais la petite vérole lui donne la ſalubrité,
Donc il faut procurer cette maladie le plutôt poſſible.

3°. Je vous rends graces des deux hiſtoires que vous avez bien voulu publier, elles ſont une preuve de la candeur avec laquelle vous en agiſſez vis-à-vis de vos adverſaires ; car l'une & l'autre ſont en faveur de l'inoculation. La premiere démontre, 1°. qu'il y a des petites véroles *très-peſtilentielles*, puiſque ſix enfans en ſont morts dans une ſeule maiſon. 2°. Que l'inoculation eſt très-ſalutaire, puiſque par ſon moyen un ſeptieme enfant, le ſeul qui reſtât dans cette maiſon, a été arraché à l'affreux deſtin dont il étoit menacé. Je ſerois porté à croire que c'eſt un pareil ſuccès qui a engagé des hommes ſages à inoculer pour la premiere fois la petite vérole. Vous avez très-bien & ſavamment obſervé que perſonne ne s'inquiétera de ces ſymptômes, qui épouvantent les femmes, & qui les portent à s'exhaler en reproches inſultans, puiſque ces mêmes ſymptômes ſont les avant-

coureurs des petites véroles les plus bénignes.

Votre deuxieme hiſtoire prouve qu'il y a des petites véroles naturelles qui ſont mortelles; ce que preſque perſonne ne nie: ainſi cette aſſertion pourra paroître de peu d'importance aux railleurs; mais tout ce qui peut étayer une vérité importe beaucoup aux gens ſenſés: & aſſurément, ſi je fais un jour remettre ſous la preſſe ma lettre à Mr. DE HAEN, je n'omettrai point vos obſervations; &, fondé ſur l'autorité de l'un & de l'autre, je me ferai une gloire de pouvoir citer la vôtre.

4°. Plut à Dieu que ce que vous dites de la néceſſité d'une maturité du virus variolique fût vrai! car cela ſeroit en faveur de ma cauſe: mais hélas! un bon nombre de raiſons ne permettent pas de le croire; celle-ci ſur-tout, qui eſt des plus connues, s'y oppoſe: la petite vérole n'eſt pas une maladie errante, qui attaque un à un & ſucceſſivement chaque individu parvenu à peu près au même âge; ce qui devroit arriver, ſi elle n'étoit miſe en jeu que par un développement, comme l'avoit avancé Mr. HAHN, ou par un état de maturité, comme vous le prétendez aujourd'hui: mais cette maladie regne à la maniere

d'une épidémie, & alors elle attaque tous les âges, dès le premier inſtant de la vie juſqu'à l'extrême vieilleſſe; ſouvent elle s'empare dans la même maiſon de la perſonne la plus âgée & de la plus jeune, tandis que celles d'un âge intermédiaire en ſont exemtes. L'âge n'a donc ici aucune influence, mais tout dépend des circonſtances qui favoriſent ou empêchent l'inhalation du venin. Ce venin n'eſt donc pas un venin inné & qui mûriſſe; mais il s'introduit dans le corps: alors ſemblable à un levain, il excite une corruption d'une nature qui lui eſt particuliere: l'acrimonie qui en réſulte produit une fievre, qui ſe terminant par une criſe faite à la peau, quitte le ſang, & le laiſſe dépouillé de l'aptitude à ſubir dans la ſuite une pareille dégénération: cela poſé, votre adage qui dit, *que toute matiere qui s'introduit dans un corps y reçoit les modifications de ce corps;* cet adage, dis-je, fronde auſſi bien la petite vérole naturelle que la petite vérole inoculée; il eſt également en oppoſition avec les ſiniſtres conſéquences que vous en déduiſez; mais les circonſtances détruiſent cette conformité.

5°. Vous parlez enſuite des petites véroles qui peuvent ſurvenir une ſeconde

fois; mais comme j'ai répondu à cette objection dans celle de mes lettres que je viens de citer, vous me permettrez bien de n'y pas revenir. J'ai lu au reste avec plaisir le tableau raccourci, mais peint d'après nature, que vous faites des ravages de la petite vérole naturelle: c'est assurément une piece à opposer aux ennemis de l'inoculation.

6°. Après avoir présenté les choses sous le point de vue le plus contraire à l'inoculation, vous faites cette question: *Ces assertions étant établies, qui sera assez fou?* &c. Si je ne détestois cette injure, qui ne doit pas sortir de la bouche d'un chrétien, je demanderois à mon tour; *ces assertions étant détruites, qui sera* &c.

7°. Vous objectez qu'il y a des peaux dures & denses, & que cette circonstance est fâcheuse pour ceux qui prennent la petite vérole. Il est vrai qu'on voit des personnes dont la peau a ce défaut, & demande une méthode propre à l'amollir: telle est la méthode de l'inoculation.

8°. J'approuve tout-à-fait l'épître dédicatoire que vous avez mise à la tête de votre *Médecine Européenne* (†), en

(†) Ouvrage qui a paru en latin sous le titre de *Europa Medica.*

l'adreſſant à Mgr. le Dauphin, & que vous voulez bien redonner, ſi à propos & ſi utilement, en entier dans votre lettre : les ornemens dont vous avez embelli cet ouvrage auront ſans doute l'approbation de tous les relieurs qui ſe piquent d'élégance.

9°. Vous continuez en diſant : *la transfuſion eſt tombée, l'inoculation ſa ſœur tombera auſſi.* Je ne me ſerois pas douté qu'elles fuſſent ſœurs, & il ne faudroit pas moins que votre autorité pour me le perſuader. Car qu'eſt-ce que la transfuſion ? C'eſt une opération par laquelle on ſoutire les humeurs qui circulent naturellement dans le corps humain, mais qui ſont corrompues ; pour leur ſubſtituer les humeurs pures d'un autre corps, mais qui ſouvent ſont d'une nature contraire aux vaiſſeaux qui les reçoivent, enſorte qu'elles troublent les fonctions & toute l'économie animale. L'inoculation excite dans les humeurs un mouvement qu'elles doivent néceſſairement éprouver un jour ; & elle l'excite dans un tems où l'expérience, ce maître des ſciences réelles, nous a appris que ce mouvement ſeroit paiſible, doux & ſalutaire : elle prévient ainſi celui qui pourroit arriver dans un autre tems & dans des circonſtances fâcheuſes, dont l'effet

eſt ſouvent funeſte : voilà une fraternité bien étrange !

10°. *Nous ne nous étonnerons point*, dites-vous, *de voir de nos jours des ſavans abandonner la médecine électrique ; l'inoculation aura le même ſort.* Il n'y a réellement rien là qui doive vous étonner. Car ſi jamais l'uſage de l'électricité en médecine a été en vigueur, c'eſt aujourd'hui ; & s'il s'agit de faire voir la quantité & l'importance des cures qu'elle eſt capable d'opérer, je vous citerai l'autorité de Mr. DE HAEN, qui ſeule en vaut pluſieurs autres : on trouve dans les ouvrages accomplis dont il eſt l'auteur, & qui ne peuvent guere vous être inconnus, des exemples ſans nombre de guériſons dues à l'électricité, & qu'on avoit entrepriſes inutilement avec tous les autres remedes. Ces ſuccès me font eſpérer que cet excellent auteur en publiera un jour de plus heureux encore en faveur de l'inoculation. Mais quoi ? ambitionneriez-vous de paſſer pour haïr les nouveautés, & ſeriez-vous ennemi de tout ce qui ne ſent pas l'antiquité ?

Et ne vous ſentez-vous que de la haine & du mépris pour tout ce qui n'eſt pas étranger au pays que vous habitez, ou qui n'appartient pas aux ſiecles paſſés ?

ne faites-vous cas que du tems jadis (†)?

11°. Vous demandez, qui ajoutera foi aux relations de pluſieurs perſonnages diſtingués par les talens de leur eſprit, par leur probité & leur réputation? Car tels ſont tous ceux dont vous faites mention : il n'y a que moi que vous puiſſiez en excepter, quant au génie & à la célébrité. Il eſt aiſé de répondre à cette queſtion : tout homme honnête & de bonne foi admettra la vérité de ces relations, tant qu'il n'exiſtera point de témoignages irréfragables, qui prouvent qu'elles ſont erronées.

12°. Vous rapportez, en la mettant au rang des fables ou des contes de vieilles femmes, l'hiſtoire des fils du duc d'ORLÉANS, que vous dites avoir lue dans le petit ouvrage que j'ai publié ſous le titre d'*Inoculation juſtifiée*. Je vous avoue, Monſieur, que j'ai été étonné de voir que vous m'accordez ſi gratuitement le don de deviner. Car ce n'eſt qu'en devinant que j'aurois pu faire

(†) Je crois devoir tranſcrire ici les vers dont j'ai rendu le ſens.

Et niſi quæ terris ſemota, tuiſque
Temporibus defuncta vides, faſtidis & odis,
Laudator temporis acti.

au mois de Juin de 1754, le récit de l'inoculation adminiſtrée par Mr. TRONCHIN, au mois d'Avril de 1756. Tous ceux qui auront lu ce petit traité, & qui n'y auront pas vu le plus petit indice de cette inoculation, admireront la ſagacité qui vous a fait découvrir ſi clairement cette hiſtoire à travers les paroles prophétiques & vraiment apocalyptiques dont elle étoit enveloppée.

13°. Vous demandez aux théologiens, *s'il eſt permis de tuer les hommes dans l'eſpérance qu'ils en réchaperont ?* Je leur laiſſe, Monſieur, le ſoin de vous répondre. Les gens ſenſés ne feront qu'en rire. *Vous vous fâchez, & vous menacez de lancer la foudre*, diſoit Ménippe à Jupiter, *cela prouve que vous êtes dans l'erreur.*

14°. Vous n'avez aucun égard à cette multitude de noms reſpectables qui remplit déja le catalogue des défenſeurs de l'inoculation, & vous ne reconnoiſſez point d'autre autorité que celle des académies de Padoue, de Florence & de Bologne, dans le ſein deſquelles il ſe trouve pourtant déja des perſonnages qui ſont portés pour l'inoculation. C'eſt ainſi qu'on pouvoit parler autrefois de l'académie qu'avoit formée l'empereur AUGUSTE : car ſi jamais il y a eu de com-

pagnie ſavante, ç'a été celle-là; tandis que preſque tout le reſte de la terre étoit plongé dans d'épaiſſes ténebres. Mais comme de notre tems on voit fleurir par-tout en Europe, & mème dans les contrées les plus reculées du monde connu, des académies très-illuſtres, & des hommes d'une grande réputation, il y a dans un pareil mépris je ne ſais quoi d'indécent, & qui rappelle la plaiſanterie de ce comique François, qui dit:

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

15°. Vous attribuez le ſuccès de l'inoculation chez les Turcs à leur avidité inſatiable pour l'or: vous n'auriez ſans doute pas épargné non plus d'autres nations, ſi l'inoculation avoit chez elles les mèmes ſuccès. Vous n'avez pas pris garde, Monſieur, que les injures donnent lieu de ſoupçonner qu'on eſt dépourvu de raiſons; qu'il eſt indigne d'un honnète homme d'accuſer des nations entieres d'un auſſi infame vice: enfin, qu'un médecin a moins d'honoraires à percevoir, en traitant une maladie légere, qu'en en traitant une plus grave; & qu'il n'eſt point de médecin que l'inoculation ne prive d'une partie du profit qu'il auroit fait avec la petite vérole. Et aſſurément, on pourroit en déduire un

argument qui rétorqueroit le vôtre avec force.

16°. Vous alléguez, d'après Mr. CANTWELL, la mort des cinq fils de Mr. SMITH, & du fils unique de milord INKIN; mais adreſſez-vous à Mr. CANTWELL, qui eſt à préſent mieux inſtruit de la vérité, & il vous avouera qu'il s'eſt trompé.

17°. Vous demandez, *ce que prouvent à Breſce les calculs qu'on a faits en Angleterre, puiſque dans notre ville la petite vérole eſt le plus ſouvent très-bénigne?* Je ne répondrai qu'un mot à cela: *Tant mieux pour ceux qui ſont nés ſous d'heureux auſpices* (†). S'il y a des pays aſſez heureux pour qu'il n'y regne que des petites véroles très-légeres, on n'aura pas beſoin de s'y prémunir contre de mauvaiſes petites véroles, par le moyen de l'inoculation; eh! bien que ces peuples ſe paſſent de ce ſecours, mais qu'ils permettent pourtant qu'on en faſſe uſage chez ces nations, qui étant dévaſtées par des petites véroles peſtilentielles, ont recours à l'inoculation comme à leur ſeule reſſource.

(†) Le proverbe latin, *gaudeant bene nati*, eſt plus court; on le rend mieux dans le langage familier, en diſant, *à qui bonheur, bonheur.*

Cette Déeſſe ſecourable
De ſes dons précieux fait ſentir les effets,
Et toujours elle eſt favorable
A ceux qui cherchent ſes bienfaits. (†)

18°. *Pour établir & affermir la pratique de l'inoculation, il faudroit le concours,* 1°. *de la raiſon,* 2°. *de la religion,* 3°. *d'une expérience ſûre,* 4°. *& d'une ſuite conſtante de ſuccès. Tout cela manque; donc l'inoculation ne mérite que des riſées.* Il auroit fallu prouver la mineure, pour pouvoir en tirer cette concluſion, mais c'eſt là la difficulté, c'eſt là le nœud de la queſtion. On a plus vîte fait de ſuppoſer une choſe comme prouvée que de la prouver. En conſervant la majeure, & en changeant la mineure, on peut eſpérer de rendre la démonſtration plus facile: je raiſonne donc ainſi:

Toutes les conditions requiſes ont lieu,
Donc la néceſſité de l'inoculation eſt démontrée.

La raiſon fait en ſa faveur; car elle nous

(†) Voici les vers latins que j'ai tâché de rendre par ces vers françois:

Dea ſum auxiliaris, opemque
Exorata fero; nec te coluiſſe quereris
Ingratum numen. (Note du Traducteur.)

conſeille de ſuivre le chemin le plus fréquenté ; il en eſt de même de la religion : car celle-ci eſt d'accord avec la raiſon ; on a des expériences ſûres ; les ſuccès ne ſe démentent point, ce que prouve une nuée de témoins qui ſont abondamment pourvus de toutes les qualités, que le droit même le plus rigoureux peut exiger en fait de témoignage.

19°. Vous citez encore dans votre poſtſcriptum, comme adverſaires de l'inoculation, ſix ſavans de Padoue, du nombre deſquels ſont Mrs. MORGAGNI & PUJATI, que perſonne ne vénere plus que moi : vous ajoutez alors ; *où eſt le téméraire qui s'oppoſera à ce torrent d'autorités, qui leur réſiſtera & oſera l'avouer ? Je trouve qu'il faut être en délire pour s'écarter du ſentier preſcrit par de ſi grands perſonnages.* Mrs. SENAC, WERLHOF, ALBINUS, HALLER, GAUBIUS, TRALLES & SCHWENKE ſont donc en délire : il faut en dire autant d'un bon nombre d'autres qui penſent comme eux. Je leur oppoſe, il eſt vrai, des gens obſcurs, inconnus, ſans expérience, des ignorans, des gens enfin que Mrs. MORGAGNI & PUJATI trouveroient peu honorable d'avoir pour aſſociés. Oh ! pour nous autres ultramontains, nous cherchons des aſſociations plus eſtimables.

20°. Vous faites uſage de je ne ſais quelle brochure, publiée à Rome, à ce qu'il paroît, par un anonyme; & d'après lui, vous rappellez les vaines déclamations d'HECQUET, dont on a tant de fois fait voir le ridicule; vous rapportez enſuite quelques obſervations imparfaites, & enfin un édit imaginaire du roi de Pruſſe, auquel il n'a jamais ſongé; puiſqu'au contraire Mr. MECKEL & d'autres célebres Médecins de Berlin ont déja fait pluſieurs fois d'heureux eſſais de l'inoculation. De ſemblables objections tombent d'elles-mêmes. Et vous n'êtes pas mieux fondé dans ce que vous ajoutez dans une note, en diſant que *vous vous glorifiez modeſtement d'avoir ſeul délivré toute la terre d'une peſte artificielle, qui menaçoit de la ravager dans peu.* Car, ſans parler des autres détracteurs de l'inoculation, dont il paroît par votre lettre que vous connoiſſez les écrits, Mr. DE HAEN, que vous paſſez ſous ſilence, a déja écrit il y a deux ans contre l'inoculation; & ſi elle tombe, ce ſera à lui, ne vous déplaiſe, qu'appartiendra la gloire que vous vous attribuez; mais il n'a pas encore plu au ciel qu'elle tombât, & ce n'eſt pas encore le moment de s'écrier, *je triomphe.*

Voilà ce que j'avois à répondre à vo-

tre lettre. Vous me permettrez d'examiner en peu de mots celle que vous a adreſſée Mr. BIANCHI de Rimini. Il s'approprie toutes les objections que vous avez propoſées, mais il inſiſte plus particulierement, 1°. ſur la bénignité de la petite vérole naturelle. Je lui répondrai comme je vous ai répondu: s'il eſt vrai que le climat vous ſoit favorable,

Et que l'Etre ſuprême en tempere l'ardeur,
Que d'un air empeſté la maligne influence
Jamais ſur vos troupeaux n'exerce ſa puiſſance,
Mais que pour vous bénir, la divine faveur
Ait fait de ce pays le ſéjour du bonheur, (†)

il ſeroit ridicule de chercher un remede à des maux qui vous ſont inconnus; mais j'ai démontré plus que ſuffiſamment à Mr. DE HAEN, qu'on n'eſt pas partout auſſi heureux. J'ai encore deux autorités à vous citer. La premiere, qui eſt aſſurément de grand poids, eſt celle de Mr. SENAC, qui m'écrivoit le 28 du

(†) J'ai tâché de rendre ainſi les vers cités ci-deſſus:

Utrumque rege temperante cælitum,
Et nulla nocent pecori contagia, nullius aſtri
Gregem æſtuoſa torret impotentia,
Sed Jupiter illa piæ ſecrevit littora genti.

mois de Mai paſſé : *La petite vérole ne peut pas être regardée comme une maladie bénigne ; c'eſt une peſte qui ravage le monde : elle enleve dans certaines années la moitié de ceux qu'elle attaque.* Ma ſeconde autorité eſt tirée d'un petit traité qui a pour titre : *Dialogues d'un Romain & d'un Bolonois ſur la cure de la petite vérole*, &c. (†). Il fait l'hiſtoire d'une épidémie qui régna à Pérouſe en 1712, (Rimini n'eſt pas fort éloigné de Pérouſe). Il y avoit douze médecins qui y exerçoient la pratique de leur art. Les uns eurent vingt malades, les autres trente, d'autres cinquante ; il n'y en eut point qui en eut au-delà de ſoixante, excepté Mr. VITI, qui en eut lui ſeul cent & neuf. Repartiſſons ces nombres pour avoir un juſte milieu. Suppoſons qu'il y ait eu treize médecins, & que chacun ait traité cinquante malades : en ajoutant les cent & neuf de Mr. VITI, la ſomme ſera de 759. Il en mourut 111, c'eſt-à-dire plus de la ſeptieme partie. Que les citoyens de Rimini ſe paſſent donc de l'inoculation s'ils veulent, mais que ceux de Pérouſe y aient recours. Si on avoit fait uſage de l'ino-

(†) Voici ce titre en Italien : *Dialoghi d'un Romano e d'un Bolognese ſopra la cura de' Vajuoli*, &c.

culation, la princeſſe de Parme, qui eſt morte à Paris, le 6 de ce mois, d'une petite vérole des plus cruelles, malgré tout l'art des plus habiles médecins, ſeroit encore en vie: cette maladie n'auroit pas emporté, ſur la fin de cette année, les trois princeſſes de NASSAU-SIEGEN, dont la ſeconde avoit épouſé le comte de BENTHEIM: le comte de HOLSTEIN, qui en eſt mort en dernier lieu à Geneve, ſeroit encore vivant: les médecins Genevois n'ignorent cependant point quelle eſt la meilleure méthode de traiter la petite vérole. Voilà donc cinq perſonnages illuſtres, qui, dans un court eſpace de tems, ont été les victimes de ce fléau. Combien d'autres ne pourrois-je pas vous citer, ſi je voulois paſſer en revue celles d'un ordre inférieur, & que le tems me permît de le faire?

Mr. BIANCHI prétend en ſecond lieu, ou bien que la maladie ſera maligne & très-fâcheuſe, ou qu'elle ſera imparfaite & ſujette à des rechûtes. Ce ſavant médecin n'a-t-il donc jamais vu de maladies bénignes & dont cependant la criſe fût parfaite?

Il blâme enſuite la ſaignée: mais entre vingt inoculés, on en ſaigne à peine un; car les circonſtances qui exigent la ſaignée, & que Mr. BIANCHI expoſe

très-bien, ont rarement lieu. Lors donc qu'elles n'exiſtent pas, les médecins s'abſtiennent de faire tirer du ſang; c'eſt ce que j'avois déja fait obſerver, il y a plus de cinq ans. C'eſt donc mal à propos qu'il proſcrit l'inoculation, en alléguant le danger d'une ſaignée déplacée, & que les inoculateurs eux-mêmes défendent.

Il condamne d'après HIPPOCRATE les purgations; mais il ne fait pas attention qu'il ne s'agit pas ici de ces purgatifs draſtiques, dont ce pere de la médecine interdiſoit l'uſage, mais des laxatifs les plus doux; & qu'on ne purge pas des hommes ſains & robuſtes, mais les perſonnes, qui ayant le ventre dans un état de molleſſe, ont les fibres & les glandes toutes préparées à obéir aux ſtimulans les plus doux. Il ne ſe ſouvient pas qu'on ne purge pas tous ceux qu'on veut inoculer, & qu'il en eſt pluſieurs qu'on auroit grand tort de purger. Mais je parlerai plus amplement ailleurs de tout ceci.

Enfin il inſiſte ſur la rareté de la maladie, & il cherche à prouver par un ſeul exemple, tiré de celle qui a régné chez ſes compatriotes, *que le tiers du genre humain eſt exemt de la petite vérole.* J'ai réfuté ailleurs cette objection. D'ailleurs

les concluſions générales qu'on déduit d'un cas particulier ſentent le ſophiſme & ne valent rien. Si on peut les faire valoir, je ſerai à mon tour en droit de conclure de votre premiere hiſtoire, & d'un bon nombre d'autres, que tous ceux qui prennent la petite vérole naturelle en meurent.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous répondre; je ſuis réſolu de garder dans la ſuite le ſilence ſur l'inoculation, du moins tant qu'il ſera queſtion de diſpute à ce ſujet. Car, pour le coup, le procès eſt inſtruit; le jugement eſt pendant; ſi la raiſon n'a pas aujourd'hui un crédit univerſel, c'eſt qu'elle ne l'a jamais eu. Mais il n'eſt rien que le tems ne puiſſe opérer un jour, & lorſque nous ne ſerons plus, lui qui détruit les opinions & les paroles vaines, tandis qu'il confirme la vérité des obſervations. *Car*, pour me ſervir des termes de Mr. BADI, *la démonſtration de la choſe dont il s'agit tombe en entier ſous les yeux, y ayant tant de milliers d'exemples de perſonnes qu'on a inoculées avec le plus heureux ſuccès. Il ſuffit d'avoir vu, pour nous donner gain de cauſe. Autrement, ſi nous continuons à diſputer davantage ſur une choſe dont nos ſens nous montrent ſi clairement la réalité, & qui eſt expoſée*

au plus grand jour, on eſt en droit de nous faire des reproches. Car, comme le décide avec beaucoup de juſteſſe le Concile de Chalcédoine, Act. 3; *quiconque, après avoir découvert la vérité d'une choſe la diſcute encore, cherche le menſonge.* Dans le tems où ce ſavant diſtingué m'écrivoit ceci, le nombre des ennemis du quinquina, de cette écorce ſi ſalutaire, s'étoit augmenté; il s'en trouvoit même quelques-uns qui ne le décrioient pas avec moins d'aigreur qu'on ne décrie l'inoculation, il a pourtant pris le deſſus; le tems revendique les droits de la vérité; la méthode ſalutaire de l'inoculation triomphera à ſon tour des préjugés. Pardonnez-moi de m'être un peu égayé ſur cette matiere; mais pour parler encore avec Mr. BADI; *il paroît que c'eſt plutôt en plaiſantant qu'on doit répondre à des objections de cette nature qu'en diſputant ſérieuſement.*

Je vous ſouhaite, Monſieur, bien de la ſanté, de même qu'à Mr. BIANCHI, qui, auſſi bien que vous, eſt tout à fait propre à enrichir la médecine. Accordez-moi votre bienveillance, & croyez que je ſuis, &c.

Lauſanne le 15 *Décembre* 1759.

LETTRE

LETTRE

À

Mr. ZIMMERMANN,

Contenant des Observations

SUR LA MALADIE NOIRE,

SUR LE VER PLAT,

SUR UNE CÉPHALÉE,

SUR L'INOCULATION,

ET

SUR L'IRRITABILITÉ.

LETTRE

A

Mr. ZIMMERMANN,

Premier Médecin de S. M. Britannique.

IL y a huit ans, mon cher ami, que je vous communiquai deux obſervations ſur la maladie noire; vous les reçutes avec votre bonté ordinaire, cela me fait eſpérer que quelques autres que je vous envoie ne vous déplairont pas: elles confirment ce que j'avois d'abord avancé, & je les ſoumets encore à votre jugement, auſſi-bien que tout ce petit ouvrage, auquel j'ai fait quelques additions & quelques corrections.

PREMIERE OBSERVATION.

Un ſexagénaire, aſthmatique depuis quarante ans, trop attaché à l'étude de la théologie & à une vie ſédentaire, d'une conſtitution devenue foible après avoir

été assez robuste, avoit été attaqué au printems, ces années dernieres, par de cruelles fievres remittentes, dont je l'avois guéri jusqu'à trois fois; seulement je voyois que depuis la seconde rechûte ses forces avoient de la peine à se rétablir; cependant l'été ayant ramené un tems plus favorable, & le malade ayant alors suspendu ses occupations, il jouit pendant quelques mois d'une assez bonne santé; son asthme ne l'incommodant point, si ce n'est que de tems en tems il éprouvoit des douleurs de colique; mais comme elles ne l'inquiétoient pas beaucoup, il négligea de prendre des remedes. Sur la fin de l'année les douleurs se firent sentir plus vivement au creux de l'estomac, dans la région ombilicale & au dos. Elles étoient des plus incommodes après les repas, lors même qu'il usoit de la plus grande circonspection dans le choix de ses alimens; en même tems il éprouvoit une foiblesse si grande que souvent il se croyoit sur le point de tomber en syncope. Il calmoit un peu ses douleurs en se courbant & se tenant à genoux devant son fauteuil sur lequel il s'accoudoit. Il accusoit les vents d'être la cause de son mal; & dans cette erreur qui lui coûta cher, il essayoit de dissiper ses douleurs & de ranimer tout à la fois

ſes forces en uſant, plus ſouvent qu'il ne lui convenoit, de caffé & d'eau de ceriſes. Dans les intervalles il uſoit de boiſſons tiedes, imprudence qui n'étoit pas moindre que l'autre. Quand les douleurs l'avoient quitté, il demeuroit foible, abattu, & accablé d'une laſſitude ſpontanée; il rendoit par les ſelles des matieres crues & preſqu'entiérement liquides; ſes urines n'étoient point cuites; les autres fonctions étoient comme en ſanté.

Le 9 Mars 1760 on m'appella à la hâte, & je trouvai le malade dans l'attitude que je viens de décrire, foible, pâle, & venant de vomir d'abord après ſon dîner près d'une demi livre d'un ſang rouge & noir; ce vomiſſement avoit été précédé de douleurs & d'une angoiſſe cruelles & d'évanouiſſement, ſymptômes que je trouvai diminués à mon arrivée. Il ne me fut pas difficile de me faire une idée de l'état du patient; je compris que des vaiſſeaux engorgés depuis longtems s'étoient enfin rompus & avoient produit une hémorrhagie interne. Il étoit aiſé d'en tirer l'indication curative: ſi ſeulement j'euſſe été auſſi ſûr de la guériſon! Mais HIPPOCRATE avoit prononcé que ce cas étoit mortel. Cependant je conçus quelque eſpérance ſur ce qu'il reſtoit encore des forces au malade, que

le pouls avoit de la molleſſe, qu'il étoit égal, point fiévreux, & en me rappellant quelques exemples où de pareils accidens s'étoient terminés heureuſement.

Un coup-d'œil attentif ſur les circonſtances de cette maladie me fit voir qu'il falloit délayer le ſang répandu, en prévenir la corruption, empêcher qu'il ne ſe fit une nouvelle effuſion, & prendre garde que les forces ne vinſſent à manquer : les ſuccès que j'avois obſervés dans la même maladie m'encourageoient à entreprendre cette tâche. Dans la vue de ſatisfaire à toutes ces indications, j'ordonnai donc, 1°. que le malade ſe tînt tranquille au lit, & couvert légérement ; 2°. qu'il ne prît pour toute nourriture que de la crême d'orge, (c'eſt ce qu'HIPPOCRATE appelloit *ptiſana colata*) ou de celle d'avoine qui étoit plus du goût du malade ; 3°. de boire beaucoup de lait d'amandes, à petites doſes, mais ſouvent réitérées ; 4°. de prendre deux fois par jour un lavement émollient.

En attendant je fis donner au malade un lavement d'eau tiede, qui amena à peine quelques excrémens, mais une quantité de ſang noir & tenace comme de la poix, en partie liquide, & en partie ſous la forme de grumeaux, quelques-uns de la groſſeur d'un œuf de poule ;

ces grumeaux étoient tellement attachés au baſſin qu'on pouvoit à peine les en détacher. Voilà la vraie image de l'atrabile des anciens ; c'étoit donc le *morbus niger* d'HIPPOCRATE : un ſecond lavement donné le ſoir évacua des matieres ſemblables.

Le lendemain, ſecond jour de la maladie, le troiſieme, le quatrieme & le cinquieme, le malade fut exemt de douleurs, d'anxiété & de nauſées, & il dormit quelques heures chaque nuit. Ses déjections étoient noires, ſes urines peu chargées, & il reprenoit des forces. Il ne s'écarta du tout point de ce que je lui avois preſcrit.

Le retour des forces indiquant que les ſources de l'hémorrhagie étoient fermées, j'ordonnai une décoction de tamarins dans l'intention d'évacuer les impuretés qui s'étoient amaſſées ; il en réſulta pluſieurs ſelles, dont la ſeptieme & derniere étoit moins noire, avec quelque choſe de jaune, qui paroiſſoit annoncer que les choſes changeoient en bien.

Le ſeptieme jour le lavement amena des excrémens naturels. Je permis à mon malade de manger des racines de cerciſix, avec un peu de pain.

Le neuvieme le malade éprouva une heure durant, après un repas peut-être

un peu trop ample, une très-grande angoiſſe, ſuivie de défaillance, & enſuite d'un vomiſſement qui évacua un peu de ſang liquide. Je conſeillai de renoncer au pain & au cercifix. Les ſelles n'offrent plus rien que de naturel, les angoiſſes & les douleurs ne reparoiſſent plus. Le malade s'accoutume inſenſiblement à une diete un peu moins ſévere, en ſe nourriſſant d'alimens tirés principalement du regne végétal. Il ſe porte auſſi bien qu'on peut s'y attendre chez un homme qui eſt ſur le déclin de l'âge, affoibli par pluſieurs maladies, & par des maladies graves, par de longues douleurs, par des peines d'eſprit, par une perte de ſang conſidérable & par un régime auſtere. Dès là il ne peut que mener une vie languiſſante, & ſi je m'apperçois que les alimens lui peſent encore à l'eſtomac, je lui conſeillerai de vivre de lait.

Cette maladie étoit donc, comme je l'ai déja remarqué, une hémorrhagie interne, & la matiere noire qu'elle a évacuée, du ſang corrompu: vous trouverez aſſurément, monſieur, qu'on ne peut point s'en former d'autre idée; mais on pourroit peut-être faire les queſtions ſuivantes:

1°. Cette matiere n'étoit-elle pas de la bile noire? Je me fais de la peine de

n'être pas ici d'accord avec le grand HIPPOCRATE, ce pere de la médecine; mais la vérité s'oppoſe à une réponſe affirmative. Je ferai plus bas quelques remarques au ſujet de la bile noire.

2°. Quel étoit l'état des choſes avant l'hémorrhagie? Il y avoit un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins. Il en a réſulté *a)* de la douleur à cauſe de la compreſſion des nerfs: *b)* la compreſſion étant devenue plus forte, & les membranes ſe trouvant diſtendues après le repas, la douleur s'eſt fait alors ſentir plus vivement. *c)* La remiſſion des douleurs après l'hémorrhagie. Tout ceci s'accorde fort bien avec les obſervations que Mr. KÆMPF a publiées, & dans leſquelles on voit que ce médecin ayant cherché à découvrir dans un cadavre les cauſes d'un pareil accident, il les a trouvées dans les arteres gaſtriques, qui étoient farcies d'un ſang noir (†). On comprend quelle étoit la cauſe *d)* des déjections liquides & de la crudité des

(†) JOH. KÆMPF. *de infarctu vaſorum ventriculi*, *Baſil.* 1751, (c'eſt-à-dire, de l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac). Cette utile diſſertation eſt compriſe dans la collection des Theſes de médecine pratique publiée par l'illuſtre Mr. de HALLER, Tome III. p. 100.

urines; car les fonctions de l'eſtomac étant dérangées, la crudité ſuit naturellement & néceſſairement. *e*) Toute perſonne qui ſait combien de cauſes peuvent changer l'action du ſang ſur les vaiſſeaux, & quelle eſt la ſenſibilité des nerfs, comprendra ſans peine la raiſon de l'exacerbation des ſymptômes de cette maladie, de leurs remiſſions & de leurs alternatives.

3°. Quelles en étoient les cauſes éloignées? *a*) Le relâchement des vaiſſeaux produit par la fievre; car tel eſt ſon effet, comme le prouve le retour des fievres, qui, après avoir été guéries, ont été rappellées par l'uſage des remedes émolliens. *b*) Le défaut de mouvement qui auroit favoriſé la circulation dans les vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins. *c*) L'attitude du malade quand il étoit occupé à ſes études. *d*) Le café, l'eau de ceriſes & les boiſſons tiedes. *e*) Le tartre émétique dont le malade avoit fait pendant pluſieurs années un trop fréquent uſage.

4°. N'a-t-on pas des remedes qui paſſent pour être plus efficaces que ceux dont je me ſuis ſervi? Aſſurément, & d'habiles médecins en font uſage. Mais, mon cher ZIMMERMANN, vous avez trop de pénétration, de connoiſſances &

d'expérience pour ne pas voir d'abord ce qui m'a fait regarder ces remedes comme inutiles, ou même comme impraticables. La ſaignée n'eſt pas d'un ſi grand ſecours qu'on le prétend communément dans les hémorrhagies, c'eſt ce que perſuadent la raiſon, des autorités reſpectables, qu'il faut peſer plutôt que compter, & les obſervations que j'ai faites. Dans le cas préſent, la ſaignée étoit contrindiquée par la foibleſſe du malade, par l'anémie (l'épuiſement des vaiſſeaux ſanguins), ſuite du mauvais état où étoit ſa ſanté depuis longtems, par le défaut de coction, par la molleſſe du pouls, & par un aſthme qui avoit vieilli avec le malade; indiſpoſition qui eſt très-ſujette à entraîner après ſoi l'hydropiſie de poitrine.

La raiſon de concert avec le ſentiment unanime des médecins proſcrivoit l'émétique comme une pratique pernicieuſe, quoique recommandée par les livres d'HIPPOCRATE, mais fondée ſur une fauſſe théorie. L'émétique a plus d'une fois arrêté le vomiſſement de ſang dans les cas où les vaiſſeaux étoient dans leur entier; mais quel effet a-t-il produit lorſqu'ils étoient rompus? La mort, & une mort très-douloureuſe.

Les purgatifs paroiſſent propres à rem-

plir le but indiqué, mais à condition qu'ils ſoyent des plus doux; car autrement ils ſont l'effet d'un poiſon, *a)* parce que dans un eſtomac ſenſible & ſujet aux nauſées il eſt à craindre qu'ils n'excitent le vomiſſement ſi dangereux en pareil cas : *b)* parce qu'ils accélerent le mouvement des inteſtins, & que ces mouvemens ſont nuiſibles : *c)* parce qu'une évacuation trop promte ne fait que du mal; car dans les plaies externes l'hémorrhagie ſe renouvelle, ſi on arrache ſans ménagement le caillot qui ferme la bleſſure; il en arrive de même dans les internes. Les clyſteres procurent tous les avantages auxquels on peut s'attendre de la part des purgatifs; ils délayent, & en excitant doucement & ſans irritation le mouvement périſtaltique, ils appaiſent les mouvemens qui lui ſont contraires & qui produiſent les nauſées; c'eſt par cette raiſon qu'ils ſont ſi utiles dans le vomiſſement.

On trouvera peut-être que j'aurois dû donner à mon malade quelque boiſſon plus capable de réſoudre, ou plus acide. Mais lorſque je paſſe en revue ce qu'on appelle les réſolutifs, je trouve par-tout une acrimonie redoutable. D'ailleurs le calibre des inteſtins eſt aſſez large pour donner un libre paſſage à des grumeaux

de ſang même aſſez épais. Il eſt donc inutile, il eſt même dangereux d'en entreprendre l'entiere diſſolution, car alors il peut en réſulter plus facilement une réſorption nuiſible.

Mrs. NAVIER & BONTÉ, qui ont publié de bonnes obſervations ſur le *morbus niger*, font un grand cas des eſprits acides, & ſur-tout de l'eau de RABEL. Je la juge pourtant fort inférieure à l'eſprit de vitriol tout pur; il n'eſt pas douteux que ces remedes préviennent merveilleuſement la putridité, & qu'ils abbattent la fievre & la chaleur; mais mon malade étoit ſans fievre, il n'avoit qu'une chaleur modérée, & qui n'alloit point au-delà de la naturelle; il n'étoit donc pas à craindre que la putridité ſurvînt ſi-tôt, & il ſuffiſoit pour la prévénir d'employer le lait d'amandes, afin de mieux remplir en même tems les autres indications.

L'uſage des viandes même le plus circonſpect, étoit contrindiqué par le danger d'augmenter l'hémorrhagie & la tendance à la putridité, & par celui d'allumer la fievre. Il n'eſt point de nourriture comparable dans ces cas là à cette tiſane conſacrée dans tous les tems, & avec bien de la raiſon, comme une boiſſon

qui délaye, adoucit & calme, en même tems qu'elle nourrit.

La foibleſſe ſembloit demander l'uſage des remedes qu'on appelle improprement cordiaux; mais en faiſant attention à la cauſe du mal, il étoit aiſé de s'appercevoir qu'ils auroient été nuiſibles: car en accélérant le mouvement du ſang ils auroient bientôt détruit les forces par l'effuſion de cette liqueur vitale dans les inteſtins. Les médicamens volatils, les ſpiritueux & autres de ce genre n'auroient point emporté la maladie, mais bien le malade.

5°. Peut-on s'aſſurer contre la crainte d'une rechûte? Nullement. Car l'entrepriſe eſt difficile, il eſt même au-deſſus des forces de l'art de raffermir une partie relâchée dans un corps où tout eſt lâche, & chez qui la nature eſt languiſſante.

Voici comment cette maladie s'eſt terminée. A l'approche de l'été mon malade a inſenſiblement repris des forces, & il a paſſé quelques mois ſans faire uſage d'aucun remede; mais à meſure que l'hiver s'eſt avancé, la foibleſſe, le défaut d'appétit & les inſomnies ont repris le deſſus, & le malade n'a pas été exemt de douleur de colique & d'angoiſſes très-fâcheuſes: enfin à l'entrée du printems, après avoir ſupporté pendant

un an cette cruelle maladie avec une force d'esprit & une patience que j'admirai, je le trouvai un jour occupé à s'entretenir avec sa femme & ses enfans, à qui il tenoit les discours d'un homme plein de religion, de sentimens & de tendresse pour sa famille; mais tandis qu'il s'empressoit à me témoigner sa reconnoissance, & qu'il me remercioit des vœux que je faisois pour lui, je le vis s'endormir paisiblement & avec la confiance que lui inspiroit la piété dont il étoit animé.

En voilà assez, mon cher ZIMMERMANN, au sujet de ce malade; l'histoire dont je vais vous faire part est encore plus triste.

II OBSERVATION.

Un artisan habile & ingénieux, appartenant à des parens honnêtes & sains, âgé de plus de trente ans, & qui avoit joui pendant plusieurs années d'une santé parfaite, mari d'une femme jeune, belle & bien portante, me rencontrant par hasard il y a deux ans, me pria de lui donner des secours propres à appaiser des douleurs d'estomac, qui étoient si violentes que lors du paroxisme elles lui ôtoient presque entiérement les for-

ces. Le premier remede que j'eſſayai n'eut, ſi je ne me trompe, aucun ſuccès. Soupçonnant enſuite que la cauſe étoit plus ſérieuſe que je ne l'avois d'abord imaginé, je mis le malade à la diete blanche, & autant qu'il m'en ſouvient, je lui preſcrivis un nouveau remede, mais que je ne me rappelle point; car une partie de cette obſervation a échappé à ma mémoire, & je ne la trouve point dans mon journal. Je le rencontrai quelques ſemaines après, & il me remercia du rétabliſſement de ſa ſanté. Ne lui ayant point parlé depuis lors, j'appris enſuite que la maladie avoit repris le deſſus.

On m'appella le 23 du mois de Mars à onze heures, je le trouvai très-foible, pouvant à peine parler, & flairant continuellement du vinaigre pour ſe ranimer. Son viſage étoit cadavéreux, ſon pouls étoit ſi fréquent & ſi petit que je ne pus preſque pas le trouver, même en le tâtant au deſſus du carpe, & qu'après l'avoir trouvé j'eus bien de la peine à en compter les battemens. Il ne ſe plaignoit d'aucune douleur, ce qui, joint à des envies inutiles d'aller à ſelle, étoit un ſigne non équivoque de l'affoibliſſement de la nature. Voici comme on m'a fait l'hiſtoire de ſa maladie.

Au commencement de l'été paſſé, & par les conſeils d'un médecin qui attribuoit le mal à des obſtructions de la rate, du pancréas & du foie, il eſſaya d'autres remedes; ceux-ci ayant été inutiles, il alla aux eaux thermales de Leuk, toujours ſous la direction du même médecin, quoique Mr. de HALLER lui en déconſeillât l'uſage; & là il prit les eaux en boiſſon & ſous la forme de bains. Vous ſavez, monſieur, que les ſources de Leuk ſont martiales, & que Mr. KÆMPF a fait voir que le fer & les eaux minérales ſont préjudiciables dans la maladie dont il s'agit. De retour des bains il fut bien pendant quinze jours, mais pas plus longtems. Ce répit ne fut qu'un calme trompeur, car depuis lors la maladie empira tous les jours. Il ſouffrit pendant tout l'hiver des douleurs exceſſives au creux de l'eſtomac & aux reins; il rendit ſouvent en vomiſſant une eau limpide, & ne pouvant preſque ſupporter aucun aliment, il vêcut pendant pluſieurs ſemaines de bouillons & de certains pains d'épices connus ſous le nom de *lécrelets*. La nuit du 21 au 22 de violentes douleurs l'ayant obligé d'aller ſur ſelle, il tomba preſque en défaillance pendant qu'il étoit aſſis ſur la chaiſe. S'étant remis au lit, il y éprouva une ex-

trême foibleſſe. Le médecin, appellé au point du jour, chercha à ranimer les forces, en preſcrivant une potion ſtimulante, dont le malade devoit boire fréquemment & peu-à-peu : elle étoit compoſée de teinture de caſtor, de ſirop d'écorce d'orange & d'eau de méliſſe. La foibleſſe augmente, il ſort par les ſelles beaucoup de matieres noires. On lui preſcrit ſur le ſoir une potion faite avec des tamarins, de l'extrait de rhubarbe & du ſel d'oſeille, dont il falloit boire ſouvent par cueillerées. Peu après en avoir commencé l'uſage il s'évacue par la bouche des matieres ſemblables à celles qui étoient ſorties par le bas. Il ſurvient ſyncope ſur ſyncope ; on met de côté la potion purgative, tout va en empirant & le malade expire à midi, un peu après mon arrivée.

Ses freres, gens exemts des préjugés populaires, penſent à faire ouvrir ſon cadavre, afin de découvrir la cauſe d'une ſi cruelle maladie, & que la découverte qu'on en feroit pût être utile à leurs ſœurs, qui étoient ſujettes à des douleurs d'eſtomac ; & à d'autres malades. On me prie d'aſſiſter à la diſſection avec le médecin ordinaire, & voici ce qu'elle fit voir.

Tout l'extérieur du corps étoit fort

maigre, ſur-tout le long de l'épine du dos, ce qui paroît décéler une conſomption dorſale : on pouvoit auſſi ſoupçonner que cette affection avoit lieu, ſur ce que le malade avoit été mieux lorſqu'il s'étoit abſenté un peu longtems de chez lui ; & c'eſt peut-être par la même raiſon que la maladie avoit diminué durant ſon ſéjour aux bains de Leuk. Il n'y avoit ni adhérence, ni aucun autre vice dans la poitrine, ſi ce n'eſt que le cœur, les poumons & les vaiſſeaux étoient pâles & vides. Après avoir découpé les tégumens & les muſcles du bas-ventre, leſquels étoient très-minces, il ne ſe trouva point d'épiploon, mais l'eſtomac ſe préſenta dans la place qui lui étoit propre, & faiſant une ſaillie conforme à ſa poſition naturelle. Les inteſtins, rouges en des endroits & noirs en d'autres, étoient diſtendus par des vents, & reſſembloient à ceux du cadavre d'un homme mort d'une inflammation d'entrailles, qui auroit commencé à dégénérer en gangrène ; excepté qu'ici il n'y avoit point de puanteur, & qu'il ne ſe trouvoit point de vaiſſeaux. Les vaiſſeaux de l'eſtomac étoient pareillement détruits, enſorte que, quoique j'examinaſſe attentivement ce viſcere, je n'y en apperçus pas un ſeul. La rate étoit pe-

tite, le foie étoit de la groſſeur naturelle, & il n'y avoit pas le plus petit vice dans ces parties, ſi ce n'eſt qu'elles étoient d'une couleur pâle. La véſicule du fiel étoit petite, & ne contenoit rien que de l'air; le conduit cholédoque étoit libre; le pancréas n'avoit rien de défectueux; les reins étoient ſains. C'étoit donc mal-à-propos qu'on avoit taxé ces viſceres d'être le ſiege de la maladie, & on va voir que c'étoient plutôt l'eſtomac & les inteſtins qui étoient en faute; car en les ouvrant il s'en écoula de toutes parts un ſang noir, depuis l'orifice ſupérieur de l'eſtomac juſqu'au fondement: ce ſang étoit plus fluide & moins noir dans l'eſtomac, où il avoit été délayé par les boiſſons; mais plus l'œil s'éloignoit de ce viſcere & plus le ſang paroiſſoit noir & ténace: il étoit très-noir, & ſemblable à de la poix dans les gros boyaux: là où ils étoient rouges le ſang étoit en plus petite quantité & plus fluide; mais on pouvoit compter d'en trouver beaucoup & de très-noir là où les inteſtins paroiſſoient avoir cette couleur, qui diſparoiſſoit en nettoyant leurs membranes du ſang qui y étoit attaché, alors ils devenoient tout-à-fait blancs. On demande maintenant:

1°. Quelle a été la cauſe de cette

mort? Ç'a été l'hémorrhagie, d'où provenoient la foibleſſe, la ſyncope & l'épuiſement des vaiſſeaux, qui depuis pluſieurs mois ne contenoient que peu de ſang.

2°. Quelle étoit la maladie qui avoit précédé l'hémorrhagie? L'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins: cette maladie, que perſonne n'a dépeint plus exactement que Mr. KÆMPF, on pourroit l'appeller une inflammation chronique.

3°. Auroit-on pu en prévoir les ſuites? Voici ce que dit le reſpectable pere de la médecine: *Lorſque les douleurs des lombes parviennent à l'orifice de l'eſtomac, & qu'il s'y joint des vomiſſemens de matieres aqueuſes, elles ſe terminent par des vomiſſemens de matieres noires.*

4°. Quel traitement auroit-il fallu employer avant l'hémorrhagie? Le malade auroit dû ne ſe nourrir que de végétaux, ne prendre que peu d'alimens à la fois, uſer des ſucs des plantes ſavonneuſes les plus douces, & ſur-tout d'extrait ou rob de ſureau détrempé avec du petit-lait, en en prenant ſouvent de petites doſes: enfin ç'auroit été le cas d'employer les lavemens que Mr. KÆMPF recommande avec raiſon, quoique d'ailleurs il indique d'autres remedes qui me plaiſent

beaucoup moins, à cauſe de pluſieurs drogues âcres & irritantes qu'il y fait entrer, & dont on ne peut preſque pas comprendre l'utilité.

5°. Quels ſecours auroit-il convenu d'employer après l'hémorrhagie ? Ils ont été indiqués dans la premiere obſervation.

6°. Quelle auroit dû être la cure préſervative après avoir ſurmonté le danger de l'hémorrhagie ? D'éviter ce qui auroit pu produire la pléthore, & mettre les humeurs en mouvement, ce qui auroit pu leur donner de l'acrimonie, & irriter les inteſtins ; puis faire en même tems uſage de fortifians incapables de cauſer de l'irritation. Car lorſqu'on néglige de rétablir le ton des vaiſſeaux, relachés par un effet de la diſtenſion qu'ils ont éprouvée, il ſe forme bientôt un nouvel engorgement. Il eſt vrai, comme le diſoit très-bien Mr. REDI dans ſes charmantes lettres, dont la lecture eſt ſi agréable, ne fut-ce qu'à raiſon de l'élégance du ſtyle ; que la nature ſe ſuffit ſouvent à elle-même, & qu'on peut eſpérer qu'à l'aide d'une diete qui n'admettroit que des alimens doux & légers, *les fibres des vaiſſeaux ſanguins ſe fortifieroient à la longue par le ſeul ſecours de la nature.* Mais lorſque le mal eſt grave,

& qu'il s'eſt établi à la longue, il eſt à propos que l'art vienne au ſecours de la nature. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, le quinquina a mérité une préférence diſtinguée ſur tous les autres toniques.

7°. Eſt-ce donc que les hémorrhoïdes auroient été avantageuſes? C'eſt ainſi que l'auroient décidé les Stahliens, qui auroient donné à cette maladie le nom de colique hémorrhoïdale. Et en effet, comme tout le ſyſtème vaſculaire eſt lié par des anaſtomoſes, il n'eſt pas douteux que le flux hémorrhoïdal n'eût diminué les douleurs: car il eſt vraiſemblable que tous les vaiſſeaux des inteſtins n'étoient pas ouverts; mais qu'une de leurs ramifications s'étant rompue en quelque endroit, le ſang des autres s'étoit écoulé par cette plaie: & il y a apparence que la rupture des vaiſſeaux hémorrhoïdaux auroit été ſuivie d'une pareille évacuation & d'une pareille diminution de douleurs: c'eſt ce que donnent lieu de croire des obſervations de cas ſemblables.

8°. Auroit-il fallu tenter de provoquer les hémorrhoïdes? Nullement. Car *premiérement*, comme le ſavoient déja fort bien autrefois GALIEN & AETIUS, qui ont averti que cette indiſpoſition étoit

la cauſe de pluſieurs maux, qu'elle rendoit la vie miſérable, & que même elle étoit funeſte à pluſieurs; comme l'ont fort bien écrit entre pluſieurs autres, les célébres BERGER, SANTORINI, RICHTER, GUNZ, HEISTER & TRALLES; comme Mr. DE HAEN l'a démontré tout nouvellement avec la ſagacité & le ſavoir éminent qui le diſtinguent, & comme pluſieurs obſervations me l'ont appris; le flux hémorrhoïdal eſt rarement un bénéfice, encore a-t-on plutôt lieu de s'en affliger que de s'en réjouir. Tel eſt le ſort des femmes, elles ſont ſujettes au flux menſtruel; à combien de maux ne les expoſe-t-il pas? Les hommes incommodés de ſemblables évacuations courent les mêmes dangers; auſſi je dirai volontiers, comme le fait Mr. HILCHEN dans ſa diſſertation *ſur la ſciatique* (†), *que les partiſans des hémorrhoïdes les vantent donc tant qu'ils voudront, & qu'ils en élevent l'utilité juſqu'aux nues; quant à nous, aſſurément nous croyons être en droit de les regarder comme toujours & méritoirement ſuſpectes. Car le flux hémorrhoïdal eſt un appanage des ſantés chancelantes, & ces merveilles que les médecins*

(†) Le titre latin porte *de morbo coxæ.*

médecins hémorrhoïdaux ſe promettent ne produiſent ſouvent que des effets très-fâcheux. Mr. DRAUD a fait un bon choix, en écrivant une diſſertation ſur cette theſe, *qu'il vaut mieux ſupprimer que provoquer les hémorrhoïdes.*

Secondement, il eſt très-dangereux d'exciter les hémorrhoïdes dans la maladie noire; car les remedes, au moyen deſquels on cherche à ouvrir la ramification qui va au fondement, pourroient bien auparavant faire écouler le ſang de celle qui abreuve le pylore & l'inteſtin iléon; & ces effets ſeroient tous contraires aux véritables indications curatives de cette maladie; il y auroit donc doublement à craindre qu'on ne l'augmentât & qu'on ne cauſât la mort du malade.

En troiſieme lieu, Mr. DE HAEN établit avec beaucoup de ſagacité les diſtinctions qui concernent les effets du flux hémorrhoïdal, ſuivant les différens vaiſſeaux qui s'ouvrent; & ces diſtinctions confirment très-bien notre avis: je conviens cependant volontiers qu'il ne me paroît pas importer beaucoup de quelle ramification le ſang s'écoule.

Quatriémement, il eſt à craindre que la maladie, ayant été diſſipée par cette voie, ne revienne toutes les fois qu'il ſe reproduit une égale quantité de ſang;

ſemblable aux coliques des mois, dont le retour périodique précede l'écoulement des regles ; coliques qui ne s'appaiſent que par l'écoulement, & qui reviennent toujours à moins qu'on ne les prévienne par des remedes.

Le flux hémorrhoïdal ne promet donc qu'une cure palliative, qui eſt en même tems incertaine & dangereuſe, & à laquelle on ſe fieroit mal à propos. Il ne faut donc du tout point emploier de ſtimulans pour exciter cette évacuation, à moins qu'on ne veuille donner le nom de ſtimulans aux lavemens, qui ſont ſi efficaces dans les maladies de cette eſpece. Ce n'eſt pas, il s'en faut bien, que je croie que les coliques dont nous avons parlé reconnoiſſent toujours pour cauſe des épreintes hémorrhoïdales ; mais en ſuppoſant que cela fût, je mettrois tout en œuvre pour empêcher cette hémorrhagie ; *parce que dans la ſuite*, ſuivant l'avis de Mr. HEISTER, *ſans parler de ce qu'il y a de dégoûtant & de fâcheux dans cet écoulement, ſi les vaiſſeaux hémorrhoïdaux viennent par hazard à s'obſtruer*, (il auroit pu ajouter s'ils perdent trop de ſang) *il peut en réſulter facilement une infinité de maux.*

Il découle pluſieurs corollaires pratiques de nos obſervations : j'en indique-

rai ſeulement quelques-uns; 1°. que les douleurs chroniques & violentes de l'eſtomac, des lombes & des inteſtins ſont une maladie plus grave qu'on ne le croit communément; 2°. que les remedes qu'on vante ſi fort en pareil cas, tels que les amers, les drogues aromatiques, ſpiritueuſes, échauffantes & acerbes, ſont ſouvent dangereux & même funeſtes; 3°. qu'il n'eſt pas rare que la claſſe des rafraichiſſans fourniſſe les meilleurs ſtomachiques. Combien de gens ne voit-on pas mourir tous les jours victimes de ce déteſtable préjugé, qui fait qu'on oppoſe des carminatifs échauffans à toutes ſortes de douleurs d'entrailles, quand même les vents n'en ſont point la cauſe?

L'obſervation ſuivante n'eſt point de moi, mais une femme qui a beaucoup de ſavoir a eu la bonté de me la communiquer, ſans me nommer le médecin qui en eſt l'auteur, & dont la ſagacité, le ſavoir & la prudence méritent, à ce qu'il paroît, toutes ſortes d'éloges.

III OBSERVATION.

Un homme de qualité, à peu près ſexagenaire, d'une complexion lâche, accompagnée de corpulence, faiſant bonne chere & mangeant beaucoup de vian-

de, menant outre cela une vie ſédentaire, avoit beaucoup ſouffert des hypocondres trente ans auparavant; mais depuis lors il avoit joui d'une aſſez bonne ſanté. Il avoit coutume toutes les années de ſe faire ſaigner deux fois au pied, & de boire en été des eaux minérales; il cherchoit à prévenir par ces moyens des congeſtions hémorrhoïdales externes, auxquelles il avoit été ſujet autrefois.

Depuis environ une année il étoit de plus mauvaiſe humeur que de coutume, à ce que ſes parens prétendent avoir remarqué, quoiqu'il ne ſe plaignît de rien qui annonçât une ſanté chancelante. Il ſe tenoit aſſidument chez lui pendant l'automne & l'hiver dernier, étant fort occupé à faire des calculs, & à paſſer en revue ſes papiers. Quelques perſonnes aſſurent qu'outre cela il étoit ſecrettement en proie à de profonds chagrins que lui cauſoient des ſoucis domeſtiques.

Je crois qu'en voilà aſſez ſur les cauſes de ſon indiſpoſition; je paſſe à l'hiſtoire de cette maladie cachée, dont on méconnoiſſoit depuis longtems la véritable nature. Le malade fut attaqué au commencement du mois de Mars d'une petite toux ſeche, accompagnée d'une légere fiévrote; à celle-ci ſe joignoient le reſ-

ſerrement du ventre, des agitations & de légeres angoiſſes pendant la nuit, de l'abattement le matin, la ſéchereſſe de la bouche, & des urines d'un jaune orangé. Cependant ni l'appétit, ni la digeſtion n'étoient en faute, le pouls battoit preſque comme dans l'état naturel, ſeulement le ſoir il devenoit tant ſoit peu fréquent; enſorte que le malade n'ayant point gardé le lit pendant tout cet eſpace de tems, il paroiſſoit à peine que ſa ſanté fût altérée: auſſi n'uſoit-il pour tout remede que d'une légere tiſane de racines de dent de lion & de chiendent, en obſervant de ne ſe nourrir que de végétaux. Au bout de deux ſemaines il rendit trois ou quatre fois des urines épaiſſes, troubles & briquetées, & peu de tems après il ſentit dans le bas-ventre des grouillemens & des douleurs ſourdes, qui ceſſerent au moyen d'une purgation compoſée de manne, aiguiſée d'un peu de ſel légérement laxatif.

Quatre jours après le malade fut tout à coup aſſailli d'une diarrhée accompagnée de violentes tranchées dans la partie du ventre qui eſt au deſſous du nombril. Il pouſſoit ſouvent des ſelles féculentes, liquides, écumeuſes, d'un jaune de paille, & qui excitoient une chaleur brulante à l'extrémité du rectum. En

même tems la fievre devient plus forte & continue avec un pouls fréquent & petit. La ſoif augmente, les forces & l'appétit manquent, l'eſprit tombe dans l'abattement. Le malade eſt obligé de ſe mettre au lit: il prend pendant quelques jours une légere émulſion, préparée avec de l'huile d'amandes & un jaune d'œuf, dans laquelle on avoit diſſout de la manne, ce qui ayant doucement évacué les impuretés, fait enfin ceſſer la diarrhée; mais la fievre perſévere opiniâtrément auſſi-bien que la foibleſſe. Le ventre ſe reſſerre derechef, ſe remplit de quantité de vents & de borborygmes, quoique d'ailleurs (ce que j'aurois voulu qu'on eût examiné de plus près) on eût trouvé pendant tout le cours de la maladie que le ventre n'étoit jamais ni enfle ni dur, dans quelque endroit qu'on le palpât. Le malade devient de jour en jour plus maigre; ſes joues, dont l'embonpoint lui donnoit bonne mine, deviennent pendantes & difformes: le ſommeil continue d'être irrégulier & troublé par des rêves fâcheux; il dort quelquefois pendant le jour, mais c'eſt ſouvent avec les paupieres entrouvertes, d'un ſommeil qui paroît tenir de la léthargie, & qui ne répare point les forces.

Mais il y avoit un ſymptôme de très-

nauvais augure, qui décéloit une mali-nité cachée, & qui me frappoit plus que tous les autres ; il avoit eu lieu pendant tout ce nouveau période de la maadie, (à le prendre depuis la fin de la diarrhée) ſavoir pendant trois ſemaines : je veux parler de l'irrégularité que j'avois conſtamment obſervée dans le pouls, qui étoit fréquent, petit & inégal, ſoit pour la fréquence, ſoit pour l'élévation, avec de très-fréquentes intermittences. Je ſoupçonnois un vice conſidérable dans le bas-ventre ; mais j'avoue que je n'avois pas même ſongé qu'il y eût une ſi grande putridité dans les viſceres. Les ſecours ſur leſquels j'inſiſtois le plus étoient des apéritifs doux, tels que l'extrait de chicorée, le ſyrop des cinq racines apéritives, le tartre ſoluble, en donant par intervalles de l'eſprit de nitre ulcifié, & pour boiſſon les eaux minéales de St. Maurice dans les Griſons ; toutes les fois que j'appercevois des indices de la fluctuation de quelque matiere dans les premieres voies, je faiſois prendre au malade des laxatifs doux, compoſés de caſſe, de tamarins & de manne. L'état des choſes nous paroiſſoit déja un peu plus favorable, l'appétit ſe rétabliſſant par degrés, les forces ſe ranimant un peu, le ſommeil redevenant

un peu plus tranquille, le malade quittant derechef ſon lit, & commençant à ſe promener lentement par ſa chambre, lorſque le 12 d'Avril la maladie changea tout à coup de face, & ſe montra à découvert ſous l'aſpect le plus fâcheux. D'abord après un repas frugal le malade rendit deux fois, en allant à ſelle, du ſang rouge, puis du ſang noir, liquide, & ayant une odeur de putridité : bientôt après, étant tombé en défaillance, avec un viſage vraiment cadavéreux, ſes gens le mirent au lit. On m'appelle en hâte ; je le trouve entiérement froid, flaſque, couvert d'une ſueur gluante, avec un pouls tremblant : s'étant un peu remis il nous avertit qu'il alloit faire encore une ſelle. Nous craignions tous que ſi cette ſelle ne lui étoit pas funeſte, elle ne le fit du moins tomber dans une défaillance nouvelle & des plus fâcheuſes : j'eus donc ſoin qu'on appliquât le plutôt poſſible ſur le bas-ventre des fomentations préparées avec des ingrédiens qu'on avait ſous la main, ſavoir avec du vin rouge un peu âpre, du vinaigre, de l'eau d'arquebuſade & de l'eau de fontaine fortement ferrée ; fomentations qui devoient ſe renouveller toutes les heures : outre cela j'ordonnai un lait d'amandes avec de l'eau de St. Maurice, & un

julep compoſé d'eau fraiche, de jus de citron, de liqueur anodine, & d'un peu d'eau de canelle ſimple, pour en prendre alternativement & ſouvent, mais à petites doſes: je preſcrivis de lui donner à titre d'aliment, toutes les trois heures & avec ménagement, une panade réduite en émulſion, avec des amandes & tant ſoit peu de jus de citron: au moyen de ce ſecours la ſelle qui étoit ſur le point d'avoir lieu fut retardée pendant le reſte de la journée, & le malade ſe réchauffa aſſez pour que la ſurface de ſon corps parvînt à être tiede.

Le 13 d'Avril il fit deux ſelles copieuſes, très-noires, luiſantes, exactement ſemblables à de la poix fondue, & d'une fétidité putride très-forte. L'habitude du corps étoit extrêmement flaſque, pâle, moite, & auſſi froide que celle d'un cadavre. De tout le jour le pouls ne battit point au poignet; je ne l'apperçus qu'à la fin de la ſoirée qu'il étoit tremblotant.

Le 14 le malade éprouvoit un ſentiment de chaleur agréable. Il avoit le pouls mol, très-petit, fréquent, mais plus égal que je ne l'avois encore trouvé juſques-là. Le ventre étant reſſerré, je le lâchai, au moyen d'un lavement d'eau tiede & de miel, qui amena un peu d'ex-

crémens qui avoient de la conſiſtance, mais qui étoient noirâtres, comme ſi on les eût enduits de ſuie. Le malade demandant une nourriture un peu plus ſolide, je lui permis de manger d'une bouillie de pain légere, avec un peu de jus de citron, & de boire par deſſus un petit trait de vin du Rhin détrempé d'eau.

Le 15, il fit ſans le ſecours d'aucun remede une ſelle compacte, & teinte d'une couleur ſemblable à celle des lies de vin rouge. Le pouls étoit le même.

Le 17, un lavement qu'on avoit donné amena des matieres molles & griſes. Le pouls avoit été tendu le matin, le ſoir il étoit devenu plus ſouple, mais il étoit toujours petit & fréquent. Ce même ſoir il ſurvint à cinq heures une ſueur légere, tiede, & qui ne dura pas. On ne diſcontinua pas juſqu'ici d'employer aſſidument les mêmes ſecours, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en rapprochant ou éloignant les doſes de ceux-ci ſelon les circonſtances. Voulant enſuite eſſayer de leur aſſocier de légers antiputrides apéritifs, je preſcrivis un électuaire compoſé de pulpe de tamarins, de celle de caſſe & de manne, & une décoction de racine fraiche de dent de lion, aſſaiſonnée de tant ſoit peu de zeſt de citron, & adoucie avec un peu de ſirop

de vinaigre ſimple, en ordonnant de prendre de chacun de ces remedes de ſix en ſix heures, à une doſe qui pût ſuffire pour tenir le ventre libre, mais non pas pour purger.

Le 19 Avril, le malade fait, comme les jours précédens, des ſelles molles & griſes, précédées de légeres tranchées autour du nombril: les petites ſueurs du ſoir reviennent preſque aux mêmes heures: le ſommeil de la nuit eſt toujours inquiet & ne répare point les forces: le pouls eſt toujours plus irrégulier & plus tendu le matin que le ſoir: le malade eſt levé tous les jours pendant une heure.

Le 23, le malade fut dans l'aſſoupiſſement pendant la matinée: le ſoir, en allant ſur ſelle, il fit des matieres tirant ſur le noir: la petite ſueur revint comme les ſoirs précédens. Je voulus qu'il n'uſât qu'une fois par jour de l'électuaire & de la tiſane de dent de lion, en continuant l'uſage de l'émulſion, du julep, &c. de crainte d'exciter une évacuation impétueuſe des matieres putrides.

Le 26, on m'appella de grand matin. Le malade avoit eſſayé de ſe lever, mais il étoit retombé en défaillance. Je lui trouvai le pouls tremblotant, les mains froides, & les flancs mollement enflés; je ſoupçonnai ſans peine que de nouvel-

les matieres liquides & noires étoient prêtes à s'évacuer ; mais j'étois abſolument incapable de trouver quelque moyen d'y parer efficacement. L'exceſſive pourriture des viſceres annonçoit depuis longtems le triſte pronoſtic de cette maladie, & il ſe trouvoit confirmé par les progrès qu'elle avoit faits. Juſqu'ici mon deſſein avoit été, conformément aux préceptes d'HIPPOCRATE, de ſoutenir les forces, d'évacuer les matieres putrides, de réſiſter aux progrès ultérieurs de la corruption, & de remédier au mauvais état des viſceres ; mais je ne trouvois pas dans mon eſprit des reſſources ſuffiſantes pour remplir une tâche auſſi difficile. Je réſolus cependant de faire mon poſſible pour ne négliger aucune tentative ; je fis donc tout de ſuite appliquer ſur les poignets & ſur les aines de l'eſprit de lavande & de fort vinaigre ; de plus, je fis mettre ſur le bas-ventre & les hypocondres une fomentation préparée, en cuiſant dans un mélange de vin & du même vinaigre des fleurs de roſes rouges, du ſerpolet, de la canelle & du ſantal : je fis prendre au malade des juleps analeptiques imprégnés d'eſprit de vitriol ; enfin, après l'avoir muni de ces ſecours, & ſes forces s'étant tant ſoit peu ranimées, je lui fis donner

un lavement : il s'enſuivit au bout d'une heure une ſelle d'excrémens mous & très-noirs. Depuis lors toute la ſurface du corps étant redevenue tiede, le malade fut dans l'aſſoupiſſement pendant le reſte de la journée : ſur la fin de la ſoirée je fis réitérer le lavement, afin de ne pas laiſſer ſéjourner les matieres putrides qui s'étoient déja ſéparées ; mais quoique la canule, après qu'on l'eut retirée, parût tachée d'une matiere liquide noire, & que cela indiquât qu'il s'étoit fait devant le fondement un amas de cette matiere, le ventre ne ſe lâcha cependant point qu'au bout de quelques heures, après qu'on l'eut aiguillonné à pluſieurs repriſes par des ſuppoſitoires, alors il s'en évacua des excrémens d'un brun foncé.

Le 27, le malade fit pendant la matinée deux ſelles abondantes, extrêmement noires, luiſantes, d'une puanteur inſupportable ; il s'enſuivit une très-grande foibleſſe, une ſueur froide, le bégayement, une face cadavéreuſe, & une aſphyxie de pluſieurs heures. Environ midi il commença à être en délire, avec un pouls fréquent, très-petit & irrégulier, le corps étant depuis ce moment tantôt tiede & tantôt froid. On entendoit grouiller beaucoup de vents dans les inteſtins, & ces vents exha-

loient en ſortant la puanteur d'un cadavre corrompu. Il ſurvenoit un hoquet, tantôt ſeul, tantôt ſuivi de pluſieurs autres, qui continuoient pendant un quart d'heure, & qui ne cédoient guere autrement qu'à l'aide d'un bouillon tiede.

Le 28 au matin le malade fit trois groſſes ſelles auſſi noires que les précédentes ; le ſoir il en fit une quatrieme d'une couleur moins foncée. Il fut froid pendant toute la journée, il ſe réchauffa un peu ſur le ſoir, il fut en délire & ſanglotta comme la veille.

Le 29 Avril, au matin, il fit une ſelle copieuſe, noire, & mêlée de beaucoup de ſanie : les autres ſymptomes continuerent. Le ſoir approchant il tomba dans l'agonie, avec une reſpiration laborieuſe & ſublime, & en agitant ſa tête de côté & d'autre juſqu'à ce qu'enfin il expirât.

On ne voulut point me permettre de l'ouvrir pour examiner l'état des viſceres, quoique je le demandaſſe avec inſtance. Le ſiege de la maladie étoit-il dans les vaiſſeaux inférieurs du méſentere ? Mais le vomiſſement de ſang eſt plutôt la ſuite d'un affoibliſſement des vaiſſeaux ſupérieurs de cet organe & des vaiſſeaux cœliaques. Pluſieurs raiſons font que j'ai bien de la peine à ajouter

foi à des cas analogues, mais découſus, que Mr. NAVIER a rapportés il n'y a pas longtems. Quoiqu'il en ſoit, j'ai vu quelquefois le vomiſſement de ſang, accompagné de ſelles qui charioient du ſang noir & grumelé, provenir d'une obſtruction conſidérable des viſceres & d'autres cauſes: ce n'eſt pas que je croie que cette maladie ait été la même que celle-ci; car je penſe qu'elle en différoit grandement, à raiſon du ſiege & à raiſon du degré de corruption. Il peut aſſurément arriver que le ſang s'étant écoulé de ſes vaiſſeaux dans la cavité des inteſtins, y contracte de la putridité, & qu'il y devienne noir par un effet de la chaleur de la ſtagnation. Cependant il y aura de la différence entre cette putridité & celle qui a lieu dans l'intérieur des vaiſſeaux & dans la ſubſtance même de ces vaiſſeaux. Me trompé-je en affirmant que les pronoſtics d'HIPPOCRATE, ſection IV, aph. 21--25, ſont peut-être fondés ſur cette différence? Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

IV OBSERVATION.

Voici l'hiſtoire d'une maladie dont l'iſſue a été plus heureuſe. Une femme, âgée de cinquante ans, avoit joui d'une ſanté aſſez ferme juſqu'à ce que, il y a deux ans, ſes regles ne coulant pas convenablement, elle éprouva des douleurs d'eſtomac: elle chercha, comme c'eſt la coutume & fort mal à propos, à les diſſiper, en uſant d'alimens un peu trop échauffans, & de potions aromatiques: elle tomba dans l'amaigriſſement, elle s'affoiblit, ſon ſommeil devint inquiet: enfin au commencement de 1762, après un accès de douleurs plus aiguës, elle tomba en défaillance à minuit; & après s'être ranimée en flairant du vinaigre, elle rendit en vomiſſant une grande quantité de ſang, & s'évanouit encore par deux fois. J'arrive à une heure du matin, je trouve la malade pâle, en proie à l'angoiſſe, & attendant une mort prochaine: le pouls étoit petit, ſans beaucoup d'irrégularité, mais beaucoup plus fréquent que le naturel. J'ordonnai qu'elle bût continuellement & peu à peu de l'eau froide, à laquelle on avoit mêlé du jus d'oranges douces, tandis qu'on préparoit un léger lait d'amandes, qui lui

ſervit de boiſſon ordinaire pendant quinze jours. Je fis envelopper ſes jambes, qui étoient froides, avec de la flanelle trempée dans de l'eau tiede, afin d'éviter que le ſpaſme, cauſé par le froid de ces parties, n'excitât l'hémorrhagie; puis je lui fis donner un lavement émollient, & en ayant ſoin qu'on étendît des linges ſous elle, afin qu'elle pût rendre ſes excrémens ſans ſe remuer en aucune façon: il s'enſuivit une ſelle abondante de matieres fécales & de ſang d'un rouge obſcur, mais qui n'étoit pas encore caillé; elle paſſa quelques heures avec aſſez de tranquillité.

Mais environ les neuf heures du matin, après des angoiſſes & une ſueur froide, elle vomit derechef une quantité de ſang liquide, avec de gros caillots d'un ſang figé, qui étoient durs & noirs; & elle eſſuya une ſyncope de quelques momens: étant alors venu la voir, j'ordonnai un ſecond lavement, qui emmena une grande quantité de ſang figé, très-noir & vraiment ſemblable à de la poix. Je ne voulus rien changer aux autres remedes; je me contentai de lui recommander une parfaite tranquillité, & de boire toutes les demi-heures un petit verre d'amandé. A ſix heures du ſoir il ſurvint des angoiſſes & des dou-

leurs de colique qui lui faiſoient craindre le retour du vomiſſement. Je conſeillai de lui donner un troiſieme lavement, qui fit encore ſortir un ſang pareil à de la poix, après quoi la tranquillité ſe rétablit. A dix heures du ſoir elle repoſoit tranquillement, ſans douleur ni angoiſſe, mais elle étoit foible; le pouls n'étoit pas auſſi fréquent, mais la maigreur étoit extrême; le viſage, les levres, les gencives, la langue & tout le corps étoient de la derniere pâleur.

A trois heures du matin, après une angoiſſe, la malade vomit encore un peu de ſang, & ſouhaita d'elle-même qu'on lui donnât un lavement, qui emmena encore des caillots, que la garde jetta auſſi-tôt en bas les latrines. Etant revenu à ſept heures du matin, je trouvai que tout étoit changé en bien : je permis à la malade de prendre quelques onces de crême d'orge: toute la journée il y eut une très-grande mobilité dans le genre nerveux : ſur le ſoir, le pouls, qui étoit lent le matin, étoit redevenu fréquent, tout le corps s'étoit réchauffé, & il y avoit même de la fievre, quoiqu'elle fût peu conſidérable. Après le lavement elle rendit par le bas de la matiere fécale, & deux boulettes noires.

La malade fut tranquille pendant la

nuit, mais ſans dormir, non plus que la précédente. Le troiſieme jour il y avoit encore de la mobilité dans le genre nerveux : on donna le ſoir un lavement qui fut ſuivi d'excrémens, mais où il n'y avoit point de ſang : la malade prit trois fois de la crême d'orge, & continua à uſer de lait d'amandes, ou bien, afin d'éviter le dégoût que cette boiſſon auroit pu lui donner, elle y ſubſtituoit de tems en tems de l'eau froide avec du jus d'oranges douces. Elle dormit cette nuit pendant une heure & demie : à quatre heures, après une colere, elle eut de l'angoiſſe & des douleurs, & rendit par le haut & par le bas quelques onces de ſang. Déja les forces & le ſommeil ſe rétabliſſoient de jour en jour, le ton des nerfs ſe raffermiſſoit. Le neuvieme jour elle ſe purgea avec de la manne & des tamarins : il ne parut point de ſang. Le dixieme, je lui permis de manger tant ſoit peu de poulet. Le douzieme, elle ſe promena avec facilité dans ſa chambre. Le vingtieme elle étoit bien, & ſes urines, qui juſqu'ici avoient été ténues, paroiſſoient déja être dans un état de coction : elle s'étoit inſenſiblement raccoutumée aux alimens.

Je lui défendis abſolument l'uſage des viandes noires, ſalées & fumées, celui

des épices, du thé, du café & du vin; je voulus qu'elle prît ſouvent des lavemens : elle jouit ainſi pendant huit mois d'une très-bonne ſanté. Alors, pour avoir négligé ce régime, & par un effet du retard de ſes regles, qui n'étoient revenues que trois fois pendant toute l'année, elle reſſentit de nouvelles douleurs de colique, qu'elle arrêta au moyen de la ſaignée, que je lui conſeillai de réitérer trois fois chaque année. Cependant au printems de 1763 elle eſſuya une nouvelle attaque, mais plus légere & qui ſe borna à un ſeul vomiſſement de ſang, & à deux ſelles de ſang pareil à de la poix : il y avoit déja alors un certain tems qu'elle avoit bu quelquefois du vin. Je preſcrivis les mêmes remedes avec le même ſuccès. Ses regles commençant à lui manquer, elle jouit pendant deux ans d'une aſſez petite ſanté : je l'ai ſoutenue au moyen de la ſaignée, des lavemens, & d'une diete émolliente & légere, de maniere qu'actuellement elle ſe porte très-bien depuis trois ans.

V OBSERVATION.

Une femme, âgée de trente-huit ans, accablée de chagrins multipliés, & mai-

gre, ſe plaignoit depuis longtems de dégoût, d'affoibliſſement & de douleurs d'eſtomac, ſur-tout après le repas. Enfin en 1764, après des douleurs encore plus conſidérables, elle ſe réveille une nuit, tourmentée d'une angoiſſe extrême; elle a des nauſées, elle vomit une grande quantité de ſang, & ſe pâme complettement. J'arrive auſſi-tôt, je la trouve de la derniere foibleſſe, enſorte que je pouvois à peine compter tous les battemens du pouls, la foibleſſe de l'artere m'en dérobant le plus grand nombre. Je lui ordonnai la tranquillité & de l'eau froide avec du jus d'oranges, puis un lavement, dont je ſuſpendis pour quelque tems l'application, de crainte qu'en faiſant aller la malade ſur ſelle il ne lui cauſat un évanouiſſement mortel. Elle eut pluſieurs défaillances légeres juſques à midi; cependant le pouls reprit aſſez de force, pour que je puſſe lui faire prendre le lavement, lequel fit ſortir une quantité étonnante de ſang coagulé & ſemblable à de la poix: il s'enſuivit un nouvel évanouiſſement aſſez grave, mais l'angoiſſe fut enſuite moins conſidérable.

Environ les cinq heures du ſoir tout le corps s'échauffa ſubitement, ſur-tout à la tête, la malade eut des nauſées,

vomit dans un baſſin au moins trente onces de ſang, & s'évanouit : étant peu à peu revenue à elle-même on eut dit à la voir que c'étoit une image de la mort, & je n'ai jamais vu de viſage plus pâle que le ſien. Je la mis au même régime que la malade de l'obſervation précédente, ſi ce n'eſt que dans la crainte qu'une pareille ſtagnation du ſang ne donnât lieu à des concrétions indiſſolubles, je lui preſcrivis quelques gouttes de liqueur anodine minérale de HOFFMANN. On donna un lavement à neuf heures du ſoir; il amena comme de la poix noire : la nuit elle fut tranquille, mais ſans dormir : elle fut bien pendant la journée, & rendit deux fois des matieres noires après avoir pris deux lavemens. La nuit ſuivante elle eut des angoiſſes : le troiſieme jour, le grand matin, elle vomit ſix ou ſept onces de ſang, & en rendit encore dans la chaiſe percée, car elle s'opiniâtroit à ne vouloir abſolument point ſe ſervir de linges ſous elle : les forces ſe rétabliſſent un peu.

Le quatrieme & le cinquieme jour il ne paroit point de ſang : le ſixieme elle ſe plaint d'une douleur incommode dans le bas-ventre, accompagnée d'angoiſſe : elle rend après un lavement quelques caillots pareils à de la poix, & qui me

parurent fort compacts. Depuis ce tems là tout a changé en mieux; la malade, au moyen d'une nourriture très-légere, a recouvré chaque jour des forces, & dès-lors elle n'a plus eu de vomiſſemens: elle n'eſt pas tout-à-fait exemte de douleurs d'eſtomac & de tranchées dans le bas-ventre, mais elles ſont beaucoup moins fortes; d'ailleurs de mauvaiſes digeſtions ſont bien ſuffiſantes pour les occaſionner.

Il me paroît qu'il ſeroit inutile d'ajouter ici d'autres obſervations, dans la vue de confirmer la méthode curative qui convient à cette maladie: j'en rapporterai une ou deux, qui prouvent qu'on ne manque pas de moyens pour la prévenir.

VI OBSERVATION.

Une fille de l'âge de trente-deux ans, maigre & bien réglée, ſe plaignoit ſouvent d'une douleur très-vive de l'eſtomac & du dos: elle paſſoit toute la journée à coudre, le corps courbé en devant. Dans l'eſpace de quatre ans elle avoit eu cinq fois des vomiſſemens de ſang aſſez abondans; leſquels, à ce qu'elle me dit, s'étoient preſque arrêtés d'eux mêmes: ils s'étoient toujours annoncé

par les mêmes ſymptomes. Voici quelle étoit leur marche : durant environ quinze jours l'appétit alloit en augmentant, puis il diminuoit peu-à-peu durant un mois, & cette diminution étoit accompagnée d'une ſenſation très-incommode qui ſurvenoit au creux de l'eſtomac lorſqu'elle avaloit : enfin elle avoit du dégoût pour tous les alimens, qui lui excitoient une douleur très-vive dans l'eſtomac, juſqu'à ce que le vomiſſement de ſang arrivât ; lequel étant arrêté les forces ſe rétabliſſoient inſenſiblement, & la malade étoit paſſablement bien.

Elle ſentoit déja que l'appétit augmentoit, lorſqu'elle me conſulta, & elle attendoit à coup ſûr & dans peu un accès. Je lui conſeillai 1°. de ſe faire inceſſamment ſaigner au bras, & d'y revenir une ſeconde fois le quatrieme jour. 2°. Je voulus qu'elle prit deux fois par jour un lavement, fait avec une décoction de mauve. 3°. Je lui preſcrivis pour alimens des crêmes de riz, d'orge, d'avoine & du fruit cuit, & de l'eau pour toute boiſſon. 4°. Elle devoit boire peu-à-peu dans la journée trois livres de petit-lait bien clair, & cela durant un mois entier. 5°. Je lui permettois de reprendre au bout de trois ſemaines, par degrés, ſa nourriture accoutumée : ſix ſemaines s'étant

s'étant écoulées, je lui preſcrivis de petites doſes de quinquina, à prendre pendant long-tems. L'effet de ces conſeils fut d'abord, de diminuer l'appétit & de le faire rentrer dans ſes bornes naturelles, puis de lui redonner une ſanté meilleure qu'elle ne l'avoit jamais eue. Il y a ſept ans qu'elle n'a point eu d'accès, quoique les douleurs d'eſtomac n'aient pas encore entiérement ceſſé.

VII OBSERVATION.

Le 28 d'Août de l'an 1761, je reçus une lettre dans laquelle on me conſultoit, & dont voici la teneur. Un homme de quarante ans, foible, fort aſſidu à l'ouvrage, ſobre, ſe plaignoit depuis longtems de coliques dans le bas-ventre, & il y avoit deux ans qu'après avoir travaillé un peu plus que de coutume, il avoit vomi beaucoup de ſang : cette évacuation ayant été ſupprimée, il avoit éprouvé de nouvelles douleurs de colique. Il y avoit quelques ſemaines qu'il avoit eu une diarrhée, que des femmelettes avoient arretée : bientôt après il eſt ſurvenu une cruelle colique, qui occupe tout le bas-ventre, ſur-tout les reins & le flanc gauche, enſorte que

lorſque l'accès devient plus violent, ce flanc eſt enflé. Il n'y a point de fievre; le malade ne ſe plaint ni de mal de tête, ni de dégout; au contraire, il mange avec un certain plaiſir : les lavemens n'entrent qu'avec peine, & par-là même qu'imparfaitement, & ne font aucun bon effet. Il s'eſt trouvé un peu mieux de faire uſage de la manne. Les applications externes, telles qu'une décoction de camomilles, la thériaque & autres choſes ſemblables, n'ont point eu de ſuccès : il a dormi quelques heures après avoir pris du laudanum liquide.

J'ai attribué cette maladie à un engorgement des vaiſſeaux des inteſtins, j'ai ordonné qu'on lui tirât auſſi-tôt du ſang du bras, & qu'on réiterât cette ſaignée au bout de huit jours ; qu'il uſât d'alimens très-légers, de lavemens très-émolliens, & de petit-lait. Le malade a ſuivi ces conſeils : les douleurs étant entiérement diſſipées, je lui ai conſeillé l'uſage du quinquina, qui a admirablement bien raffermi les vaiſſeaux qui avoient été ouverts & qui étoient relâchés : deux ans après il ſe portoit très-bien ; & il y a long-tems que je n'ai plus entendu parler de lui.

VIII OBSERVATION.

Une femme de qualité du haut Languedoc m'écrivit une lettre dont voici le contenu. La malade, âgée pour lors de trente-ſix ans, avoit été dès ſa plus tendre enfance, & même dès le berceau, ſujette juſqu'à l'âge de quinze ans à des ſaignemens de nez, qui depuis lors étoient devenus plus rares. S'étant mariée, elle n'avoit jamais été enceinte, mais elle avoit fréquemment éprouvé un affoibliſſement & une peſanteur d'eſtomac, de mauvaiſes digeſtions & des vomiſſemens, ſans amertume ou mauvais goût à la bouche. Elle s'étoit bien trouvée du petit-lait, des bains tiedes, & de l'uſage de bouillons rafraichiſſans. Elle vomiſſoit toujours les potions purgatives, & après en avoir fait uſage, elle éprouvoit une chaleur interne très-incommode.

Parvenue à l'âge de vingt-ſept ans, elle étoit dans un état de langueur, & quelques jours après elle éprouva de violentes douleurs d'eſtomac, avec des nauſées & de l'angoiſſe; elle eut pluſieurs évanouiſſemens, puis elle vomit une grande quantité de ſang noir & ſemblable

à de la poix : (elle ne parle point des ſelles :) ſes regles qui avoient coulé juſqu'alors s'arrêterent, & ne revinrent qu'au bout de quelques mois. Elle avoit d'abord fait uſage d'aſtringens & de baume du Canada : enſuite agiſſant plus ſagement, elle avoit pris du petit-lait & du lait d'ânesſe. Depuis l'âge de vingt-ſept ans juſqu'à celui de trente-quatre elle a ſouvent eu des dérangemens d'eſtomac, lequel étant irrité mal-à-propos par des remedes purgatifs, elle les a toujours vomis. A l'âge de trente-quatre ans, à l'entrée de l'automne & après avoir été tranquille pendant quelques mois, elle fut tout-à-coup attaquée de douleurs aiguës, elle eut quelques évanouiſſemens, & vomit à pluſieurs repriſes, pendant deux jours, beaucoup de ſang : on la ſaigna le troiſieme jour de la ſaphene ; l'hémorrhagie s'arrêta, la malade eut de la fievre & ſua : on lui tira du ſang du bras, & elle but de l'eau de poulet & du petit-lait. Elle eut des douleurs de colique pendant quatre ou cinq jours, & ayant uſé pendant tout ce tems-là de lavemens, elle fit par les ſelles du ſang coagulé & noir.

Il lui reſta une pâleur & une foibleſſe extrêmes : elle but du lait d'ânesſe pendant un mois, & le mois ſuivant du lait

d'âneſſe & de celui de vache : on lui preſcrivit un bon régime ; & elle jouiſſoit déja depuis dix mois d'une bonne ſanté, lorſqu'ayant tout d'un coup été attaquée de la douleur d'eſtomac qui préſageoit le vomiſſement, elle vomit de nouveau premiérement du ſang noir, puis du ſang rouge figé. On la ſaigna trois fois au bras ou au pied : elle eut de la fievre & ſua comme auparavant : elle uſa de petit-lait, de limonade & de lavemens, qui amenerent du ſang pareil à de la poix. Quelques ſemaines après, elle étoit dans un état de convaleſcence paſſable ; mais comme elle ſe plaignoit toujours de conſtipation, & qu'elle craignoit qu'il n'en réſultât de nouveaux accès, elle ſouhaita que je lui donnaſſe mes conſeils : je fus d'avis qu'elle uſât d'alimens émolliens & non ſalés, qu'elle ſe fit ſaigner au bras tous les trois mois, & qu'elle ſe fit donner fréquemment des lavemens émolliens ; qu'elle bût chaque année du petit-lait pendant quelques mois, & qu'elle avalât tous les jours avant dîner deux dragmes de pulpe de caſſe. Ces ſecours lâcherent très-bien le ventre, les forces ſe rétablirent admirablement bien ; & ſa ſanté s'eſt raffermie de maniere qu'encore à préſent elle ſe porte très-bien,

& que j'eſpere qu'elle eſt délivrée de cette dangereuſe maladie.

* * *

Voilà, mon cher ZIMMERMANN, diverſes obſervations qui jettent du jour ſur la nature de cette maladie, & qui en développent le traitement. J'en rapporterai cependant tout-à-l'heure encore un bon nombre d'autres, tant des miennes que de celles des autres médecins, en faiſant des recherches ſur toute la doctrine qui a rapport à la dénomination, à la pathologie & au traitement de la maladie noire.

On peut en premier lieu demander, ſi elle a été connue de tous les auteurs ſous le même nom? La réponſe eſt aiſée à faire. Les douleurs de colique, qui accompagnent la maladie noire, ſont abſolument les mêmes que celles qui ont lieu dans cette eſpece de colique, que pluſieurs auteurs & des auteurs de poids ont appellé colique hémorrhoïdale: mais la plupart ſe ſont ſervis d'une dénomination très-convenable, en la nommant le vomiſſement de ſang. Ainſi PLATER, SENNERT, RIVIERE, traitent du vomiſſement de ſang, ſans ſeulement nommer la maladie noire. Voici ce que dit PLATER: "quelquefois on le vomit

„ (le ſang) en très-grande quantité, „ tantôt pur, tantôt délayé, tantôt coa- „ gulé & grumelé; d'autres fois il eſt „ ténace & noirâtre comme de la poix; „ quelquefois il eſt auſſi noir que de „ l'encre, & tel que je l'ai vu rendre „ par le haut & par le bas à un célebre „ Juriſconſulte ". Il rapporte quelques obſervations, celle-ci entr'autres qu'il eſt à propos de tranſcrire.

" Il y a environ dix ans qu'un Bour- „ guignon fut tout-à-coup attaqué à „ Toulouſe d'une certaine cardialgie ſi „ violente qu'il tomba en défaillance, „ laquelle fut ſur le champ ſuivie d'un „ vomiſſement abondant de ſang coa- „ gulé, & d'une ſelle de même nature, „ mais dont le ſang étoit noir comme „ de la poix: il s'enſuivit une grande foi- „ bleſſe; cependant le malade ſe remit „ bientôt. Trois ans après la même „ choſe lui arriva, comme il étoit en „ voyage dans les jours les plus chauds „ de l'été; car ayant été attaqué ſoudai- „ nement d'un accès de fievre, il tomba „ en ſyncope, & rendit du ſang par le „ haut & par le bas, comme la premiere „ fois. Deux ans s'étant encore écoulés, „ il eſſuya derechef une pareille évacua- „ tion de ſang. Enfin cette année, en „ 1611, au mois de Juillet, il a eu un

„ pareil accès, & m'eſt venu conſulter „ à ce ſujet, &c.

„ Je lui ai fait voir que ces accidens „ lui arrivoient à cauſe d'un amas de „ ſang corrompu, contenu dans les vei- „ nes du méſentere, & qu'il falloit y „ remédier de bonne heure, parce que „ la maladie étoit dangereuſe, comme je „ je l'ai prouvé par d'autres exemples". *Obſerv. Lib. III. p.* 797 (†).

Nous ne ſavons pas ſi ce malade ne s'eſt pas ſouvent plaint de douleur d'eſtomac & d'entrailles. Il eſt vrai que PLATER, & tous les autres auteurs de médecine pratique que je connois, ont traité trop ſuperficiellement de cette maladie, n'ayant égard qu'à ſon iſſue, ſavoir à la rupture des vaiſſeaux & à l'hémorrhagie, & s'embarraſſant peu des ſymptômes avant-coureurs, qui à la vérité n'ont pas conſtamment lieu, mais qui pourtant ſe préſentent quelquefois. On ne peut même pas diſconvenir qu'HIPPOCRATE lui-même, ou plutôt l'auteur des livres intitulés *des maladies*, & qu'on a mal-à-propos décorés du nom de ce grand homme; que cet auteur, dis-je, n'a fait autre choſe que de rendre

(†) Il y a dans le latin p. 779, mais c'eſt une faute d'impreſſion, comme je m'en ſuis aſſuré en vérifiant la citation.

compte ſimplement de l'iſſue de la maladie, & qu'il n'a bien écrit que de la partie diététique, où il recommande au malade *de s'abſtenir de l'ivreſſe, des plaiſirs de l'amour, d'éviter le ſoleil, de ne pas faire beaucoup d'exercice, de ne point uſer des bains chauds, ni des mets de haut goût, ni de ceux qui ſont ſalés:* il a très-bien indiqué dans ce peu de mots tout le régime que doivent obſerver ceux qui ſont atteints de cette maladie.

D'autres médecins par-contre, les STAHLIENS ſur-tout, ont bien vu que le vomiſſement de ſang eſt précédé de douleurs & de ſymptômes ſpaſmodiques; mais ils ſe ſont trompés lorſqu'ils ont cru qu'on ne vomiſſoit enfin du ſang noir qu'après que la maladie avoit augmenté au point de cauſer une inflammation de la rate, & il ne paroît pas qu'ils aient fait aſſez attention que la maladie qu'ils appellent colique hémorrhoïdale, laquelle, comme ils le ſavent bien, procede d'un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, & qui ſouvent ſe manifeſte brufquement par un vomiſſement de ſang; que cette maladie, dis-je, & le vomiſſement de ſang, ſont une ſeule & même maladie, comme je le ferai voir bientôt plus amplement, en parlant de la premiere eſpece de maladie

noire d'HIPPOCRATE : car ſi on paſſe en revue les ſymptômes de la colique hémorrhoïdale, & qu'on les compare avec les douleurs qu'ont éprouvé tous les malades qui ont été attaqués de la maladie noire, on reconnoîtra que c'eſt la même maladie. C'eſt ainſi que les STAHLIENS décrivent la colique hémorrhoïdale. " Si quelqu'un qui n'a point encore été ſujet aux hémorrhoïdes fluentes vient à être incommodé de tranchées dans le ventre, de tenſion dans le bas-ventre & dans les hypocondres, de douleurs ſpaſmodiques dans le dos, dans les lombes, & à l'os ſacrum, de conſtipation, de teneſme; ſi ſes urines ſont crues, s'il a des maux de tête, des vents, un défaut d'appétit & des nauſées; s'il éprouve des friſſons & des chaleurs paſſageres avec de la ſoif, un pouls plein & tendu; s'il ſent au bas de l'inteſtin rectum, comme un nœud ou un noyau qui y ſeroit arrêté; ſi tous ces ſymptômes, ou du moins la plus grande partie, ont lieu chez la même perſonne à la fois, ou les uns après les autres; un médecin qui poſſéde la ſeméïotique y reconnoîtra une tendance au flux hémorrhoïdal ".

Le jugement de ce médecin ſeroit à la vérité très-juſte, car ces ſymptômes

dénotent la tenſion des vaiſſeaux du bas-ventre, & on eſt en droit de conclure de la douleur au ſacrum, & de cette ſenſation d'un noyau retenu au bas du rectum, qu'il ſe fait un engorgement, ſur-tout dans les veines hémorrhoïdales, & que le flux hémorrhoïdal eſt prêt d'arriver. Mais toutes les fois que ces ſymptômes particuliers manquent, & qu'il y en a quelques autres dont je ferai bientôt mention, *un médecin qui poſſede la ſéméiotique* y reconnoîtra un engorgement des vaiſſeaux du canal inteſtinal, & craindra la maladie noire. Il ne faut au reſte pas paſſer ſous ſilence que STHAL, & après lui ALBERTI, le plus célebre de ſes diſciples, n'ont pas tout-à-fait manqué d'appercevoir cette liaiſon qu'il y a entre la colique hémorrhoïdale & le vomiſſement de ſang; car ils parlent d'*affections hæmatoémétiques*, qu'ils mettent au nombre *des affections qui ſont les effets de cette colique, lorſqu'elle a une iſſue malheureuſe.*

ALBERTI dépeint au même endroit certains caracteres, qui s'accordent aſſez bien avec ceux de la *maladie noire occulte* (s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme) ou de l'engorgement des vaiſſeaux du canal inteſtinal, avant que le ſang décele en s'échappant la *maladie noire déclarée.* Ces caracteres ſont, 1°. qu'elle

n'a lieu que chez des perſonnes dont le tempérament eſt enclin aux hémorrhoïdes ; 2°. qu'elle arrive à l'âge où on eſt ſujet aux mouvemens & aux écoulemens hémorrhoïdaux ; 3°. qu'elle ſe termine bien plus promtement qu'une autre colique ; 4°. que pluſieurs remedes utiles dans les autres coliques la rendent plus fâcheuſe, & que ſes ſymptômes ſont en plus grand nombre, plus compliqués, plus extraordinaires & plus frappans que ceux des autres coliques.

STAHL eſt-il aſſez fondé à conclure en ces termes ? " Je ne doute pas que „ cette affection, qu'HIPPOCRATE a dé„ crite ſous le nom d'*ileus hæmatites*, ne „ ſoit celle que j'ai accoutumé de déſi„ gner du nom de colique hémorrhoï„ dale " ? Il paroît en effet par pluſieurs paſſages des livres d'HIPPOCRATE, que l'*ileus hæmatites* eſt une maladie longue, accompagnée de cruelles douleurs du bas-ventre, occaſionnée par un engorgement des vaiſſeaux ſanguins ; mais il n'a rien qui ait rapport aux hémorrhoïdes : il ſeroit donc plus à-propos de le rapporter à une obſtruction des vaiſſeaux du conduit inteſtinal, ou à la maladie noire occulte. Et en effet il y a dans cette maladie, dans l'*ileus hæmatites* & dans la colique hémorrhoïdale, des tran-

chées, des angoiſſes, des preſſions & des tenſions autour des hypocondres, de ſorte qu'on peut bien ſoupçonner qu'il y a de l'affinité entre ces trois maladies: j'examinerai dans la ſuite ſi elles different en quelque choſe. Il paroît aſſurément que ces auteurs, qui ſe ſont piqués de ſuivre les traces d'HIPPOCRATE, n'ont pas fait attention à l'identité qui exiſte entre la maladie noire & l'*ileus hæmatites* & que les STAHLIENS ont paſſé ſous ſilence l'identité entre cette même maladie & les deux autres, quoiqu'ils aient très-bien décrit la troiſieme, ſavoir la colique hémorrhoïdale.

HOFFMANN eſt à la vérité le premier qui nous ait laiſſé une bonne hiſtoire de la maladie noire, ſoit dans ſes commencemens, ſoit dans ſes progrès, ou bien de la maladie noire tant occulte que déclarée. Après lui M. KÆMPF a recueilli de bonnes obſervations, & a décrit cette maladie avec exactitude ſous le titre, *de l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac* (†), ſans lui donner, il eſt vrai, le nom de maladie noire. Les deſcriptions de l'un & de l'autre s'accordent très-bien avec celles des anomalies hé-

(†) Le titre latin eſt, *infarctus vaſorum ventriculi.*

morrhoïdales, lorſqu'elles tendent au vomiſſement de ſang; nous devons cette deſcription à M. ALBERTI, qui l'a publiée dans ſon excellente diſſertation intitulée, *de hæmorrhoidum anomaliis*; il y fait ſi bien voir le danger de cette maladie que nous croyons devoir en donner l'extrait. Après avoir très-bien dépeint la colique hémorrhoïdale, qui ſurvient, toutes les fois que les veines de l'inteſtin rectum ſont engorgées, il continue ainſi: " Si, ſans parler de la „ veine hémorrhoïdale interne, il s'ac- „ cumule une quantité conſidérable de „ ſang dans les veines méſenteriques, on „ eſt attaqué de cruelles tranchées au- „ tour du nombril, leſquelles montant „ plus haut juſques ſous le creux de „ l'eſtomac, ſont accompagnées de beau- „ coup de ſerremens, de difficulté de „ reſpiration & de ſoupirs; auxquels ſe „ joignent des cardialgies des plus fâ- „ cheuſes & des preſſions, qui augmen- „ tent quelquefois juſqu'à cauſer l'éva- „ nouiſſement, qui provoquent des „ ſueurs froides, qui attaquent la tête „ par un effet de ſa correſpondance avec „ le bas-ventre, qui donnent lieu à des „ rots accompagnés de beaucoup d'an- „ goiſſe: en même tems ces ſymptô- „ mes occaſionnent ſouvent une conſti-

„ pation des plus opiniâtres, & même
„ des vents très-incommodes & doulou-
„ reux, *dont pluſieurs auteurs cherchent*
„ *la cauſe dans l'atonie de l'eſtomac ſeule-*
„ *ment, ou des inteſtins.*

„ Enſuite lorſque ces anomalies ont
„ une tendance plus prochaine à exciter
„ le vomiſſement de ſang, les ſymptô-
„ mes dont nous avons parlé (il en avoit
„ déja indiqué un bon nombre) devien-
„ nent plus fâcheux, ils attaquent ſur-
„ tout avec plus d'impétuoſité & de vio-
„ lence la région ſituée depuis le creux de
„ l'eſtomac juſques vers l'hypocondre
„ gauche : tels ſont des ſerremens autour
„ & au dedans de l'eſtomac, leſquels de-
„ viennent bien plus conſidérables, après
„ que le malade a avalé de la nourritu-
„ re, quoiqu'en petite quantité, ſoit
„ qu'elle ſoit molle ou ſolide ; c'eſt pour-
„ quoi les perſonnes qui ſe trouvent dans
„ ce cas craignent extrêmement de
„ prendre de la nourriture : elles éprou-
„ vent dans ces circonſtances des tran-
„ chées ſenſibles, & des alternatives de
„ gonflement dans l'eſtomac, de l'op-
„ preſſion, des ſecouſſes accompagnées
„ de ſanglots, des attaques d'aſthme, des
„ rots qui ne s'échappent qu'avec an-
„ goiſſe & avec violence, des agitations
„ convulſives qui parviennent juſqu'au

„ diaphragme & à l'eſtomac, des élan-
„ cemens ſans douleur dans l'hypocon-
„ dre gauche, des chaleurs paſſageres
„ dans le reſte du corps; & dans les in-
„ tervalles des friſſons ſuperficiels, des
„ ſueurs froides; il ſurvient des douleurs
„ gravatives de la tête, des commotions
„ mêlées de vertiges, des ſentimens
„ d'oppreſſion dans les hypocondres, des
„ refroidiſſemens des extrêmités des pieds
„ & des mains, des pertes d'appétit con-
„ ſidérables, l'affoibliſſement des forces
„ dans le reſte du corps, &c". Je ſais que la plûpart de ces ſymptômes ont eu lieu chez ceux qui ont été attaqués de la maladie noire, qui ont quelquefois des douleurs atroces dans la poitrine, aux côtes, aux omoplates, aux reins, & je les ai ſouvent obſervés chez d'autres malades que j'ai avertis de la nature de cette maladie, & que j'ai ſoulagés par un traitement convenable.

Mais de tels malades ſont perdus ſans retour, ſi on méconnoît leur maladie, c'eſt ce que ſavoit bien Mr. ALBERTI, qui dit: " ſi lors de ces combats cauſés
„ par les anomalies hémorrhoïdales, &
„ dans la ſuppoſition haſardée qu'ils
„ viennent de la foibleſſe de l'eſtomac
„ & du relâchement des viſceres, on em-
„ ploie des ſtomachiques & des remedes

„ qui mettent le ſang en mouvement,
„ non-ſeulement toute cette ſuite de
„ maux va en augmentant, mais encore
„ on favoriſe & on accélere d'autant
„ plus facilement & plus certainement
„ l'éruption du ſang dans l'eſtomac, &c."

Si je compare encore les deſcriptions d'ALBERTI avec les obſervations des médecins François, tels que MM. VARNIER, BONTÉ, GEOFFROY, VANDERMONDE, BRIEUDE, AUBRELIQUE, LE CORDIER, FLEUR, CAMPARDON, D'ALLAS, RENARD, DU SAULSAY, tom. 6, 8, 12, 13, 22, ou avec les miennes; je trouve qu'elles ont autant de rapport entr'elles qu'il peut y en avoir entre des deſcriptions générales faites d'après pluſieurs malades, & les hiſtoires particulieres de chaque malade : enſorte que ſi vous recueillez les divers ſymptômes que les obſervateurs ont indiqués, cela vous donnera une deſcription ſemblable à celle d'ALBERTI.

Eſt-ce donc que cette maladie noire a lieu, toutes les fois qu'on rend par le vomiſſement ou par les ſelles un ſang noir & ſemblable à de la poix? Gardez-vous de le croire, car il eſt pluſieurs cauſes qui excitent le vomiſſement de ſang figé, & ſi vous faites attention à l'iſſue de laquelle cette maladie a pris ſon

nom, vous verrez qu'il y a pluſieurs eſpeces de maladie noire. Il eſt vrai que HOFFMANN a diſtingué le vomiſſement de ſang d'avec la maladie noire, quand il dit: " les indices & les caracteres aux-
» quels on reconnoît la maladie noire
» ſont, la douleur & le gonflement de l'hy-
» pocondre gauche, l'angoiſſe & le ſerre-
» ment des hypocondres, la conſtipation
» à la ſuite de laquelle arrive un vomiſſe-
» ment de matieres noires mêlées d'une
» humeur acide ou bilieuſe, & auſſi une
» évacuation de la même couleur par
» le bas, avec perte d'appétit, abatte-
» ment des forces, cardialgie, ſyncope:
» le plus ſouvent cette indiſpoſition eſt
» précédée de cruelles douleurs de coli-
» que ". *De morbo nigro*, §. 21.

Si ces ſymptômes ou d'autres, qui annoncent que la maladie ſe prépare depuis long-tems, n'ont pas lieu, il ne donne à cet accident que le nom de vomiſſement de ſang, & il a publié deux diſſertations, l'une ſur le vomiſſement de ſang, & l'autre ſur la maladie noire. Mais dans cet ouvrage achevé, qu'il appelle *la Médecine raiſonnée*, il regarde ces deux maladies comme n'en étant qu'une, & il a intitulé le chapitre où il en traite; *du vomiſſement de ſang, ſoit qu'il ſoit accompagné ou non de ſelles noi-*

*res, ou bien de la maladie noire d'*HIPPOCRATE ; & en effet, ces deux maladies ne different que par leur durée ; comme l'apoplexie qui ſurvient tout-à-coup, à l'occaſion de quelque violente agitation du ſang qui donne lieu à la rupture des vaiſſeaux du cerveau, differe de celle qui s'étant préparée inſenſiblement par un engorgement des vaiſſeaux du cerveau formé à la longue, a premiérement fait paroître les ſymptômes qui proviennent de cet engorgement. Je rapporterai donc, ſans tenir compte de cette différence, les principales cauſes qui font que le ſang eſt forcé de ſe répandre dans les inteſtins, & je les éclaircirai par des obſervations.

Et en premier lieu, Mr. VANDERMONDE parle d'une maladie noire qu'on pourroit preſque regarder comme artificielle ; car il s'agit d'une fille de ſix ans, extrêmement pléthorique, qui après avoir avalé beaucoup de ſang à la ſuite d'un ſaignement de nez conſidérable, s'en étoit vuidée en éprouvant des douleurs du bas-ventre, par le vomiſſement & par des ſelles très-fétides & noires : elle fut rétablie par l'uſage du tartre émétique, qu'on lui ordonna ſagement (car ce n'étoit pas ici une hémorrhagie de l'eſtomac, mais un amas de ſang fétide dans ce viſcere) ;

puis par l'uſage des acides, & enfin par celui du quinquina. *Journal de Médec.* Tom. VI. On peut rapporter ici avec raiſon le vomiſſement de ſang & les ſelles noires du célebre géometre Mr. DE SENES, dont on doit la deſcription à feu Mr. DE SAUVAGES, qui fut ci-devant mon maître & mon ami; il a donné à cet accident le nom de *vomiſſement de ſang à la ſuite d'un anévriſme :* il ſe trouva en effet que le malade avoit un anévriſme de l'aorte, qui étoit attaché à l'œſophage, & qui s'étant ouvert dans l'endroit par où il tenoit à cette partie, le ſang s'en étoit répandu dans l'eſtomac, de maniere à imiter la véritable maladie noire; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le malade fut convaleſcent pendant quelques jours & ſe leva; mais enfin s'étant mis à rire à la lecture d'un livre, il mourut ſur le champ. Vous pouvez voir une obſervation tout-à-fait ſemblable décrite par Mr. TABARRANI, qui a vu une mort ſubite occaſionnée par un anévriſme de l'artere cœliaque, laquelle étoit adhérente à l'eſtomac, & qui s'étant rompue à l'endroit de cette adhéſion donna lieu au ſang de s'épancher dans l'eſtomac. La mélancolie produit ſouvent cette maladie. Mr. GEOFFROY fait mention dans le même Journ. T. VIII.

p. 244, d'un homme ſéxagenaire, menant une vie ſédentaire, ſujet depuis long-tems à des douleurs aigues de l'eſtomac, à une ſenſation incommode dans toute la région épigaſtrique, à des digeſtions lentes & laborieuſes, à des vents & à la conſtipation, & qui ayant provoqué ces indiſpoſitions en prenant à diverſes fois de l'ipécacuanha & des purgatifs, avoit enfin rendu par le haut & par le bas du ſang très-noir; mais il mourut après un traitement, qui conſiſta à lui faire boire les eaux alcalines de Vichy, à lui donner du muſc, du camphre & de l'opium: il eſt vraiſemblable qu'on auroit pu le guérir en employant une autre méthode.

Pendant que j'écris ceci, j'ai la douleur de recevoir une lettre, où on me fait l'hiſtoire de la triſte maladie d'un homme que je chéris & que je vénere, mais qui eſt vraiment mélancolique, ſi jamais il en fut. Il y a trois ans qu'il étoit venu ici à une grande diſtance de ſa patrie, & il y avoit fait un ſéjour de pluſieurs mois, dans la vue de chercher un remede aux affections hypocondriaques & ſur-tout à l'extrême ennui auxquels il étoit en proie. Mais cette maladie qui étoit ancienne, & qu'on avoit traitée au commencement avec peu

de ménagement, a reſiſté à un traitement que j'avois cru très-bon. Cependant quoique trompé dans ſon attente, il n'a pas laiſſé de me continuer ſa confiance, & quoique depuis long-tems il ſoit retourné dans un pays lointain, il m'a toujours écrit pour m'informer des nouveaux ſymptômes qui étoient un effet de ſon indiſpoſition. Au milieu de l'hiver dernier, je lui avois conſeillé de mettre de côté tous les remedes, & de ſe contenter d'uſer de tems en tems de lavemens émolliens, afin de ſe lâcher le ventre qu'il avoit conſtipé.

Le 21 Août 1768, il m'écrivit une lettre que je reçus au commencement de Septembre, & par laquelle il me prioit inſtamment de faire entiérement abſtraction de ſa premiere maladie, pour m'occuper uniquement d'une nouvelle, qui étoit abſolument différente, & dont il faiſoit la deſcription ſuivante. Au commencement de Mai, il lui étoit ſurvenu une ſenſation peu incommode dans la région de l'eſtomac, mais qui ne diſcontinuoit que rarement, & qui étoit accompagnée de nauſées, de dégoût, & de mauvaiſe odeur à la bouche : il s'étoit purgé avec de la manne, des tamarins & du ſené, mais cette purgation avoit eu un mauvais ſuccès, car depuis

ce tems-là, tous les ſymptômes avoient empiré : cependant il ſe purgea encore au commencement de Juillet, avec la poudre *de tribus*; il en réſulta un nouveau ſurcroit de maux, & qui pis eſt, une douleur aiguë au creux de l'eſtomac, à la poitrine, aux hypocondres & dans toute la longueur de la moëlle épiniere, de la tenſion dans le bas-ventre, & de fréquens vertiges.

Lorſque je reçus cette lettre j'étois auprès de mon pere, que je chériſſois, qui étoit alors malade, & qui mourut peu de tems après. Pendant le délai que ſouffrit ma réponſe, je reçus une nouvelle lettre que m'écrivoit un chirurgien, que le malade avoit fait venir, & qui m'apprenoit que le malade après avoir éprouvé des douleurs aigues dans la région épigaſtrique & dans tout le bas-ventre, une foibleſſe extrême, des maux de cœur & des défaillances, avoit enfin vomi une quantité conſidérable de matiere noire & de ſang coagulé, qu'il avoit fait par les ſelles une matiere noire, épaiſſe comme de la glu & extrêmement fétide, & qu'il étoit tombé dans un évanouiſſement de pluſieurs heures : il me demandoit mes conſeils, mais il craignoit qu'ils n'arrivaſſent après la mort du malade. Il me récrivit le 9 Octobre, que

le malade reſpiroit encore, mais qu'il étoit de la derniere foibleſſe, que tout ſon corps étoit attaqué d'une enflure œdémateuſe, qu'il étoit tourmenté d'un dégoût inſurmontable, & qu'il avoit le croupion & les feſſes écorchées, déja depuis quelques jours. Je donnai les conſeils que demandoit un pareil état, en ſuppoſant que ce digne homme fût encore en vie; mais le premier courier m'apporta la nouvelle de ſa mort.

Mr. MERLIN fait, dans le même ouvrage p. 517, l'hiſtoire d'une maladie cauſée par des peines de l'eſprit. Une femme âgée de trente ans, ſaiſie de crainte pour les jours de ſon pere, avoit été tout-à-coup attaquée d'une douleur d'eſtomac, qui dura pendant huit jours ſans fievre: le huitieme jour elle évacua en allant ſur ſelle une grande quantité d'une matiere noire & ſemblable à de l'encre d'une puanteur cadavéreuſe: trois heures après, il ſurvint des nauſées, & dans l'eſpace de quelques heures, elle vomit trois fois des caillots de ſang, puis elle fit encore quelques ſelles ſemblables à la premiere. Le troiſieme jour il ſurvint une fievre continue, avec la langue ſeche & très-noire, une chaleur brûlante à l'intérieur, une ſoif inextinguible, & des ſelles qui charioient quelque

que choſe de noir, chaque fois qu'elle avoit pris un lavement. Elle ſe rétablit paſſablement en faiſant uſage des acides, & ſur-tout des fruits d'été : elle ne ſe remit cependant entiérement qu'au bout de deux ans, au moyen des remedes deſtinés à réſoudre les obſtructions du foie. La colere donne lieu à la même maladie, & les auteurs font mention de vomiſſemens & de ſelles de ſang qu'ils ont obſervés après de violentes coleres, & qui ont été mortels en peu de tems.

M. BOUCHER dit au même endroit qu'il a vu un payſan ſexagenaire, qui, ſans aucune cauſe apparente ſi ce n'eſt une vie dure & laborieuſe, étoit tombé dans une très-grande foibleſſe & avoit évacué par le bas une grande quantité de ſang noir; que quelque tems après on l'avoit tranſporté à l'hôpital où il étoit mort, après y avoir langui pendant un certain tems. Cette maladie ne devoit-elle point ſon origine à ces efforts auxquels les payſans ſont ſujets ? Il y a des obſervations analogues qui me portent à le croire.

M. CAMPARDON rapporte dans le même Journal, Tom. XII, p. 306, le cas d'un homme de cinquante ans, qui après avoir fait un violent effort en re-

muant une pierre avoit été pris d'une douleur aiguë, qui occupoit la région antérieure de la poitrine, l'eſtomac & les hypocondres, mais ſur-tout le milieu & la partie ſupérieure de la région ombilicale : le chagrin augmenta le mal & le malade fut dans un état d'angoiſſe pendant deux ans : alors après quelques tranchées il évacua par le bas beaucoup de matieres fétides & ſemblables à de la poix ; il tomba bientôt dans une foibleſſe exceſſive, & vomit des matieres pareilles ; il a recouvré ſa ſanté par l'uſage des acides, des acefcens, & de quelques purgations.

Cette maladie peut être l'effet d'une contuſion conſidérable des viſceres comme PLATER en avoit déja averti, & ſuivant le témoignage de HOFFMANN, *de morbo nigro*, §. 19. où il allegue cette obſervation : " il me ſouvient, dit-il, „ d'un homme de ſoixante-cinq ans, qui „ fut attaqué il y a quelques années d'un „ vomiſſement de ſang & d'une pareille „ évacuation par le fondement, laquelle „ reſſembloit à de la poix noire liquide". Cet accident avoit été occaſionné par une très-forte ſecouſſe du corps, & par un effort extraordinaire que cet homme avoit fait pour charger des ſacs ſur un âne : il mourut au bout de trois

jours après avoir tenté inutilement de toutes sortes de remedes. SCHENKIUS nous a conservé une observation du grand GESNER, qui parle d'une femme laquelle ayant été jettée à terre & foulée aux pieds par son mari avoit vomi depuis ce tems-là, tous les huit jours & avec des douleurs excessives, du sang très-noir; elle se trouvoit bien après cette évacuation, si ce n'est qu'elle avoit peu d'appétit.

On peut ranger dans cette classe, du moins comme appartenant aux lésions externes, les vomissemens de sang causés par une blessure faite à l'estomac, tels que *le vomissement de sang vulnéraire* de M. DE SAUVAGES: j'ai vu une pareille cause exciter tous les jours des selles très-noires & tout-à-fait semblables à de la poix, chez un homme qui ne survécut que de quinze jours à la blessure, après avoir eu plusieurs évanouissemens par jour. GALIEN a observé le premier un vomissement de sang arrivé pour avoir avalé une sangsue, & RIVIERE cite une pareille observation faite par un de ses amis.

L'effet des remedes drastiques appartient aux lésions externes, en ce qu'ils entament les vaisseaux sanguins & excitent des pertes de sang: on trouve cet exem-

ple mémorable dans PLANER. « Un cé-
» lebre juriſconſulte de notre tems, dé-
» ja âgé, commençoit à avoir le ventre tendu, ce qui lui faiſant crain-
» dre une hydropiſie tympanite, dont
» je lui avois prédit qu'il étoit menacé,
» & ne ſe contentant point des ſoins
» que je lui donnois, quoiqu'il apper-
» çut que ſon ventre ſe déſenfloit au
» moyen des lavemens que je lui avois
» preſcrits, il prit en 1592, par le con-
» ſeil d'un certain chymiſte fameux em-
» pirique, une très-petite quantité d'une
» certaine liqueur, après quoi il com-
» mença preſque à l'inſtant qu'il l'eut
» avalée à rendre une grande abondance
» de matiere très-noire, enſorte qu'il
» ſalît tout le pavé de ſa chambre de
» cette matiere, qui reſſembloit à un ſang
» noir & luiſant comme de la poix, ce
» qu'il fit en vomiſſant non pas une
» ſeule fois, mais à pluſieurs repriſes: le
» lendemain matin il ſurvint une diar-
» rhée ſemblable pour la matiere & pour
» la couleur. Toutes ces évacuations le
» réduiſirent à une extrême foibleſſe, en-
» ſorte qu'il ne s'en remit & n'échappa
» qu'à grand peine après avoir pris plu-
» ſieurs remedes. Cependant quoiqu'il
» ſe repentît d'avoir commis cette fau-
» te il ne laiſſa pas de l'oublier, & peu

„ de mois après cédant à ſa fatale cré-
„ dulité, il prit derechef du même em-
„ pirique la même liqueur ou une pa-
„ reille; imprudence qui fut ſuivie des
„ mêmes vomiſſemens qui le réduiſirent
„ ſur le champ à la derniere foibleſſe;
„ dans cet état & couché ſur le dos il
„ ſe mit à lever les mains jointes, en
„ demandant pardon à Dieu & à moi
„ d'une voix baſſe de ce qu'il n'avoit pas
„ ſuivi mes conſeils, & bientôt après il
„ expira". *Obſerv.* p. 780.

J'ai, rendu compte en peu de mots d'une ſemblable obſervation, dans l'*Avis au peuple*, §. 626 (†). Un marchand de Vevai âgé de cinquante & quelques années, robuſte & muſculeux, accoutumé à de fréquens voyages, jouiſſoit d'une très-bonne ſanté, ſi ce n'eſt qu'il ſe plaignoit de peſanteur d'eſtomac après le repas: il fut aſſez mal aviſé que d'uſer pendant cinq jours de la fameuſe poudre du fameux AILHAUD: le premier, le ſecond & le troiſieme jour, il fut purgé avec des tranchées & le mal ne diminuoit point; le quatrieme il empira; le cinquieme, quelques heures après avoir avalé cette poudre il tomba en

(†) A la fin de la note *a*.

défaillance, il vomit beaucoup de ſang, & fit pluſieurs ſelles d'une matiere très-noire : je fus appellé deux jours après, & je lui vis vomir du ſang noir & faire une ſelle abſolument noire : je me retirai après avoir preſcrit un traitement pareil à celui des obſervations I, IV & V. Je reçus des lettres par où on m'apprenoit que le vomiſſement de ſang avoit diſcontinué le troiſieme & le quatrieme jour, & que les forces ſe remettoient un peu, que cependant il arrivoit encore des ſelles noires : le cinquieme après une légere agitation d'eſprit, il mourut.

On demandera peut-être, s'il n'y avoit pas avant l'uſage du remede un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac? Je n'oſerois ni l'affirmer ni le nier ; le malade n'avoit point éprouvé les cruels ſymptômes qui tourmentent la plûpart de ceux qui ſont atteints de cette maladie ; mais on a ſouvent obſervé des vomiſſemens de ſang, provenant d'une dilatation chronique des vaiſſeaux ſans qu'ils fuſſent précédés d'aucun ſymptôme grave ; & Mr. BOUCHER fait mention dans le *Journal de médecine*, tom. VIII, p. 524, d'une femme ſexagenaire, qui avoit été attaquée de cette maladie ſans aucune cauſe apparente, & qui ne

s'étoit plainte auparavant d'aucune indiſpoſition, excepté d'une douleur ſourde dans la région épigaſtrique laquelle s'étendoit juſqu'au dos dans la région oppoſée : elle guérit ſans le ſecours des acides par l'uſage des boiſſons adouciſſantes.

La maladie noire eſt auſſi un effet des erreurs qu'on commet dans le régime. Mr. MARTEAU *de Granvilliers* parle dans le *Journal de médecine*, tom. XIII, p. 226, d'une payſanne, qui après s'être fatiguée & échauffée à un travail pénible ſe mit à boire du vin de pommes âpre & acide : demie heure après elle fut attaquée d'une douleur aiguë à l'eſtomac, laquelle ſe termina par un copieux vomiſſement de ſang : mais ce qu'il y a de ſingulier c'eſt que depuis ce tems-là elle n'a pu uſer d'aucune autre nourriture que du lait pur, qu'elle vomiſſoit caillé & ſans efforts au bout de deux heures : il y avoit déja vingt-ſix ans qu'elle vivoit de cette maniere, & pendant tout ce tems-là elle n'avoit avalé autre choſe que du lait & n'étoit point allée à ſelle, ſi ce n'eſt que pendant le tems que durerent deux maladies aiguës qu'elle eſſuya, elle revomiſſoit le lait auſſi-tôt après l'avoir bu tandis qu'elle ſupportoit bien le bouillon de

viande & le cidre, & que pendant tout le tems qu'elle uſa de ces boiſſons elle eut le ventre libre.

Si les irritations excitées par des poiſons & par des erreurs diététiques produiſent la maladie noire, les irritations qu'excitent les maladies qui ont leur ſiege dans l'eſtomac ne ſont pas moins propres à produire ce mauvais effet, & vous trouverez au même endroit, pag. 486 & 492, deux obſervations qui méritent tout-à-fait d'être lues, la premiere de Mr. AUBRELIQUE médecin, la ſeconde de Mr. FLEUR chirurgien, qui décrivent une maladie mortelle dans laquelle le pylore étoit ſquirrheux: le malade de la premiere obſervation avoit eu dans l'eſpace de quelques années pluſieurs accès de vomiſſement de ſang, leſquels étoient devenus plus fréquens les derniers mois: & ces meſſieurs ont fort bien obſervé que cette maladie eſt ſujette aux rechûtes lorſqu'il y a des obſtructions. M. LE CORDIER parle à la p. 490 du même ouvrage d'un malade ſeptuagenaire, ſujet aux obſtructions & qui avoit des retours de cette maladie trois ou quatre fois chaque année: ils étoient précédés de dégout, de langueur, de laſſitude, d'angoiſſes & accompagnés d'évanouiſſemens: la maladie

ceſſoit d'elle-même, bientôt après avoir fait quelques ſelles très-noires & ſemblables à de la poix ; mais la ſanté du malade étoit toujours mauvaiſe, & il n'a jamais voulu uſer des remedes propres à détruire la cauſe du mal. Mr. WHYTH rapporte deux obſervations ſemblables, dans ſon excellent traité des maux de nerfs, p. 204, 207. J'ai auſſi vu des vomiſſemens noirs chez une perſonne qui avoit le pylore ſquirrheux ; j'en rendrai compte ailleurs plus amplement ; mais ce n'étoient pas des vomiſſemens de ſang, & ils appartiennent à une autre eſpece de maladie noire.

Si les inteſtins ſont attaqués d'un ulcere, leurs vaiſſeaux rendent quelquefois du ſang, & on obſerve alors que les ſelles ſont conſtamment ou périodiquement noires & comme de la poix : cependant le cas que HOFFMANN rapporte eſt rare. " Il me ſouvient, dit-il, „ d'avoir vu autrefois un bourgeois de „ Minden, qui fut attaqué d'une dou„ leur très-violente & d'une tumeur „ autour de la région de l'eſtomac ; il „ n'avoit point d'appétit & cette dou„ leur augmentoit après le repas. Il „ revomiſſoit le plus ſouvent ce qu'il „ avoit mangé : il étoit outre cela mai„ gre par tout le corps, il avoit des dou-

„ leurs aux articulations, beaucoup de
„ foibleſſe avec des évanouiſſemens fré-
„ quens, & ſes excrémens devenoient
„ noirs. Après avoir été ainſi malade
„ pendant preſque une année entiere,
„ il céda enfin tranquillement à ſa deſ-
„ tinée. A l'ouverture du cadavre, il ſe
„ trouva que l'eſtomac étoit petit, très-
„ épais, comme charnu & blanchâtre;
„ il y avoit au dedans de petits points
„ rouges; & une légere inciſion en fai-
„ ſoit ſortir une matiere noire. La pre-
„ miere cauſe de cette maladie avoit
„ été la boiſſon d'une grande quantité
„ d'eau-de-vie le matin ". *De morbo nigro*, §. 17. J'ai vu en 1755 un homme de cinquante ans, qui après avoir eu la dyſſenterie en 1750 avoit eu une diarrhée continuelle ſi conſidérable que depuis déja cinq ans il faiſoit pour le moins ſix ſelles chaque nuit, & ſouvent vingt & au delà pendant la journée avec des tranchées, & ces ſelles étoient fréquemment mêlées d'une ſanie ichoreuſe: de tems en tems après avoir eu pendant quelques jours des tranchées plus fortes, il ſe trouvoit très-foible & évacuoit par le bas des matieres noires, toutes ſemblables à de la poix & ſanguinolentes, mais ſans aucun mêlange d'hémorrhoïdes: cette évacuation, à ce

que l'on me dit, s'arrêtoit d'elle-même, & ſi je ne me trompe elle étoit revenue ſix fois depuis trois ans ; car je n'ai ſu tout cela que par le rapport qu'on m'en a fait, & je n'ai vu le malade qu'une fois quelques jours avant ſa mort. J'aurois ſouhaité qu'on eût ouvert le cadavre, mais il étoit à la campagne & je n'appris la mort du malade que pluſieurs jours après qu'on l'eut enſeveli.

FOREST fait mention d'une maladie qui ne differe pas beaucoup de celles dont je viens de parler, ſavoir de celle " d'une fille, qui, ſuivant cet auteur, étoit „ âgée de vingt-deux ans, qui avoit été „ long-tems ſujette à des vomiſſemens „ continuels, & qui rendoit une matiere „ fort noire comme de la poix avec des „ vers : il s'enſuivit des évacuations „ ſemblables par les ſelles. Il paroît vrai„ ſemblable que les vers avoient rongé „ la ſubſtance des inteſtins & en même „ tems leurs vaiſſeaux ſanguins, & qu'ils „ avoient ainſi occaſionné cette cruelle „ maladie ".

Mais on peut dire que la plupart de ces maladies ne ſont que de fauſſes maladies noires. Il s'agit maintenant de rechercher les cauſes qui excitent réellement l'engorgement des vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, la maladie noire occulte.

HOFFMANN & KÆMPF ont ſouvent vu cette maladie ſe former après des fievres intermittentes, & il ſera facile de le comprendre à quiconque aura obſervé une fois, combien les vaiſſeaux ſont pleins dans le tems de la chaleur de la fievre : or il eſt difficile que les vaiſſeaux délicats des inteſtins reprennent leur ton après avoir été ſi ſouvent dilatés : il eſt preſque incroyable combien ils peuvent ſe diſtendre, & GUARINONI a vu les veines du meſentere groſſies au point de reſſembler à des boyaux plutôt qu'à des veines : cette dilatation eſt tellement capable de troubler les fonctions que KÆMPF a vu la mort s'enſuivre ſans aucune hémorrhagie, comme il s'en eſt convaincu par l'ouverture du cadavre dont il fait mention au cinquieme cas.

La ſeconde des obſervations de HOFFMANN eſt remarquable. " Un jeune hom-
„ me étoit depuis long-tems malade
„ d'une fievre quarte, dont ayant été
„ guéri par je ne ſais quels empiriques,
„ toute l'habitude de ſon corps en de-
„ vint mauvaiſe, ſon teint devint livide
„ & plombé avec un peu d'enflure au-
„ tour des paupieres & une foibleſſe con-
„ tinuelle. Outre cela, il ſe plaignoit
„ ſouvent ſur-tout après avoir uſé de

„ choſes venteuſes, ou après quelque
„ agitation d'eſprit, de douleur au côté
„ gauche, de dureté & de tenſion dans
„ le ventre. Enfin après avoir fait à
„ pied un chemin de quelques milles,
„ après s'être donné beaucoup de mou-
„ vement & avoir eu des querelles avec
„ ſes caramades, il fut inopinément at-
„ taqué d'un vomiſſement de beaucoup
„ de matieres noires & cela à diverſes
„ repriſes : il s'évacua en même tems
„ par les ſelles des excrémens ſemblables
„ à de la poix noire & très-fétides.
„ Dans ces entrefaites le malade eut
„ pluſieurs évanouiſſemens qui arri-
„ voient lorſqu'il vouloit ſe relever, &
„ il expira au bout des vingt-quatre
„ heures. A l'ouverture du cadavre qui
„ ſe fit le lendemain, il en ſortit une
„ puanteur ſi déſagréable que les aſſiſ-
„ tans ne pouvoient la ſupporter. Dans
„ l'eſtomac on vit que les vaiſſeaux brefs
„ étoient noirs & rompus, & on trouva
„ dans la cavité de ce viſcere auſſi-bien
„ que dans celle de l'inteſtin iléon une
„ matiere liquide, noire & fétide ; de
„ plus, les vaiſſeaux de cet inteſtin
„ étoient noirâtres. Le foie parut un
„ peu plus dur qu'il n'auroit dû l'être
„ naturellement ; mais la rate étoit ſi
„ dure qu'il ſembloit que ce fût un car-

„ tilage, & qu'on pouvoit à peine avec „ un couteau bien tranchant entamer ſa „ ſurface qui étoit blanchâtre ; quant à „ la ſubſtance intérieure, le peu qu'il „ en reſtoit de molle étoit rempli de „ ſang noir". HOFFMANN obſerve, dans les remarques qu'il fait ſur une autre obſervation, que la puanteur avoit été ſi grande qu'il avoit cru que le malade étoit mort de la corruption cauſée par quelque poiſon, plutôt que de l'hémorrhagie qui avoit été médiocre.

Si la fievre intermittente n'a pas produit la maladie, elle en a du moins accéleré les progrès chez un homme dont M. BETBEDER narre l'hiſtoire dans le *Recueil d'obſervat. de médec. des hôpit. milit.* p. 277 : cet homme avoit eu en premier lieu la fievre intermittente, puis la fievre continue & il ſe plaignoit depuis quelque tems d'une douleur ſourde vers le cartilage xyphoïde, laquelle augmentoit par la preſſion & devenoit de jour en jour plus aiguë, lorſque tout d'un coup il fut attaqué d'un vomiſſement de ſang noir & d'une évacuation ſemblable par les ſelles : cette maladie ceſſa dans l'eſpace de deux jours & la douleur ſe diſſipa tout-à-fait ; de ſorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la maladie devoit ſon origine à

un vaiſſeau de l'eſtomac extrêmement rempli de ſang, & dont la fievre avoit ſans doute hâté la rupture.

Mais il faut mettre au nombre des cauſes les plus fréquentes de la maladie noire la ceſſation de l'écoulement des regles, ſoit qu'elle arrive par un état de maladie, ſoit à raiſon de l'âge qui eſt ſur ſon déclin. On trouve dans HOFFMANN & dans KÆMPF des exemples qui y ont rapport : j'ai rapporté plus haut un cas ſemblable; & cet effet arrive de deux manieres: ou bien les regles étant ſupprimées, il s'enſuit dans peu un vomiſſement de ſang, comme je l'ai vu chez une pauvre femme qui, étant déja conſumée de maraſme, m'apprit que ſa maladie étoit venue d'une ſuppreſſion de regles pendant qu'elle avoit été en chemin par un tems affreux; le troiſieme jour, après de violentes douleurs de colique, il ſurvint des vomiſſemens & des ſelles noires que des femmelettes du peuple attribuoient à un ſortilege; cela l'avoit réduite à une extrême foibleſſe, elle n'avoit point pu recouvrer ſes forces, & les digeſtions étant délabrées, elle étoit tombée dans la fievre lente & dans un maraſme mortel.

Ou bien au lieu des regles qui ſont ſupprimées, il ſurvient un vomiſſement

de ſang périodique qui revient chaque mois, qui ſans cauſer preſque aucune incommodité à la malade la ſoulage conſidérablement, & qu'on ne peut arrêter ſans danger. C'eſt le cas d'une obſervation de *Joachim* CAMERARIUS, rapportée par SCHENCK au ſujet d'une femme de grande nobleſſe, pléthorique & fort groſſe, "qui étoit attaquée tou-
„ tes les années pluſieurs fois d'un co-
„ pieux vomiſſement de ſang, ſans qu'il
„ en réſultât de la foibleſſe, ce qui lui
„ arrivoit preſque toujours dans le tems
„ deſtiné à l'évacuation de ſes regles
„ qui couloient alors fort peu : l'auteur
„ lui conſeilla de ſe faire quelquefois
„ tirer du ſang de la ſaphene, &c. Mais
„ s'étant laiſſé perſuader par d'autres
„ perſonnes & ayant négligé les remedes
„ indiqués, elle arrêta à la vérité le vo-
„ miſſement en faiſant uſage de forts
„ aſtringens ; mais peu de tems après elle
„ fut attaquée de la goutte & de violen-
„ tes douleurs de tête en ſorte qu'actuel-
„ lement & ſur ſes vieux jours elle eſt
„ obligée de garder continuellement le
„ lit & qu'elle ſe plaint ſouvent, mais
„ inutilement, de n'avoir pas été docile
„ aux bons avis qui lui avoient été
„ donnés".

Ou enfin ſans qu'il arrive d'hémor-

rhagie, les vaiſſeaux du canal inteſtinal s'engorgent, il en réſulte la maladie noire occulte accompagnée du concours des ſymptômes graves qu'elle occaſionne ; & le ſang ne s'échappe que long-tems après, ſoit de lui-même, ſoit à la ſuite de quelque violence, comme il arriva à cette femme qui conſulta trop tard HOFFMANN qui en parle dans ſa ſixieme obſervation, laquelle ayant une ſuppreſſion de regles avec une douleur à l'hypocondre gauche, prit trois fois par jour cinquante gouttes d'élixir de propriété, remede dont l'uſage lui procura des ſelles & des vomiſſemens noirs qui lui donnerent la mort. Il parle au même endroit d'une femme qui fut plus heureuſe, & qui à la ſuite d'une ſuppreſſion de regles cauſée par la peur, éprouva le premier mois du dégoût, des angoiſſes exceſſives, des maux de cœur, des vomiſſemens, le refroidiſſement des extrêmités & de la rougeur au viſage : le troiſieme mois les mêmes ſymptômes revinrent accompagnés d'un vomiſſement de ſang, qui ſe renouvella pluſieurs fois dans l'eſpace de trois jours & qui l'affoiblirent prodigieuſement : cependant elle en réchappa.

MMrs. DALLAR & CAMPARDON rapportent le cas d'une fille dont les regles

ayant été ſupprimées après avoir danſé, elle fut attaquée de vomiſſemens & de ſelles d'un ſang noir & pareil à de la poix, qui revinrent périodiquement les cinq premiers jours de chaque mois à cinq heures après-midi, & dont les retours furent enſuite irréguliers ; elle en guérit pourtant très-bien, *Journal de médec.* T. XII, p. 298. WELSCH a vu une femme dont les regles étoient dérangées, qui étoit ſujette à des coliques, à des ſerremens de cœur & à des chaleurs paſſageres : enfin ſes regles s'étant tout-à-fait ſupprimées, elle fut attaquée d'un vomiſſement de ſang noir accompagné de ſelles ſemblables.

Cependant ce ne ſont pas ſeulement les femmes dont les regles ne vont pas bien qui ſont ſujettes à cette maladie ; celles dont j'ai parlé aux obſervations V & VI étoient bien réglées : mais quelquefois elle eſt occaſionnée, comme il arriva dans les deux cas de ces obſervations, par un vice que les vaiſſeaux ont contracté à la longue ; d'autres fois par une pléthore que le flux menſtruel, quelque bien réglé qu'il ſoit, ne peut pas évacuer ſuffiſamment : & le même JOACH. *Camerarius* rend compte d'une obſervation qui ſe rapporte fort bien à ce cas. " Une certaine dame de qualité

„ d'une conſtitution ſanguine, qui s'étoit „ mariée il y a vingt ans & qui eſt à „ préſent veuve, eſt ſujette depuis tout „ ce tems-là à un vomiſſement de ſang „ très-abondant qui revient pluſieurs „ fois chaque année, qui ne l'incommo- „ de point, & cela quoique l'évacua- „ tion de ſes regles ſe faſſe convenable- „ ment. Mais auſſi-tôt que ce vomiſſe- „ ment ceſſe, ſoit que ce ſoit de lui- „ même, ou que le cours en ſoit empê- „ ché par les remedes, elle ſe trouve mal „ & ſent une grande laſſitude par tout „ le corps. Ce qu'il y a auſſi d'étonnant „ c'eſt que ce vomiſſement ne ſe ſoit „ point arrêté malgré la ſaignée à la- „ quelle elle a quelquefois recours. Je „ l'ai donc avertie de prendre garde de „ ne pas s'oppoſer au cours de la natu- „ re, & ſur-tout d'avoir ſoin d'obſerver „ un régime convenable, en mettant „ de côté tous les autres remedes un peu „ violens". SCHENK, p. 359.

Les femmes qui ont paſſé l'âge critique ne ſont pas non plus exemtes de cette maladie; car LANG fait mention dans ſes lettres d'une abbeſſe de cinquante-huit ans qui avoit de la toux, qui étoit attaquée chaque année d'une douleur autour des hypocondres, ſans fievre, & qui en étoit délivrée par un

vomiſſement de ſang ſpontané & copieux. CARDAN dit qu'il a vu une femme qui vomiſſoit le ſang toutes les années, depuis l'âge de trente-ſix ans, & qui avoit déja paſſé celui de quatre-vingt-ſeize.

La maladie noire tire auſſi ſouvent ſon origine de la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal. HOFFMANN a vu un homme qui, après une pareille ſuppreſſion, ſouffrit preſque pendant une année de très-violentes coliques, accompagnées de défaillances continuelles, après quoi il eut des évacuations de matieres noires par le vomiſſement & par les ſelles : il mourut enfin, ayant le colon attaqué du ſphacele, *de morbo nigro*, §. 8. Les hémorrhoïdes, comme je l'ai prouvé fort au long, & la maladie noire ſont auſſi la même maladie dont le ſiege eſt différent, & vous voyez tous les jours des perſonnes ſujettes aux hémorrhoïdes, qui lorſqu'elles fluent mal ſe plaignent d'une douleur gravative à la région de l'eſtomac, qui ont des nauſées & qui rotent continuellement.

J'ai vu en 1750 une femme qui perdoit tous les jours par les veines hémorrhoïdales environ dix-huit onces de ſang, enſorte que la ſomme de ces pertes faites dans l'eſpace d'une année, &

peſées aſſez exactement, paſſoit quatre cent douze livres: or comme il arriva deux fois que le ſang ceſſa de couler pendant deux jours, elle fut attaquée d'une cruelle douleur d'eſtomac, avec une angoiſſe exceſſive & des maux de cœur continuels, enſorte qu'elle vomiſſoit tout ce qu'elle avoit avalé; ces ſymptomes ne ceſſerent que lorſque l'écoulement fut rétabli, & il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent dégénéré en vomiſſement de ſang, ſi le flux hémorrhoïdal avoit été plus long-tems ſupprimé.

L'abus du vin qui détruit les forces digeſtives, & qui dilate tous les vaiſſeaux au point de les faire enfin tomber dans un relâchement général, donne auſſi quelquefois lieu à la maladie noire. HOFFMANN a vu un homme adonné au vin, qui n'avoit point d'appétit, qui étoit foible, maigre, ſujet à une douleur de l'hypocondre gauche, ayant le teint plombé & ſemblable à celui qu'on a dans la jauniſſe, lequel, après avoir bu dans un repas une grande quantité de vin de Hongrie, fut attaqué d'évacuation d'une matiere noire par le vomiſſement & par les ſelles qui l'emporta le troiſieme jour.

Cependant la maladie noire n'arrive pas toujours à la ſuite de quelque acci-

dent, mais elle eſt quelquefois l'effet d'une foibleſſe naturelle des vaiſſeaux des inteſtins. BAUHIN nous a conſervé l'hiſtoire d'un valet de chambre " qui avoit „ été valétudinaire pendant toute ſa vie, „ qui étoit tourmenté de tranchées & „ de douleurs d'eſtomac, ſur-tout après „ les repas; il étoit ſouvent reſſerré, il „ étoit maigre par tout le corps, avoit „ le teint jaunatre: enfin trois mois „ avant ſa mort il rendit par le vomiſ- „ ſement une très grande quantité de „ ſang pur; enſuite il fut de nouveau „ attaqué de ſes tranchées ordinaires, „ auxquelles ſe joignoient le matin & „ le ſoir des vomiſſemens de matiere „ noire: comme il étoit fort conſtipé, „ je voulus qu'il prit des lavemens, leſ- „ quels amenerent une matiere ſembla- „ ble: il avoit auſſi de fréquens éva- „ nouiſſemens. Le vomiſſement ayant „ ceſſé, le ventre commença à lui enfler „ huit jours avant ſa mort".

Enfin le vomiſſement de ſang eſt un ſymptome de fievre; & premiérement l'excellent TORTI a vu des malades attaqués d'une fievre intermittente maligne, qui lors du paroxyſme évacuoient par les ſelles beaucoup de ſang noir & ſemblable à de la poix, leſquels ont été très-bien guéris par le ſeul uſage du quin-

quina, page 182. Et M. WEBER nous a conſervé, dans le ſecond tome d'un petit traité qui eſt rempli de bonnes choſes, une obſervation excellente, & qui mérite tout-à-fait d'être lue, au ſujet d'une femme qui étoit attaquée d'une fievre quotidienne remittente, accompagnée de ſelles très-abondantes d'une matiere noire, ſanguinolente & pareille à de la poix.

Mais le vomiſſement de ſang eſt beaucoup plus fréquent dans les fievres continues, putrides ou malignes; car les vaiſſeaux ſe rempliſſant beaucoup par la chaleur de la fievre, & le foyer de la maladie étant dans les inteſtins, l'effort eſt plus grand vers ces parties; auſſi n'eſt-il pas étonnant ſi les veines des inteſtins ſe gonflent & ſe crevent enfin, tantôt avec le plus grand danger, tantôt avec ſoulagement; car j'ai vu pluſieurs fois l'un & l'autre de ces effets. enſorte que l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, L. IV. *aph.* 21, n'eſt pas toujours vrai. Mais ce qu'il enſeigne dans l'aphoriſme ſuivant demeure très-vrai, *ſi dans les commencemens de quelle maladie que ce ſoit, on rend de la bile noire par le haut ou par le bas, c'eſt un ſymptome mortel:* car j'ai obſervé que toutes les fois que cette évacuation étoit arrivée les premiers jours, la mort s'en étoit ſuivie peu de tems

après. Car ce ſymptome dénote, ou bien une extrême putridité qui détruit entiérement le reſſort des inteſtins, ou bien une diſſolution complette, ou une fievre exceſſive qui fait rompre les vaiſſeaux internes, alors aſſurément tout eſt perdu ſi la fievre augmente encore : mais ſi la maladie diminuant un peu, le basventre étant nettoyé, ſi alors, dis-je, les autres couloirs étant débouchés, les vaiſſeaux qui étoient engorgés depuis longtems ſe dégagent, la maladie prend ſouvent une bonne tournure, même chez des ſujets déja âgés.

J'ai vu pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril en 1768, une femme replette, âgée de près de quatre-vingts ans, qui étoit réchappée trois ans auparavant d'une apoplexie, & qui s'étoit tirée pluſieurs fois de l'hydropiſie aſcite ; laquelle étant attaquée d'une fievre continue avec redoublemens, fut attaquée quelques jours après d'une douleur violente & preſque continuelle tout autour du basventre, laquelle s'étoit appaiſée après une ſaignée. Bientôt après il ſurvint une douleur inſupportable au fondement, entre les feſſes, accompagnée d'une tumeur auſſi groſſe qu'une pomme médiocre, ce n'étoit point une tumeur hémorrhoïdale, mais une tumeur cutanée, de celles que

les

les auteurs appellent œdeme phlegmoneux ; elle diminua beaucoup, de même que cette nouvelle douleur, après qu'on y eut appliqué des ſangſues ; la douleur du bas-ventre ſubſiſtoit encore : on renouvella à pluſieurs repriſes l'application des ſangſues, & toujours avec beaucoup de ſoulagement pour le fondement qui ſe guérit preſque tout-à-fait, en ſorte qu'il recevoit déja très-facilement les lavemens, & que la fievre diminuoit tant ſoit peu ; mais la malade n'avoit pas encore recouvré le ſommeil, il lui reſtoit de la douleur au bas-ventre, quoique moins forte, & de l'angoiſſe. Enfin au bout de ſix ſemaines elle fit par les ſelles une grande quantité de ſang noir très fétide, ce qui l'affoiblit paſſablement, mais elle ſe trouva mieux. Ses ſelles charierent pendant trois jours de ce même ſang qui étoit plus ou moins noir & compact. Elle uſa pour boiſſon de lait d'amandes, & pour nourriture de bouillons de poulets, cuits avec du gruau d'avoine; le quatrieme jour elle fut purgée avec de la manne & des tamarins, & ſe rétablit contre toute eſpérance ; elle ſe porte encore bien actuellement, dix-huit mois après.

J'ai vu un homme de cinquante ans, le plus ſanguin que j'aie connu, ſujet

aux hémorrhoïdes, & à de très-copieux ſaignemens de nez, qui étant malade en 1755 d'une fievre bilieuſe, quoiqu'elle fût déja ſur ſon déclin, ne put cependant en aucune façon recouvrer le ſommeil ni le moindre appétit, mais reſta ſujet à des angoiſſes, à des mouvemens de colere, & à une douleur ſourde des reins, juſqu'à ce qu'il eut évacué par une ſelle une quantité de ſang noir & ſemblable à de la poix : mais faites attention que cela arriva ſur la fin de la maladie, & chez un malade qui n'étoit pas épuiſé ; car c'eſt dans une pareille circonſtance qu'on peut reconnoitre la vérité de cet aphoriſme d'HIPPOCRATE. *Si dans un épuiſement occaſionné par une maladie aiguë ou chronique, ou de quelque autre maniere, on rend par les ſelles de la bile noire ou une matiere ſemblable à du ſang noir, on meurt le lendemain.* Pendant que le malade dont je viens de parler ſe guériſſoit, il en mourut un autre plus jeune, qui avoit été attaqué de la même maladie, après avoir été abbattu par des chagrins & par une longue triſteſſe : ſa maladie fut irréguliere, il perdit d'abord ſes forces, & enfin quelques jours avant ſa mort il rendit par les ſelles du ſang noir, mais liquide & extrêmement fétide, & il perdit en mê-

me tems le peu de forces qui lui reſtoient.

Il ne faut point être ſurpris de la diverſité des événemens lorſqu'on fait attention à la diverſité des cauſes. La femme dont j'ai parlé plus haut, & le premier des deux malades précédens, étoient l'un & l'autre attaqués d'une plethore particuliere & d'une plénitude des veines des inteſtins, & ils ont été guéris par l'hémorrhagie qui en a été la ſuite. Chez le ſecond, tout le ſang qui étoit entierement corrompu s'étoit écoulé des mêmes veines, & il avoit en même tems rendu l'ame, comme il arrive ſouvent dans de ſemblables circonſtances à ceux qui ſont attaqués de l'hémorrhagie par le nez. Dans le dernier cas l'hémorrhagie eſt ſymptomatique; elle eſt critique dans le premier, & aſſez ſemblable à celles que KÆMPF a obſervées deux fois, & qui ayant lieu chez des malades qui avoient un *engorgement dans les vaiſſeaux de l'eſtomac*, & après un long uſage des remedes, les ſoulageoient & diſſipoient entierement la maladie. L'hémorrhagie ſymptomatique reſſemble à celles qui arrivent dans les maladies très-malignes, dans leſquelles le ſang ſort par tous les pores: il arrive fréquemment dans la fievre bilieuſe d'Amérique qu'on rend du ſang noir & putride par le vomiſſement

ou par le fondement, & par une ſorte de diarrhée gangréneuſe, ſuivant le rapport de M. MOULTRIE : c'eſt auſſi ce que M. LE ROY, *Mém. & obſ. de médec.* page 55, a vu arriver dans les fievres malignes du Languedoc, & dont j'ai eu la douleur de voir ici pluſieurs exemples, malheurs que déplorent également les médecins de toutes les nations.

Mais il ne faut point paſſer ici ſous ſilence une obſervation rare de HOFFMANN, qui a rapport à la maladie noire qui ſurvient dans les fievres aiguës. " Il „ s'étoit manifeſté, dit-il, dans l'eſpace „ d'une ſeule nuit, au bras droit d'un „ enfant d'un mois, une tumeur con„ ſidérable qui devint bientôt livide, „ dure, & remarquable par l'enflure des „ veines ; elle l'emporta au bout de trois „ jours, pendant leſquels ce pauvre en„ fant ne ceſſa de crier, & après qu'il „ eut rendu par les ſelles une matiere „ ſemblable à de la poix noire. Cette „ tumeur maligne ayant été diſſequée, „ tous les muſcles qu'elle couvroit, auſſi „ bien que les vaiſſeaux, parurent ron„ gés, corrompus, pourris & engorgés „ d'un ſang fétide, tandis qu'il ne reſtoit „ qu'une très-petite quantité de ſang „ dans les autres vaiſſeaux du corps. Or „ il paroiſſoit que cette matiere noirâtre,

„ qui étoit ſortie par les ſelles, étoit
„ venue en partie de l'eſtomac, & en
„ partie des inteſtins, parce qu'il y reſtoit
„ encore un peu de cette matiere, &
„ que les vaiſſeaux des inteſtins paroiſ-
„ ſoient être farcis d'un ſang noirâtre".

Voilà, mon très-cher ami, les principales eſpèces de maladie noire décrites par les obſervations; mais il reſte encore quelques queſtions à examiner que je vais expoſer ici. Premiérement donc on peut réitérer ici la queſtion que j'ai déja faite plus haut, ſavoir, ſi la maladie que j'ai décrite eſt véritablement la maladie noire d'HIPPOCRATE?

Il eſt vrai qu'elle eſt la premiere eſpece de maladie noire d'HIPPOCRATE, qu'il décrit ainſi (†). " Le malade vo-
„ mit comme une lie, tantôt ſanglante,
„ tantôt ſemblable à du vin de la ſe-
„ conde cuvée (*vinum ſecundarium*),
„ tantôt pareille à de l'encre de poly-
„ pe (††); d'autrefois cette matiere eſt
„ acide comme le vinaigre, quelquefois
„ elle reſſemble à de la ſalive ou à de
„ la pituite, ou bien elle eſt comme de

(†) *De morbis lib. ſec. morbus niger.*

(††) Ce polype étoit vraiſemblablement ce que nous appellons la ſeche, voyez dans le Dictionnaire de Mr. DE BOMARE à la fin de l'article *ſeche.*

„ la bile d'un verd pâle. Et lorſque le
„ malade vomit le ſang, ce qu'il a vomi
„ a une puanteur cadavéreuſe (†), &
„ laiſſe dans le goſier & la bouche une
„ ſenſation brulante, les dents en ſont aga-
„ cées, & ce ſang fermente avec la terre
„ ſur laquelle il eſt répandu. Et il ſem-
„ ble au malade qu'il eſt tant ſoit peu
„ mieux après qu'il a vomi, mais il ne
„ peut ni ſe paſſer de nourriture, ni man-
„ ger beaucoup. Cependant lorſqu'il reſte
„ ſans manger il ſent la faim (††), &
„ ſa ſalive eſt acide. Mais lorſqu'il a
„ pris de la nourriture, il éprouve de
„ la peſanteur dans les entrailles, il ſe
„ ſent picoté comme avec des ſtilets dans
„ la poitrine & dans le dos; il a des
„ douleurs de côté, & une petite fievre;
„ il a la vue obſcurcie, les jambes pe-
„ ſantes, il a un teint plombé (*color ni-*
„ *ger eſt*) & il tombe dans la conſom-
„ ption".

(†) Il n'y a dans le latin que *fætorem*, qui ſignifie ſimplement puanteur; mais en cherchant ce paſſage dans l'HIPPOCRATE de l'édition de M. DE HALLER, j'ai trouvé *cadaver olere videtur*: il faut donc ajouter l'épithete de *cadavéreuſe*, épithete que Mr. TISSOT donne auſſi à cette puanteur, à la fin du paragraphe ſuivant.

(††) Je crois qu'il faut rendre ainſi cette expreſſion *viſcera ſugunt*, qui de mot à mot ſignifie, ſes entrailles le ſucent.

Assurément, si on compare cette description avec les cas que j'ai vus & dont j'ai rendu compte plus haut, il ne restera aucun doute sur l'identité de la maladie noire d'HIPPOCRATE avec celle que j'ai décrite : car il est aisé de voir, premiérement, qu'il y a eu un vomissement de sang dans l'une & l'autre de ces maladies, quoique l'auteur du livre attribué à HIPPOCRATE ait peut-être vu quelquefois des vomissemens de matiere noire qui n'étoit pas sanguinolente ; mais alors il a eu tort de confondre les vomissemens noirs sanguinolents avec les vomissemens noirs non sanguinolents ; cependant les vomissemens noirs sanguinolents présentent assurément toutes les variations de couleurs dont il est ici question, & tous les médecins ont observé qu'ils avoient cette puanteur cadavéreuse dont il parle.

Il y a dans cette description des passages qui ne paroissent pas tout-à-fait clairs, *le vomissement brule le gosier & la bouche, les dents en sont agacées, & ce qui a été vomi souleve la terre, & le malade ne peut ni se passer de nourriture ni supporter une nourriture un peu abondante, mais lorsqu'il reste sans nourriture il éprouve un rongement dans les visceres*

& la ſalive eſt acide (†). Il y a ici une erreur (qu'on me paſſe ce terme) qui revient ſouvent dans les livres d'HIPPOCRATE; ſavoir, que l'auteur y donne l'hiſtoire générale d'une maladie d'après une ſeule obſervation. Ce paſſage indique deux choſes remarquables, l'acidité & la fermentation avec la terre. Les rots & les vomiſſements acides ſont aſſurément des ſymptômes qu'on obſerve tous les jours chez tous ceux qui ont de mauvaiſes digeſtions; la plûpart des malades que j'ai vus attaqués de la maladie noire étoient ſujets aux acides, & les femmes mentionnées dans les obſervations cinquieme & ſixieme s'étoient plaintes d'agacement des dents après le premier vomiſſement.

Eſt-ce donc que le ſang que les malades vomiſſent dans cette maladie eſt acide? Non aſſurément, car le ſang ne devient point acide, & SOLENANDER qui a gouté ce ſang l'a trouvé exemt de toute acidité, & puiſque celui dont

(†) Voilà la traduction littérale à laquelle j'ai cru devoir donner le ſens qu'on a vu plus haut, & avant que d'avoir vu l'explication que M. TISSOT en donne: je n'ai pas cru devoir changer celle que j'ai donnée d'abord, puiſqu'elle eſt d'accord avec cette explication; mais il a fallu, pour en faire ſentir la néceſſité, expoſer ici le ſens littéral.

parle HIPPOCRATE avoit une puanteur cadavéreuſe, il en faut conclure qu'il n'étoit pas acide : mais la matiere gluante & acide dont l'eſtomac eſt ſouvent rempli, & qui avant le vomiſſement y excitoit des douleurs, des rongemens & des ſenſations mordicantes, cette matiere dis-je rendue avec le ſang donnoit des indices d'acidité, & fermentant avec une terre abſorbante, *elle ſoulevoit cette terre.* Mais il y a auſſi une autre raiſon de ce phénomene; car on obſerve qu'il a également lieu, lorſqu'on fait jaillir à terre le ſang de l'animal même le mieux portant, après l'avoir récemment égorgé ; & ce ſang n'eſt aſſurément point acide. Auſſi m'étonnai-je de voir que des auteurs très-graves de nos jours diſent que la bile eſt acide, tandis qu'ils agiſſent d'une maniere qui s'accorde mal avec leur théorie, puiſqu'ils cherchent à corriger cette ſaburre acide par des remedes aceſcens.

La premiere maladie noire d'HIPPOCRATE eſt donc un vomiſſement de ſang, & c'eſt mal-à-propos qu'il a avancé que la bile étoit acide. Mais il donne la deſcription d'une ſeconde maladie noire, dans laquelle il parlera peut être de l'évacuation d'une vraie bile noire. Ne le croyez pas, puiſqu'on ne peut pas mê-

me comprendre à quel titre il donne à cette indiſpoſition le nom de maladie noire. Voici cette deſcription : *De morbis*, L. II, c. 72. " Autre maladie noire : „ le malade eſt jaunâtre & maigre, il „ a les yeux d'un verd pâle, la peau „ fine, & il eſt foible. Et plus il y a „ de tems qu'il eſt malade, plus auſſi „ la maladie devient fâcheuſe. Et il vo- „ mit en tout tems, comme par une diſ- „ tillation médiocre, mais fréquemment, „ juſqu'à la quantité de deux petits go- „ belets ; il vomit auſſi ce qu'il a mangé, „ & en même tems de la bile & de la pi- „ tuite ; & après le vomiſſement il a des „ douleurs par tout le corps, & quel- „ quefois auſſi avant que de vomir. Et „ il a de légers friſſons avec un peu de „ fievre, & il vomit ſurtout après avoir „ mangé des choſes douces & huileuſes". Il joint à cette deſcription celle d'une maladie qu'il appelle de corruption, & qui eſt tout-à-fait ſemblable à celle-ci, ſi ce n'eſt que le malade vomit des grumeaux de bile coagulée, & qu'il en rend de ſemblables par les ſelles. Mais ni l'une ni l'autre de ces maladies ne reſſemble à la maladie noire, & je ne parlerai d'aucune de ces deux.

La maladie des rots décrite dans le même livre, chap. 67, a plus de rap-

port avec la maladie noire, car elle a pluſieurs ſymptomes communs avec la *maladie noire occulte;* ce n'eſt pourtant pas la même maladie. Elle a auſſi du rapport, comme je l'ai remarqué plus haut, avec *l'ileus hæmatites:* & on n'eſt ſouvent pas exemt dans la maladie noire de tous les ſymptomes de cachexie qu'HIPPOCRATE attribue à *l'ileus hæmatites:* de bons auteurs, tels que MM. KÆMPF & BONTÉ, ont vu, & j'ai ſouvent vu moi-même les gencives pourries, rongées & très-fétides: j'ai auſſi vu des malades avoir un teint cachectique, & un ſang mal ſain: cependant, ſoit dit ſans déroger à l'autorité de STAHL, la maladie noire & *l'ileus hæmatites* ne ſont aſſurément point la même maladie; mais il n'eſt pas étonnant, ſi tandis que les forces digeſtives languiſſent totalement dans la maladie noire, il ſurvient enfin une cachexie, à laquelle il me paroît qu'appartient plus particuliérement *l'ileus hæmatites.*

Toutes les fois que le ſang s'échappe par le vomiſſement ou par les ſelles, après de violentes & de longues douleurs de l'eſtomac & des inteſtins, chacun peut en déduire ſans peine qu'il y avoit un engorgement des veines de l'eſtomac ou des inteſtins: mais il ſeroit aſſurément

bien à ſouhaiter qu'on eût quelque ſigne pathognomique, qui donnât à connoître la maladie lorſqu'elle eſt encore occulte, de maniere qu'il ne reſtât aucun doute, & qu'on pût ainſi éviter de tomber dans des erreurs funeſtes en méconnoiſſant cette maladie, & en la traitant comme ſi elle en étoit une autre. Mais malheureuſement nous n'avons point encore de tel ſigne; ce qui n'empêche pourtant pas qu'un médecin ne puiſſe en avoir une connoiſſance certaine, lorſqu'ayant bien préſens à l'eſprit tous les ſymptomes décrits juſqu'ici, & ſurtout la deſcription de la colique hémorrhoïdale qui tend au vomiſſement de ſang, telle qu'elle eſt rapportée plus haut à la page 82, lors, dis-je, qu'il comparera ces ſymptomes avec les ſymptomes produits par les autres cauſes qui donnent lieu aux douleurs de colique.

Si donc il arrive qu'un malade qui n'a point de matieres amaſſées dans l'eſtomac, ni aucune ſorte d'obſtructions, ni aucun vice de bile, ni trop de ſenſibilité dans le genre nerveux, s'il n'a commis aucune faute dans le régime, s'il n'eſt point ſujet aux vents, & que malgré cela il ſente de violentes douleurs ſurtout à l'eſtomac, mais qui changent quelquefois de place, que ces douleurs

ſe faſſent reſſentir le plus ſouvent aux reins, ſouvent même tout le long de l'épine du dos, qu'elles augmentent après le repas, qu'elles augmentent ſurtout extraordinairement après l'uſage des alimens ou des boiſſons qui échauffent, que l'appétit ſoit irrégulier, qu'il y ait des relâches & des redoublemens ſans cauſe apparente, avec la ſenſation d'une chaleur interne, un ſurcroit de douleurs après les purgations, de la maigreur, de la pâleur, de la foibleſſe, & un fréquent preſſentiment d'évanouiſſement, il n'eſt preſque aucun doute alors qu'il n'y ait un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins; & cette conjecture ſera encore mieux fondée, ſi la perſonne attaquée de cette maladie eſt plethorique, ſi c'eſt un homme auparavant ſujet aux hémorrhoïdes, ſi c'eſt une femme mal réglée ou parvenue à l'âge de cinquante ans, ſi les douleurs diminuent par la ſaignée, par les hémorrhagies, par des aliments non ſalés, & par des remedes adouciſſans.

Cette maladie eſt longue, & on en eſt ſouvent tourmenté pendant pluſieurs années avant que les vaiſſeaux ſe crevent; mais cette rupture ne ſe prévient que difficilement, & ſeulement au moyen d'une diete très-légere & d'une ſobriété

auſtere; & il y a peut-être plus d'eſpérance de guériſon après cette rupture des vaiſſeaux, comme je l'ai fait voir plus haut par pluſieurs exemples. La guériſon eſt quelquefois aſſez durable, comme il paroît par les obſervations IV, VI, VII & VIII. D'autrefois la maladie revient au bout de quelque tems, ſurtout s'il ſubſiſte des cauſes qui irritent continuellement les inteſtins: c'eſt le cas de cette femme dont j'ai rapporté l'hiſtoire dans la V obſervation, & qui eſt déja atteinte depuis deux ans de nouvelles douleurs, leſquelles avoient ſi fort augmenté il y a quatre mois qu'il ſembloit chaque jour qu'elle étoit ſur le point de vomir le ſang: cependant cette évacuation a été prévenue heureuſement juſqu'à préſent par la ſaignée, par une nourriture très-légere, par le petit lait, par la pulpe de caſſe, & ſur-tout par les ſangſues appliquées au fondement application qui a merveilleuſement appaiſé les douleurs.

Demande-t-on quel eſt le prognoſtic de cette maladie? L'iſſue en eſt toujours douteuſe: on vient pourtant ſouvent à bout de la guérir.

Veut-on ſavoir quelle eſt la méthode curative de la maladie tant occulte que déclarée? Je n'ai rien à ajouter à ce que

j'en ai dit plus haut, dans les diverſes obſervations que j'ai rapportées : mais je le répete, je fais grand cas des ſang-ſues, dont j'ai ſouvent obſervé l'utilité.

Voilà, mon cher ami, ce qu'il y a de plus important à ſavoir touchant la premiere maladie noire d'HIPPOCRATE ; je ne parlerai point des autres, car il n'y eſt fait mention d'aucune évacuation de matiere noire, & c'eſt à la couleur que j'ai égard à préſent ; circonſtance à laquelle il paroît que l'auteur n'a pas fait beaucoup attention, lorſqu'il a donné le même nom à ces maladies.

Mais il y a d'autres indiſpoſitions dans leſquelles le malade rend par le haut & par le bas des matieres noires, & même ces évacuations ont ſouvent lieu dans de graves maladies du bas ventre ; j'en ai vu pluſieurs exemples, & j'en ai encore actuellement ſous les yeux. Elles accompagnent ſouvent les ſquirrhes du pylore, les endurciſſemens du foie, les fievres intermittentes chroniques, les remittentes qui ſuivent le type des fievres quartes, & les obſtructions de la rate. On en trouve pluſieurs cas raſſemblés dans l'excellent ouvrage de M. LIEUTAUD, ouvrage où je puiſe tous les jours de nouvelles connoiſſances. On parle fréquemment de cette maladie, elle

mérite que les médecins s'en occupent; ce ſeroit un travail agréable en même tems qu'utile de rendre compte des nombreuſes obſervations qui ont trait à ſes variétés & à ſes cauſes, & d'en faire l'examen; mais comme le libraire me preſſe maintenant de mettre fin à ce petit traité qui étoit commencé depuis pluſieurs mois, il ne me reſte pas aſſez de tems pour entreprendre ce travail; je paſſe donc à d'autres choſes.

IX OBSERVATION.

Un homme du peuple âgé de trente-ſix ans, après avoir ſervi pendant cinq ans dans les troupes de mer chez les Anglois, & avoir été enrollé de force chez les Pruſſiens, où on lui vola cinq cent florins d'empire, avoit fait neuf campagnes, le chagrin & l'angoiſſe dans l'ame. Il profita de l'occaſion que lui fournit la bataille de Collin pour déſerter, & pour ſe retirer dans ſa patrie, où il ſe mit d'abord à travailler dans une imprimerie en qualité de preſſier; mais ne ſe trouvant pas aſſez robuſte pour continuer ce travail, il chercha à gagner ſa vie en s'occupant à celui de réparer les chemins: cependant,

& malgré toute ſon activité, il fut plus d'une fois obligé de quitter ſon ouvrage à cauſe d'une cruelle douleur d'eſtomac.

Enfin ayant été forcé à garder le lit, par la continuité & la violence des ſouffrances qu'il enduroit, il me pria l'automne derniere de lui procurer du ſoulagement. M'étant exactement informé des ſymptomes de cette maladie, je ne trouvai rien de léſé dans les fonctions, ſi ce n'eſt que le ſommeil étoit empêché par les douleurs, & que l'évacuation des ſelles étoit ſi tardive que le ventre étoit preſque continuellement reſſerré. Le malade n'avoit point de dégout ni de nauſées, excepté quand il s'étoit chargé l'eſtomac de mauvais alimens qui irritoient ce viſcere. Mais il ſentoit une douleur aiguë continuelle qui augmentoit ſouvent & qui ne ceſſoit jamais, qui devenoit ſur-tout plus forte après le repas, & dont le ſiege étoit renfermé dans d'étroites bornes, ſavoir au milieu de la région qui s'étend depuis le cartilage xyphoïde juſqu'au nombril.

En examinant avec attention quelles pouvoient être les cauſes d'une ſi cruelle maladie, je n'en trouvois preſque point qui puſſent avoir réduit le malade à un ſi triſte état, excepté une pierre dans les inteſtins ou un ſquirrhe : je ſoup-

çonnois même auſſi quelque vice dans le foie, à raiſon de l'opiniâtreté de la conſtipation, & ce qui me confirmoit dans ce ſoupçon, c'eſt qu'en tâtant l'hypocondre, je trouvois que le limbe inférieur du foie étoit plus dur qu'il n'auroit dû l'être naturellement; mais comme cette dureté s'élevoit peu au deſſus des extrêmités des côtes, il m'étoit difficile d'en porter un jugement ſûr. Le ſiege de la douleur, lequel pouvoit être à portée de la main, paroiſſoit être dans un état naturel lorſque je le palpois légérement, mais quand je preſſois fortement dans cet endroit, cela cauſoit une ſi grande douleur que j'étois obligé de m'abſtenir de cette preſſion, ce qui indiquoit un vice dans le pancréas ſitué au deſſous.

Le malade n'attribuoit ſon état à aucune maladie précédente; mais les fatigues de la guerre & le chagrin auquel il avoit été long-tems en proie étoient bien propres à donner lieu à la formation d'un ſquirrhe. Quelques circonſtances me faiſoient croire qu'il y avoit une pierre, mais un plus grand nombre me perſuadoient qu'il n'y en avoit point. Je cherchai donc uniquement à réſoudre ce ſquirrhe, en ſuppoſant qu'il n'étoit pas encore complettement formé, & cela d'autant plus volontiers que je

m'assurois que les remedes destinés à remplir cette indication seroient utiles, au cas qu'il y eût une pierre. Mais je voyois avec le plus vif chagrin que malheureusement j'étois obligé de renoncer aux remedes les plus choisis, n'étant pas possible de se les procurer sur la fin de l'automne.

Je lui prescrivis cependant une nourriture légere, & je lui fis avaler des savons naturels les plus doux qu'on pût avoir dans cette saison; je lui fis appliquer les fomentations les plus émollientes, & j'eus soin qu'on lui donnât des lavemens deux ou trois fois par jour. Cela ne lui procura aucun soulagement, mais du dégoût. Il usa sans aucun succès d'une eau minérale artificielle. J'essayai si les calmans pourroient lui faire du bien, mais ils réussirent mal. Je mis enfin tous les remedes de côté, & je conseillai au malade de ne vivre que de lait, adouci de tant soit peu de miel. Il n'en fut point soulagé, & la maladie ne lui en laissa pas plus de relâche, excepté pendant quelques heures de la nuit, après avoir pris de l'opium dont je lui permis d'user tous les soirs depuis le milieu de Janvier; & déja plusieurs semaines avant sa mort, je consentis à ce qu'il en prît tous les matins,

je m'y ſentois engagé par un motif d'humanité & de religion, & parce que d'après ce motif il me paroiſſoit affreux d'abandonner un homme à des douleurs ſi cruelles & ſi infructueuſes, tandis que la bonne Providence nous a pourvus avec largeſſe d'un remede propre à adoucir ces douleurs.

Je n'ignorois pas que l'opium étoit contraire à toutes les indications curatives, 1°. en affoibliſſant les forces de l'eſtomac, ce que prouva le dégout que le malade éprouva ſur la fin de ſa maladie pour toute eſpece d'alimens; 2°. en rendant le ventre plus pareſſeux; 3°. en empêchant le dégagement des matieres coagulées; 4°. en privant les remedes de leur efficacité; 5°. en abbattant les forces de l'ame. Mais il n'eſt rien de pire que la douleur, & lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance de guériſon, il ne reſte plus rien à faire qu'à adoucir les douleurs.

Un autre médecin fit ſaigner le malade au mois de Février: c'eſt ſans doute un deſſein utile que de diminuer la quantité de *l'humide radical* chez un homme, quelqu'épuiſé qu'il ſoit depuis long-tems par la maladie, par le jeûne, par les douleurs & par la privation du ſommeil, ſi on peut eſpérer d'abréger par-là la longueur de cette maladie. Mais cette

ſaignée ne fut-elle point faite dans un autre but? *Je ſuis un Davus & non pas un Œdipe.*

Il n'y avoit point de jauniſſe: le malade pouſſa des hurlemens les dernieres ſemaines de ſa vie, ce qui me fit craindre plus d'une fois qu'il n'y eût un cancer à l'intérieur: le peuple, par un effet de ſa ſuperſtition, les attribua à un ſerpent qui rongeoit les entrailles de ce malheureux. La reſpiration avoit été aiſée & réguliere pendant tout le cours de la maladie, & elle continua à l'être également juſqu'au dernier jour. Les douleurs ayant tant ſoit peu diminué, il ſurvint un léger dérangement d'eſprit qui dura une heure, & le malade expira le 1 Avril à cinq heures du matin, ſans avoir éprouvé aucune difficulté de reſpirer. Le pouls ne s'écarta point de l'état naturel ſi ce n'eſt qu'il s'affoiblit.

Je croirois à peine que le cadavre de cet homme, qui étoit haut de ſix pieds & d'une taille quarrée, ne peſoit que cinquante livres; mais le chirurgien qui a fait la diſſection & ſon aide en ont été les témoins. La peau étoit dure & laide; les muſcles du bas-ventre étoient minces, maigres & noirâtres; il n'y avoit à la place de l'épiploon qu'un fragment de membrane très-mince de la largeur

de la paume de la main. Les inteſtins offroient un aſpect dégoutant. La membrane externe du duodénum, le pylore, la partie de l'eſtomac qui en étoit la plus proche, & les inteſtins qui l'avoiſinoient, étoient tachés d'un jaune foncé. L'eſtomac étoit vuide & parfaitement ſain, mais il étoit un peu trop panché à gauche, où il étoit caché ſous le foie ; celui-ci étoit extrêmement gros ſans aucune attache, s'élevant au deſſus de la troiſieme côte, & ne faiſant qu'une maſſe continue avec la rate. Sa ſurface étoit partout hériſſée de tubercules ; il étoit dur au toucher comme de la pierre, excepté dans l'endroit où ce viſcere reçoit la veine porte. Sa dureté beaucoup plus grande que celle d'un cartilage, & preſque égale à celle d'un os récemment formé, faiſoit qu'il cédoit à peine au ſcalpel, & on ſentoit par-ci par-là craquer du gravier en le coupant. Il étoit abſolument vuide de ſang, & avoit la couleur du fromage nouveau ; il s'écartoit cependant un peu moins de l'état naturel vers ſa partie concave & moyenne. Un morceau qu'on en découpa ſe trouva plus peſant que du marbre. Le lobe inférieur qui étoit très-dur & très-gros comprimoit toutes les parties voiſines.

La véſicule du fiel étoit petite, cylindri-

que, ne contenoit qu'une petite quantité de bile fluide & très-noire, mais rien de coagulé. La rate étoit un peu plus groſſe que le naturel, d'une couleur noirâtre, fort remplie d'un ſang noir & fluide, que je faiſois couler avec la plus grande facilité, en y faiſant une légere bleſſure; en ſorte qu'il n'étoit preſque pas poſſible de douter que le ſang ne ſe fût épanché au dedans du tiſſu cellulaire, ou qu'il n'exiſtât une anaſtomoſe, au moyen de laquelle un ſeul vaiſſeau de ce viſcere venant à ſe vuider tous les autres ſe vuident par-là : & ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que la rate étoit ſi éloignée d'être endurcie que lorſque le ſang s'en fut écoulé, elle tomba en pourriture.

Il ne faut donc pas chercher plus longtems la cauſe des douleurs qu'avoit ſoufferts ce malade; car quel eſt le médecin qui ignore que le ſquirrhe du foie cauſe de violentes douleurs d'eſtomac ? Eſt-ce donc qu'on a mal à propos attribué de ſemblables douleurs au pancréas, tandis qu'il n'étoit point en faute ? On trouve aſſurément dans le *ſepulcretum* de BONNET, Livre III, ſect. 7, pluſieurs exemples de cruelles douleurs d'eſtomac, cauſées par le ſquirrhe du pancréas, c'eſt ce qui parut à découvert après avoir écarté l'eſtomac, car le pancréas étoit trois fois

plus gros que le naturel, plus dur que le foie, plus graveleux, de la même couleur & de la même peſanteur : c'étoit donc ce mauvais état du pancréas qui avoit été la véritable cauſe des douleurs ; car l'eſtomac étoit comprimé entre ces deux viſceres, auſſi durs que des pierres, comme dans une preſſe.

Ajoutez à cela que la ſurface de la partie moyenne inférieure du pancréas ſembloit menacée du cancer, car elle avoit je ne ſais quoi de livide, & étoit parſemée de ces tumeurs qui viennent de l'expanſion du tiſſu cellulaire, leſquelles je crois être le ſigne pathognomonique du cancer actuellement exiſtant, ou prêt à ſe former. Il n'y avoit point d'adhérence non naturelle dans tout le bas-ventre. Pour les autres cavités, comme il paroiſſoit par l'hiſtoire de la maladie qu'on n'y devoit trouver aucun vice, je m'abſtins volontiers de les faire ouvrir, d'autant plus que j'y étois obligé par ce que le moment de l'enſeveliſſement approchoit. Il paroît que le ſquirrhe étoit déja complettement formé depuis long-tems ; par conſéquent les remedes n'avoient pu produire aucun effet.

Les regles de précaution qui découlent de cette obſervation, & qu'il importe aux médecins d'obſerver, n'échapperont

peront pas à votre pénétration, & il ſeroit ennuyeux de s'y arrêter plus longtems. Cependant permettez-moi d'ajouter une autre obſervation qui s'eſt préſentée la même ſemaine, & qui à la vérité n'eſt pas d'une auſſi grande importance, mais qu'il ne faut pas regarder comme inutile.

* * *

Un garçon âgé de quatre ans, qui avoit été guéri tout nouvellement de l'atrophie des enfans par l'uſage du quinquina & de l'extrait de trefle de marais, rendit un matin dans le lit, avec une légere démangeaiſon au fondement, un ver ordinaire, & en même tems un tænia naiſſant; celui-ci reſſembloit à un gros fil blanc, uniforme, long d'environ vingt-cinq pouces, plié en rond en quatre ou cinq contours, & tout-à-fait ſemblable à ceux que Mr. LINNÉ a trouvé dans les fontaines de Suede, & qu'un ſeul médecin a trouvé dans une fontaine de la Suiſſe. Mr. HALLER, qui n'ignore rien de ce qui a trait à l'hiſtoire naturelle, a obſervé qu'il ſe trouve fréquemment de tels vers dans les poiſſons; mais je ne me rappellois point d'avoir lu ou entendu dire, qu'il en fût ſorti de pareils du corps humain & chez

un enfant: cependant j'ai appris peu de tems après d'une dame véridique que cela étoit arrivé quelquefois à ſa fille juſqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix ans; mais que depuis quinze ans elle n'avoit éprouvé aucun ſymptôme qui parût indiquer la préſence d'un tænia. Comme au moment où on me montra ce ver j'étois ſur le point de faire un voyage, je demandai qu'on me le conſervât dans du lait; & je fus bien aiſe à mon retour de m'être procuré par-là la facilité d'examiner attentivement, 1°. ſi ce ver avoit quelque mouvement; 2°. s'il avoit pris de l'accroiſſement dans le lait; 3°. ſi après l'avoir coupé il ſe reproduiroit de chaque portion un animal entier?

Je voudrois auſſi qu'on fit attention *a)*, combien il eſt ridicule de donner à ce ver le nom de ſolitaire, puiſqu'on l'a vu habiter avec des ſtrongles, comme pluſieurs obſervations l'ont déja fait voir; *b)*, que cette obſervation eſt un nouveau témoignage qui confirme la vertu vermifuge du quinquina; que la véritable cauſe de la génération des vers eſt une foibleſſe du ſyſtème gaſtrique, & que cette même obſervation démontre que le véritable moyen de guériſon conſiſte à fortifier ce ſyſtème; *c)* j'obſerverai

exactement, ſi cet enfant aura dans la ſuite le ver plat. Il s'eſt écoulé neuf ans depuis ce tems-là, & ce jeune garçon qui eſt plein de vie & de ſanté n'a jamais apperçu depuis lors aucun tænia. J'ai cependant vu pluſieurs perſonnes qui après avoir été une fois délivrées de cet animal, par l'uſage du remede que vendoit ci-devant le chirurgien *Noufer*, & que vend à préſent ſa veuve (†), ont été peu d'années après de nouveau ſujettes au ver plat: il eſt donc faux que lorſque ce ver eſt une fois ſorti il ne s'en reproduit point d'autre.

* * *

J'ai parlé juſqu'ici de ce que j'ai appris par des diſſections de cadavres, je dirai à préſent des bons effets d'une inciſion ſur une malade.

Une fille âgée de trente ans d'une conſtitution robuſte, jouiſſant d'une ſanté conſtante & d'une réputation intacte, commença il y a vingt-huit mois à ſe plaindre d'une céphalée pour laquelle elle vint me conſulter quelques ſemaines après, ſe ſentant déja affoiblie.

(†) On ſait que le roi de France a payé généreuſement ce ſecret, & l'a fait publier il y a quatre ans.

Ce mal la tourmentoit jour & nuit, & elle ne pouvoit point dormir. Le ſiege de la douleur, là où elle étoit la plus vive, occupoit un ſi petit eſpace qu'un ſou l'auroit couvert; il étoit ſitué à l'angle interne poſtérieur de l'os pariétal du côté droit; tout le devant de la tête éprouvoit de la douleur, & cette douleur étoit ſi furieuſe qu'il ſembloit à la malade, tantôt qu'on la brûloit, tantôt qu'on lui fendoit le crâne. C'étoit aſſurément un mal bien affligeant.

Elle demeuroit à la campagne où elle étoit née, & je ne l'ai vue que rarement; mais ſa mere ou ſon beau-pere me rendoient un compte exact de ſa maladie. J'ai eſſayé tout ce que l'art de la médecine pouvoit me ſuggérer, & autant que mes connoiſſances dans cet art pouvoient me le permettre, j'avois du moins la ſatisfaction de voir que ma malade étoit docile, auſſi-bien que les perſonnes qui la ſoignoient. Elle ſe ſentit ſoulagée, mais pour peu de tems, par des ventouſes ſcarifiées qu'on appliqua ſur la partie douloureuſe; elle éprouva un ſoulagement un peu plus durable au moyen d'une abondante ſuppuration, excitée par des cantharides appliquées à la tête.

La ſaignée fut inutile: il en fut de

même de celle qu'on lui fit en couvrant l'artere temporale, enſuite de ce que je me ſouvenois d'avoir lu autrefois dans les lettres de *Conrad* GESNER que ce grand homme avoit guéri deux cents ans auparavant une maladie aſſez ſemblable par une pareille ſaignée. Les bains de pieds tiedes furent ſans ſuccès, auſſi-bien que les bains froids de tout le corps, & une douche d'eau froide verſée ſur la tête : je fis donner trois fois de l'opium, mais inutilement ; je ne réuſſis pas mieux en ayant recours au ſéton, qui avoit été d'un ſi grand ſecours à cette malade dont parle RUYSCH : en un mot toutes mes tentatives furent inutiles.

Les regles coulerent régulierement pendant tout le cours de la maladie. La ſanté ne fut troublée en rien pendant pluſieurs mois, excepté par rapport au mal de tête & à l'inſomnie qui étoit preſque continuelle. Mais depuis quinze mois environ, les forces étant abattues par la continuité de la douleur & par la privation du ſommeil, la foibleſſe obligea la malade à garder le lit, & la machine commença à tomber en décadence. Il ſurvint ſucceſſivement du dégoût, des coliques, des vers longs & le tænia, deſquels elle ne s'étoit point apperçue juſques alors, depuis l'âge où on eſt ſu-

jet aux vers ; elle en fit plusieurs & à diverses fois ; elle fut tourmentée de palpitations presque continuelles, d'angoisses, & d'un endoloriſſement de toute la peau.

Après lui avoir laiſſé paſſer tout l'hyver ſans remedes dont j'avois voulu qu'elle s'abſtînt, je penſai à l'entrée du printems à un moyen qui me parut le ſeul propre à ſauver la malade d'un ſi miſérable état ; c'étoit d'inciſer l'endroit de la douleur en y faiſant une large plaie juſqu'à l'os, afin que les nerfs de la peau & des muſcles étant ainſi entiérement coupés, cette partie douloureuſe devînt incapable d'éprouver la douleur. Je ne doutois preſque point que la guériſon ne s'enſuivît, & les doutes que j'aurois pu avoir ne m'auroient point empêché de faire cette tentative, puiſqu'une eſpérance incertaine eſt préférable à un déſeſpoir certain. J'avoue que ce qui cauſoit la douleur pouvoit réſider au-deſſous de cette douleur, ce pouvoit être quelque vice dans l'os capable d'irriter déſagréablement les muſcles ; & dans ce cas l'inciſion n'auroit pas été capable de guérir cette maladie, mais elle la mettoit à découvert & frayoit en même tems un chemin aux topiques & au trépan.

La malade eut aſſez de courage pour

vouloir ſe ſoumettre de bonne grace à cette opération, s'inquiétant peu des plus cruels tourmens, pourvu qu'ils puſſent mettre fin à ſa maladie. Le chirurgien fit cette inciſion le 12 Avril 1760, en fendant la peau par une inciſion cruciale juſqu'au péricrane, de ſorte que chaque inciſion fut longue de deux pouces. J'eus ſoin de faire exciter une ſuppuration abondante ; & le troiſieme jour après l'opération j'irritai dix fois le péricrane à nud avec un inſtrument de fer tranchant, ſans que la malade le ſentît aucunement, ſoit que je l'euſſe avertie ou non que je voulois eſſayer cette irritation. Le ſeptieme jour je réiterai les mêmes expériences avec le même ſuccès, ce que le chirurgien trouva admirable & dont il fit l'épreuve, laquelle il a réiteré enſuite pluſieurs fois avec le même réſultat. Le péricrane n'eſt donc pas ſenſible. La plaie fut fermée le cinquieme de Mai.

La malade fut plus heureuſe qu'elle ne s'y attendoit, elle fut quitte de la douleur qui la tourmentoit au moment où la peau fut inciſée, & cette douleur n'eſt jamais revenue depuis lors. La douleur gravative de la tête ſe diſſipa petit-à-petit ; & elle ne ſe plaint actuellement de rien que de foibleſſe, de palpitations,

d'un endoloriſſement à la peau du tronc & des membres, & de dégoût. Le ſommeil revient, quoique lentement. Mais comme tous ces ſymptômes ne ſont que les effets d'une cachexie produite par le manque de mouvement & par les veilles, j'eſpere qu'ils ſe diſſiperont à la faveur de la vigueur de l'âge & de l'eſprit de la malade.

Elle a déja uſé avec ſuccès de l'ipecacuanha pour débarraſſer ſon eſtomac des nauſées qui l'incommodoient. Un mêlange de rhubarbe & de racine de pied de veau détachera & entraînera les impuretés amaſſées dans les inteſtins; il ranimera le ton des viſceres, redonnera du jeu au mouvement périſtaltique & rétablira les forces de l'eſtomac. J'eſpere de terminer la cure par le moyen du quinquina & du fer, pourvu que l'organiſation de tout le ſyſtème de l'extérieur de la tête ne ſoit pas encore dépravée, ce que donnent lieu de craindre la longueur & l'opiniâtreté de cette maladie; car ſi cela étoit, il ſeroit à craindre que les parties voiſines n'en ſouffriſſent bientôt; mais cela même n'auroit aucun rapport au traitement de la douleur, & ſi ce malheur, que Dieu veuille éloigner, avoit lieu, il prouveroit ſeulement qu'on a trop tardé à uſer du

remede, mais non pas qu'il eût été inutile en y ayant recours de bonne heure. Quelle a été la cauſe de la maladie ? La malade n'en a indiqué aucune d'éloignée que des fardeaux trop peſans qu'elle avoit portés ſur la tête. La cauſe prochaine conſiſtoit en une humeur fortement fixée ſur les nerfs & peut-être ſur une ramification aſſez conſidérable du nerf dur, laquelle paſſe dans l'endroit qu'occupoit le ſiege de la douleur. J'écrivois ceci au mois de Mai de l'an 1760 : peu de tems après la malade a changé de demeure, & comme cette demeure eſt fort éloignée de la ville, je ne l'ai point vue depuis ce tems-là ; mais j'ai cependant appris pluſieurs fois par ſon frere, que ſa ſanté étoit toujours chancelante, mais que les grandes douleurs n'étoient point revenues.

Quel corollaire peut-on déduire de cette obſervation ? Que la médecine d'aujourd'hui eſt trop molle, qu'elle donne trop dans les remedes qui favoriſent la molleſſe, & que c'eſt mal-à-propos qu'elle a renoncé à des remedes d'une efficacité plus mâle. On fait trop rarement attention à cette obſervation d'HIPPOCRATE, *que le fer guérit les maux qui réſiſtent aux médicamens.* Mais, & c'eſt un malheur à déplorer, cette médecine

male qui voyoit de mauvais œil la trop grande timidité dans les doſes & la crainte des inſtrumens de chirurgie, cette médecine héroïque à laquelle les anciens ſe plaiſoient eſt tombée en déſuétude: les Arabes, SENNERT, ETMULLER, STAHL, HOFFMANN, la plupart des Allemands, des Italiens & des François, tant de ce ſiecle que du ſiecle paſſé, l'ont mépriſée. *Conrad* GESNER, TORTI, HALLER & quelques autres modernes en ont fait uſage, mais ne l'ont pas encore rétablie.

* * *

Cet hiver qui a été fécond en maladies m'a fourni pluſieurs autres obſervations utiles, mais je ſuis las de vous avoir entretenu de tant de miſeres, & j'ai d'autres choſes à vous dire.

Vous avez déja reçu la ſeconde édition de ma lettre à Mr. RONCALLO (†), laquelle eſt purgée des fautes qui avoient défiguré la premiere, au point que dans des endroits il n'y avoit point de ſens, tandis que dans d'autres le vrai ſens étoit perverti. Pourquoi, avez-vous dit alors,

(†) Ce qui ſuit étoit déja écrit le 12 de Décembre 1759, mais j'avois eu pluſieurs raiſons pour le laiſſer juſqu'à préſent parmi mes papiers.

a-t-on fait une ſeconde édition de ce traité, dont la médecine auroit bien pu ſe paſſer ſans rien perdre ? Je ne repliquerai rien à cela ; j'avoue que ce petit écrit eſt inutile, ſi on ne veut regarder comme utiles que les ouvrages qui contiennent quelque choſe de nouveau, ou qui éclairciſſent quelque vérité encore trop obſcure : je ne puis cependant pas le regarder comme inutile, une obſervation attentive ne m'ayant que trop appris à connoître la légéreté des hommes, & ſachant très-bien qu'autant ils ſont faciles à embraſſer une erreur qu'on leur préſente ſous un point de vue qui les intéreſſe vivement, autant ils ſont portés à la mépriſer, ſi on leur en a fait une fois ſentir le ridicule.

La fougue avec laquelle j'ai vu le comte RONCALLO PAROLINI, déja renommé par d'autres ouvrages, attaquer l'inoculation, m'a fait craindre, légérement à la vérité, que des lecteurs d'ailleurs d'un eſprit ſuperficiel ne s'en laiſſaſſent impoſer par le nom que cet auteur s'eſt fait & par la véhémence de ſon ſtyle, au point de regarder comme nuiſible une méthode que l'Eſculape de Brixen décrioit comme dangereuſe, & que les invectives ameres qu'il s'eſt permiſes ne leur paruſſent des raiſons tran-

chantes. Il m'a paru que le ſeul moyen de parer à ce danger étoit de faire voir que la brochure entiere de Mr. RONCALLO ne contient pas la moindre choſe qui ſoit contraire à l'inoculation.

C'eſt un grand feu ſans force, & dont la violence n'aboutit à rien (†).

J'avoue cependant, comme j'en ai déja averti dans cette même lettre (††), que je n'aurois pas épouſé cette querelle, ſi je n'y avois pas été invité fort obligeamment par des gens que je conſidere infiniment, & qui ſont chers aux gens de lettres par plus d'un endroit, tandis que vous même vous refuſiez de vous en charger. Mon caractere ne me permettoit pas de ſuivre la maniere de procéder injurieuſe de Mr. RONCALLI. Mais pourquoi n'aurois-je pas repouſſé par des *plaiſanteries ſans fiel* un adverſaire qu'on ne peut réfuter par des raiſons, puiſqu'il a lui-même renoncé abſolument aux raiſons? Mr. le comte, ſe fiant à ſa réputation, a cru que ſa colere porteroit des coups mortels à l'inoculation, mais ils ne m'ont pas paru

---

(†) . . . . *Magnus ſine viribus ignis*
Incaſſum furit . . . . .

(††) C'eſt la lettre adreſſée à Mr. RONCALLI, la premiere de ce recueil.

tels. Il ſe plaindra peut-être que ma lettre eſt fort différente de celle que j'avois adreſſée à Mr. DE HAEN : je ne déſavoue pas cette différence ; cependant cette plainte ſera aſſurément injuſte, & devra paroître telle à tous ceux qui ayant parcouru les opuſcules de Mrs. DE HAEN & RONCALLO verront combien leurs écrits different entr'eux de toute maniere. Et vous, mon cher ZIMMERMANN, vous appercevrez bien une ſeconde raiſon de cette différence qu'il y a entre mes deux lettres, vous qui ſavez combien je fais cas du profeſſeur de Vienne, combien j'ai de vénération & d'amitié pour lui, ſentimens qui me ſont communs avec tous les médecins.

Ce n'a été qu'avec chagrin que je ſuis entré en lice avec lui, & avec des forces aſſurément inférieures aux ſiennes : je ne l'aurois jamais fait pour un objet de moindre importance ; mais pour parler avec ARISTOTE, je ſuis ami de PLATON, je le ſuis de SOCRATE, mais je ſuis encore plus ami de la vérité. Ce ſont les droits de celle-ci que j'ai tâché de revendiquer, autant que mes foibles talens pouvoient me le permettre. Et mes efforts ne manquent point d'être ſecondés par le nombre des autorités, & des

autorités d'un rang distingué, & les avantages certains que l'inoculation a par devers elle me donnent bonne espérance. Mais il me manque l'approbation de mon illustre antagoniste, puisqu'au contraire, après avoir lu attentivement ma lettre, il a jugé que l'inoculation n'étoit pas aussi-bien défendue qu'il l'avoit cru. Je n'ai cependant rien de nouveau à ajouter, à moins que je ne vouluſſe risquer de vous ennuyer à force d'accumuler les témoignages des auteurs les plus respectables. Ayant donc renoncé à toute espérance de convaincre Mr. DE HAEN, je n'ai pas seulement songé à écrire pour disputer sur cette matiere, mais je saisis avec empressement cette occasion de m'entretenir là-dessus avec vous, comme avec un ami.

Je mets de côté toutes les autres objections de peu d'importance lesquelles il faut abandonner aux railleurs, pour m'occuper de ces quatre que Mr. DE HAEN propose, & dont la solution paroît embarrassante.

1°. *Que la petite vérole naturelle n'est pas fort dangereuse.*

2°. *Que la petite vérole inoculée l'est tout autant.*

3°. *Qu'il y a tant de personnes qui ont deux fois la petite vérole que la sécurité*

qu'on peut ſe promettre de l'inoculation ſe réduit à peu de choſe.

4°. *Qu'il y a un tel nombre de perſonnes qui n'ont jamais la petite vérole, qu'on doit être perpétuellement en crainte de la faire prendre à quelqu'un qui en auroit été exemt toute ſa vie.*

Il tache d'étayer ſon premier principe par pluſieurs autorités; je lui en avois oppoſé un plus grand nombre avec cette différence que la plupart de celles qu'il cite ſont auſſi en ma faveur, mais cet auteur diſtingué veut preſque par-tout qu'une exception ſerve de regle. J'en pourrois citer une infinité d'autres, mais Mr. DE HAEN n'en trouveroit que bien peu à citer. Dans la lettre adreſſée à Mr. RONCALLI, j'ai fait uſage de deux nouvelles autorités. Qu'il me ſoit permis d'en rapporter ici quelques-unes de toutes récentes & une autre, qui avoit été omiſe lors de l'impreſſion de la premiere lettre. " A Amſterdam, ce ſont les paroles de KERKRING, la petite-vérole régnoit au commencement de l'an 1669, de maniere que ſur environ cent & trente perſonnes qu'on enterroit chaque ſemaine, il y avoit cent enfants qui étoient morts de la petite vérole ". L'auteur anonyme de *l'eſſai ſur la nature*, &c. *de la petite vérole*

(†) eſt témoin "que, dans les années 1671 » & 1672, il avoit régné dans pluſieurs » comtés en Angleterre, une petite vé- » role accompagnée de mauvais ſymp- » tômes, que pluſieurs en étoient morts, » & que dans la petite ville qu'il habi- » toit & dans la paroiſſe, il en étoit mort » environ ſoixante-ſix ".

Lorſque M. DE HAEN a rendu compte des nécrologues de Londres, il a dû être affligé en voyant que la petite vérole avoit tué à Londres 2096 perſonnes en 1683, 3138 en 1710, 3538 en 1752, 2359 en 1754, & en général qu'une année comportant l'autre, le nombre des morts alloit chaque année à 2000. Qu'on ſuppoſe donc maintenant qu'il meurt chaque année à Londres trente mille perſonnes, il s'enſuivra que la ſeule petite-vérole en emporte la quinzieme partie, en partant des mêmes calculs que Mr. DE HAEN nous a oppoſés dans la vue de nous réfuter. Mais ſi vous faites attention que dans cette ville qui eſt extrêmement peuplée il meurt beaucoup d'étrangers qui ont eu la petite vérole ailleurs, & que pluſieurs enfans de Londres en meurent hors de la ville, vous verrez bientôt que le calcul que nous

(†) *Tentamen de natura, &c. variolarum.*

oppoſons à nos adverſaires eſt bien modéré. Outre cela ce calcul eſt établi, comme ſi tous les hommes avoient la petite vérole; mais s'il y en avoit un bon nombre qui en fuſſent exemts comme le prétendent les ennemis de l'inoculation, combien le danger de la mortalité n'en ſeroit-il pas plus grand? C'eſt ce que M. DE LA CONDAMINE a obſervé avec ſagacité.

Voici des paroles remarquables de Mr. LIEUTAUD qui a vieilli dans l'exercice d'une pratique nombreuſe. *Il réſulte de tout ce que nous venons d'expoſer que la petite vérole eſt une maladie des plus meurtrieres : l'inoculation pratiquée ailleurs avec beaucoup de ſuccès eſt le ſeul moyen qui puiſſe arrêter cette mortalité : il faut eſpérer qu'on ouvrira enfin les yeux, & que le bien public l'emportera ſur les vues & l'intérêt des particuliers.* Une autorité non moins reſpectable que celle-là, c'eſt celle de M. TRALLES, de cet excellent homme qu'on peut mettre à tant de titres au rang des premiers médecins de notre ſiecle, & qui fait auſſi grand cas de l'inoculation : je rapporterai d'autant plus volontiers ce qu'il en dit, qu'il fait très-bien voir en même tems les dangers de la maladie & l'utilité du remede. " Il eſt fâcheux, dit-il,

„ que nous n'ayons pas encore pu
„ par-tout en Allemagne parvenir, auſſi-
„ bien qu'en Angleterre, à détruire les
„ préjugés anciens de nos peres & de
„ nos amis, préjugés qui s'oppoſent à
„ une invention qu'on devroit par-tout
„ approprier au bien public. Mais la véri-
„ té & l'expérience ſe répandront toujours
„ davantage, elles éléveront leur forte
„ voix, & après avoir détruit ſolidement
„ les objections des théologiens, des
„ moraliſtes & des médecins, elles triom-
„ pheront enfin auſſi des obſtacles que
„ leur oppoſe la puſillanimité: combien
„ de milliers de perſonnes ne conſerve-
„ ront-elles pas alors à leurs parens, à
„ leurs freres, à leurs ſœurs, à leurs
„ maris, à leurs femmes, à leurs amis!
„ Combien n'épargneront-elles pas un
„ jour de deuils aux maiſons les plus
„ illuſtres, & même aux maiſons roya-
„ les! Quel ne ſera pas le nombre im-
„ menſe de chef-d'œuvres de la DIVINI-
„ TÉ qui ne ſeront pas détruits, qui ne
„ ſeront pas effacés du nombre des vi-
„ vans! "

Cet homme célebre n'ignore cependant pas, puiſqu'il en avertit, que pluſieurs milliers d'enfans échappent heureuſement à la petite vérole, ſoit par le ſecours de la nature, ſoit par celui de

l'art; mais auſſi des obſervations impartiales & exactes lui ont appris, de même qu'à d'autres médecins, qu'il y a des petites véroles heureuſes & d'autres qui ſont funeſtes; & comme cette variété eſt un effet de celle qui arrive dans les circonſtances phyſiques dans leſquelles ſe trouvent ceux qui prennent cette maladie, c'eſt aux gens de l'art à examiner avec ſoin quelles ſont celles de ces circonſtances qu'il faut éviter, & quelles ſont celles dont on doit déſirer le concours, afin de profiter de celles-ci pour procurer la petite vérole. Les Genevois regrettent tout nouvellement la perte de pluſieurs perſonnes que cette maladie leur a enlevées, entr'autres le ſecond des comtes de HOLSTEIN, & Mr. DE PLESSEIN appartenant à une maiſon très-noble. La mort des princeſſes de Naſſau m'a rappellé un paſſage qui a trait aux petites véroles qui attaquent particuliérement certaines familles, il eſt de Mr. SIDOBRE dont la réputation à la vérité eſt d'ancienne date, mais dont Mr. DE HAEN parle avec éloge, quoique peu de médecins le citent: " la petite vérole, „ dit-il, eſt funeſte dans certaines fa- „ milles. Nous avons vu à Montpellier „ des enfans de familles illuſtres être „ emportés en peu de tems, après avoir

„ été tourmentés des plus fâcheux ſymp-
„ tômes de la petite vérole ".

Il n'y a qu'à lire tout le chapitre qui traite du pronoſtic de cette maladie, pour ne pouvoir preſque plus douter qu'elle eſt dangereuſe : & dans le moment où j'écris ceci, je reçois un ouvrage tout fraîchement ſorti de la preſſe, intitulé *des maladies des enfans & de celles de la peau* (†), dont on dit que l'auteur eſt un ancien médecin de Montpellier, & dans lequel je trouve ce qui ſuit au ſujet du pronoſtic de la petite vérole : " quelquefois l'épidémie de la pe-
„ tite vérole eſt bénigne ; mais ſouvent
„ elle eſt ſi mauvaiſe qu'il n'en réchap-
„ pe qu'un petit nombre " : & au commencement du chapitre il dit, " ces
„ épidémies ſont de terribles fléaux pour
„ le genre humain, & quelquefois elles
„ ſont ſi dangereuſes qu'elles tuent un
„ nombre prodigieux de perſonnes ". Cet auteur ne paroît pourtant pas tenir le parti de l'inoculation.

Qu'y a-t-il enfin ? de quelque côté que nous portions nos regards, nous trouverons qu'il y a des petites véroles très-fâcheuſes ; & ſi vous exceptez peut-être vingt médecins, tous les autres avec

(†) *De morbis puerilibus & cutaneis.*

tout le genre humain regardent cette maladie comme une maladie affreuſe; & on ne peut ſe permettre de paſſer ſous ſilence que, tandis que les ennemis de l'inoculation s'efforcent à démontrer la bénignité de la petite vérole, ils citent les ſuccès de LŒBER, qui a pleuré pluſieurs de ſes propres enfans que la petite vérole lui a enlevés, ce que HAMBERGER a publié avant ſa mort. Sans m'arrêter donc davantage à des témoignages nouveaux & ſuperflus qui prouvent cette triſte vérité, je paſſerai au ſecond principe, ſavoir, *que la petite vérole inoculée tue preſque autant de monde que la petite vérole naturelle.*

Nos célebres adverſaires ſe trouvent ici d'accord avec nous, en ce qu'ils égalent le danger de la petite vérole inoculée avec celui des petites véroles naturelles les plus bénignes, telles qu'ils les ſuppoſent: mais on peut leur objecter qu'il en eſt de très-mauvaiſes; il faut donc employer la méthode qui procure les avantages des plus bénignes. Et on peut très-bien appliquer ici les paroles du grand HARVEI, qui, en parlant de la multitude de futilités qu'on oppoſoit aux obſervations qui établiſſoient inébranlablement la circulation du ſang, diſoit: " quiconque veut ſavoir ce qui

„ en eſt doit voir ſi ce qui a rapport à „ cette queſtion, & qui eſt viſible & „ tombe ſous les ſens, eſt vrai ou ne „ l'eſt pas; ou bien il doit s'en rappor- „ ter au témoignage de ceux qui ont „ fait les expériences, il n'y a point de „ moyen plus évident pour s'inſtruire „ & pour parvenir à la certitude ".

Je ne puis paſſer ſous ſilence ce que je lis, pendant que ceci s'imprime dans une lettre très-ſavante & très-polie de Mr. DE HAEN. *Il y a deux moyens d'éviter la mortalité dans cette maladie. Le premier eſt l'inoculation, l'autre eſt une bonne méthode de traiter la maladie.* Maintenant nous ſommes aſſurément preſque du même avis. Ce célebre auteur a eu la bonté d'accompagner cette lettre de l'excellent opuſcule qu'il a publié en dernier lieu (†), où je trouve ces mots à la page 102, " la même année derniere en „ 1759, j'ai entendu des médecins dé- „ teſter en ma préſence l'extrême mor- „ talité de la petite vérole de cette an- „ née, & ſuivant le nécrologue de Vien- „ ne, il leur en eſt mort l'année précéden- „ te environ 500 perſonnes ". Ce ſavant diſtingué objecte qu'après la mort de perſonnes qui avoient été inoculées, on

(†) *Febrium diviſio*, &c.

avoit publié des loix qui défendoient l'inoculation chez de ſemblables ſujets: cela lui donne lieu de tourner cette méthode en ridicule par des plaiſanteries pleines de ſel.

Mais eſt-il aſſez impartial? Des imprudens ou des fanatiques, car je ne diſconviens pas que l'inoculation n'ait ſes fanatiques, ont inoculé une perſonne attaquée de la phthiſie; eſt-il donc ridicule que des médecins mieux inſtruits aient attribué la mort de cette perſonne à la phthiſie, & qu'ils défendent d'inoculer par la ſuite des perſonnes atteintes de cette maladie? N'eſt-il pas probable que, tandis que tant de perſonnes ſe mêlent de l'inoculation, il y en aura pluſieurs qui l'emploieront mal-à-propos, & faut-il la taxer à cauſe de cela? Faut-il interdire la médecine électrique, parce que faute de l'avoir adminiſtrée avec précaution elle a été inutile aux uns & nuiſible à d'autres? Le ſort du quinquina a été autrefois le même que l'eſt aujourd'hui celui de l'inoculation; & tandis qu'il guériſſoit des milliers de perſonnes, il faiſoit du mal à une ou deux à qui on l'avoit donné ſans précaution; les partiſans de ce remede n'en craignoient pas plus de ſe déshonorer & de le décréditer en avouant leur im-

prudence : pourquoi les partiſans de l'inoculation ſeroient-ils privés d'un pareil privilege, & pourquoi ne citerois-je pas ici un paſſage de S. JÉRÔME qu'a cité en pareil cas l'excellent Mr. BADI ? *Ceux qui ne croient pas un fait, dont ils ne veulent pas reconnoître la réalité, le nient ordinairement en fermant les yeux à l'évidence.*

Il ſeroit ennuyeux & inutile de s'arrêter à la troiſieme & à la quatrieme objections, puiſqu'elles ont été réfutées ailleurs fort au long, & que leur futilité eſt reconnue *ſur les montagnes par les bergers, ſur les théâtres par les poëtes, dans les aſſemblées par les ignorans, dans les bibliotheques par les ſavans, & dans les écoles par les maîtres.*

Mr. DE HAEN avertit que je n'ai rien dit de la moralité de la queſtion, & que j'en ai remis la ſolution au célebre CHAIS, parce qu'elle nous avoit paru trop difficile à Mr. DE LA CONDAMINE & à moi. Il eſt vrai que j'ai abandonné à ce vénérable paſteur cette déciſion qu'il avoit priſe ſur lui de ſon propre mouvement ; mais je ne l'ai pas abandonnée ſans y toucher, puiſque j'emploie un argument qui eſt le ſeul, il eſt vrai, dont je me ſerve, mais qui eſt très-fort, que pluſieurs perſonnes ont trouvé ſolide,

ſolide, & qui, à ce que j'eſpere, a été trouvé tel par mon adverſaire, puiſqu'il n'en dit pas un mot.

Enfin, comme je vois que les raiſons par leſquelles il inſiſte ſur l'impoſſibilité de l'inoculation d'après les préceptes des inoculateurs, & d'après l'hiſtoire des épidémies, par où il prétend démontrer qu'on ne trouvera jamais un tems favorable à l'inoculation; comme je vois dis-je que ces raiſons n'ont fait impreſſion ſur perſonne, je ne m'en occuperai pas: mais j'examinerai, ainſi qu'il convient que je le faſſe, ce dont ce grand homme veut bien faire part au public dans la ſeconde édition de *l'inoculation juſtifiée* (†), que j'ai déja promiſe il y a long-tems, mais que je veux garder encore pendant quelque tems dans mes papiers, fondé ſur cet adage, qui dit qu'on fait aſſez tôt ce que l'on fait aſſez bien.

Mais je ne veux pas garder le ſilence ſur le petit ouvrage de Mr. DE HAEN, ſans vous déclarer que Mr. VAN SWIETEN m'a fait eſpérer qu'il écriroit en faveur de l'inoculation, ce dont on verra

(†) Cet ouvrage, dont il a déja paru trois éditions à Lauſanne, ſe trouve chez *François Graſſet & compagnie*, éditeurs des ouvrages de Mr. Tiſſot.

la preuve, ſi je ne me trompe, dans le quatrieme tome de ſes commentaires; car ſon illuſtre ami n'auroit pas manqué de dire qu'il déſapprouvoit l'inoculation s'il eût été du même avis que lui: & il ſeroit aſſurément bien affligeant que cet ouvrage immortel tranſmît à nos derniers deſcendans la cenſure d'une pratique, de laquelle on s'étonnera alors qu'on ait pu un jour conteſter par-tout l'utilité.

Je ne me mets donc point en peine des vaines déclamations & des invectives, qui de tout tems furent marquées au coin de l'erreur; & au lieu de ſe fâcher, on ne fera que rire aux dépens de cet écrivain qui, poſſédant auſſi-bien la géographie que le latin & l'hiſtoire littéraire, dit de Mr. DE HAEN qu'il eſt *profeſſeur à Vindobone en Allemagne*, & qui appelle l'inoculation *une pratique plus meurtriere que les guerres les plus ſanglantes*, peut-on s'empêcher d'en rire (†)? Mais on reprime cette envie de rire, pour donner des larmes au malheur de Mr. CANTWEL, car tandis qu'il s'efforce de démontrer que la petite vérole naturelle eſt bénigne, & que l'inoculée eſt maligne, l'événement

(†) *Riſum teneatis amici.*

refute ſon diſcours, & la mort de ſa fille unique, tuée par la petite vérole naturelle, prouve que ce pere infortuné s'eſt trompé. Mais je me fais de la peine de renouveller une affliction ſi amere (†).

Voici ſur quoi je fonde mon aſſurance ; le mercure, le tartre émétique, l'opium, le quinquina, l'ipécacuanha & je ne ſais combien d'autres remedes, dont on a long-tems blamé & condamné l'uſage, l'ont enfin emporté ſur la calomnie ; l'inoculation, dont l'utilité eſt bien plus grande & qui a les mêmes obſtacles à ſurmonter, aura auſſi un jour le bonheur d'en triompher. L'irritabilité dont vous prenez la défenſe aura auſſi cet avantage, quoiqu'elle ait à eſſuyer les contradictions de tant d'adverſaires dont une partie cependant ſont vaincus, mais qui n'ont négligé aucune tentative pour n'être pas forcés d'avouer leur défaite. D'autres, voyant déja qu'on ne peut plus la nier, prétendent qu'elle n'a pas été inconnue aux anciens ; objection qu'on n'avoit pas eu honte d'oppoſer à la circulation. Qu'on accorde, ſi l'on veut, que l'irritabilité n'eſt qu'une ancienne découverte renouvellée, mais ſi les anciens en ont parlé dans leurs ouvrages,

(†) *At infandum tædet renovare dolorem.*

pourquoi tous les adverſaires de cette doctrine l'ont-ils ignoré? C'eſt quelque choſe de tout-à-fait ridicule que les ſubterfuges de cette vanité, qui fait qu'on eſt injuſte envers ſes contemporains, & qu'on attribue à des gens qui ne ſont plus tout ce qu'on ne peut pas s'arroger.

Il eſt une autre claſſe de ces gens qui ſe contentent de taxer une invention de futilité, & de s'écrier que c'eſt une inutilité bonne pour la plaiſanterie. Mais ces mêmes gens exciteront aſſurément vos riſées, ſi vous voyez comme ils élevent juſqu'aux nues les plus petites découvertes de phyſique, d'anatomie & de botanique, juſqu'à un oſſelet, tel que tout cadavre en offre en aſſez bon nombre à chaque anatomiſte, ou bien ſi vous voyez comme ils déduiſent au long un différent ſurvenu entre deux auteurs, dont chacun s'approprie la découverte d'un troiſieme: nos deſcendans riront d'un pareil jugement, eux qui verront que cette prétendue inutilité eſt comme une baſe inébranlable ſur laquelle ſont établies la phyſiologie, la pathologie & la thérapeutique.

Je n'ai aucun intérêt à tenir le parti de l'irritabilité, je n'y ſuis porté par aucun préjugé ſuggeré par l'autorité d'un

maître : Mr. DE HALLER n'a jamais été le mien, quoique les auteurs du journal des ſavans le croyent ainſi ; il eſt vrai, & j'en conviens avec plaiſir & avec reconnoiſſance, que je lui dois beaucoup de choſes dans la théorie & dans la pratique ; ſciences, dont il a également traité en maître : mais avant que je connuſſe ce grand homme, avant que je vous connuſſe, monſieur, (& je vous ai connu l'un & l'autre trop tard à mon gré), j'avois fort bien compris d'après la lecture de vos ouvrages que la doctrine de l'irritablilité ne répandoit pas moins de jour ſur la médecine que celle de la circulation du ſang : ces deux belles découvertes ſont le pendant l'une de l'autre, & ſi on retranche l'une, l'autre demeure comme boiteuſe.

Il y a cinq ans que j'indiquai, dans une brochure faite à la hâte, quelques utilités pratiques de l'irritabilité ; il en eſt une infinité d'autres qu'un examen plus attentif m'y a fait découvrir, & qu'il me ſeroit facile d'indiquer aujourd'hui ; & je vois avec plaiſir combien il eſt avantageux de connoître parfaitement d'auſſi excellens perſonnages que Mrs. GAUBIUS & TRALLES.

Il eſt un troiſieme ordre de gens qui vous paroîtront ſinguliers : je veux par-

ler de ceux qui, étant forcés d'admettre l'irritabilité, ſe forgent une hypotheſe qui la préſente ſous une face nouvelle, du moins à leurs yeux & différente de celle dont vous parlez, ſans être fondés ſur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties ſolides du corps humain, tandis qu'il eſt démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties excepté les chairs en ſont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété, ils lui ôtent de ſon activité, & en lui refuſant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement, ils en font une propriété univerſelle à la vérité, mais qui n'eſt pas d'une grande importance. On peut à peine croire que, tandis que les diſciples de Mr. DE HALLER, & ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes réſultats, & ont vu qu'il n'y avoit que la fibre muſculaire qui fût irritable, & qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété étoit la ſource des mouvemens vitaux, qu'il ſe trouve d'un autre côté des gens qui mépriſant les expériences, & n'ayant obſervé nulle part l'irritabilité, veulent qu'elle exiſte dans tout le corps, & qui en même tems prétendent qu'elle eſt incapable de mettre en jeu

les mouvemens vitaux. Ah! eſt-il poſſible que l'eſprit humain s'aviliſſe à ce point là, & que chacun aime mieux ſe forger & s'approprier une erreur que d'embraſſer la vérité chez autrui.

Mais ne croyez pas que ce ſoient là toutes les erreurs qu'on commet au ſujet de l'irritabilité. Car il eſt des gens qui, ne faiſant pas une diſtinction exacte des marques caractériſtiques de l'irritabilité & de la ſenſibilité, attribuent l'une & l'autre aux nerfs. Il eſt vrai que lorſqu'on a coupé les nerfs, un muſcle ne conſerve pas long-tems ſon irritabilité; s'enſuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en ſont point doués? Non aſſurément. Qu'eſt-ce donc? L'irritabilité eſt une propriété des muſcles qui ſont dans un état d'intégrité & ſains, & quelle que ſoit la cauſe qui diminue cette intégrité, l'irritabilité en ſouffrira; or les nerfs ſont néceſſaires pour l'intégrité des muſcles. Un muſcle eſt tiede dans ſon état d'intégrité, lorſqu'il eſt froid ſon irritabilité eſt détruite, faudra-t-il à cauſe de cela attribuer cette propriété à la tiédeur? On y eſt autant autoriſé qu'à l'attribuer aux nerfs. Et les nerfs & la tiédeur ſont des conditions ſans leſquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'un

horloge dépend de la gravitation du pendule, mais ſi quelqu'une des roues, même la plus petite, eſt courbe ou inclinée, cela fait ceſſer le mouvement de cette machine, lequel ne dépendoit cependant point de cette roue. Cette comparaiſon eſt très-juſte. Mais où trouvera-t-on quelqu'un qui admette une comparaiſon contraire à une hypotheſe à laquelle il eſt attaché? En réfléchiſſant ſur tant d'inconſéquences, je me ſuis rappellé plus d'une fois ces jolis vers de GUARINI, qu'on peut très-bien appliquer ici en en changeant un peu le ſens :

A che del ſaper noſtro
Inſuperbite, o miſeri mortali?
Queſta parte di noi ch' entenda e vede
Non è noſtra virtù, ma vien dal cielo.
Eſſo la da come a lui piace, e toglie (†).

Plut à Dieu que cette erreur fût la derniere ſur cette matiere, mais nous ne ſommes pas aſſez heureux pour cela;

(†) Voici le ſens de ces vers; *oh! miſérables mortels, pourquoi vous enorgueilliſſez-vous de notre ſavoir? Ce n'eſt pas à notre intelligence que nous ſommes redevables de ces organes par leſquels nous entendons & nous voyons, mais ce ſont des dons du ciel qu'il nous accorde ou nous ôte comme il lui plaît.*

car vous trouverez bien des gens qui attribuent l'irritabilité à l'ame ; ils abjureroient cependant bientôt cette erreur s'ils poſſédoient bien toute l'hiſtoire de l'irritabilité, car l'irritabilité eſt peut-être encore plus grande dans les végétaux que chez les animaux, puiſqu'il paroît qu'elle ſeule fait dans les plantes les effets qu'elle ne fait chez les animaux qu'autant qu'elle agit de concert avec la ſenſibilité. L'ame & l'irritabilité n'ont donc rien de commun ; mais il ne falloit pas ôter à l'ame la prérogative qu'on lui a accordée d'être l'origine des mouvemens du corps. Les partiſans de ces opinions ne ſont cependant point d'accord en ceci, & comment le feroient-ils tandis qu'ils ſont dépourvus d'expériences ?

Mais cette prérogative de l'ame ne ſe ſoutiendra pas long-tems ; Mr. BATTIES a fait voir en dernier lieu avec beaucoup de force qu'elle étoit nulle, & j'eſpere faire voir bientôt qu'elle n'exiſte point, je prouverai en même tems ouvertement qu'il n'importe point à la religion que les mouvemens vitaux des animaux ſoient un effet de l'influence de l'ame plutôt que de celle d'un principe matériel ; & même, ſi on pouvoit une fois prouver que la matiere eſt incapable de

perpétuer le mouvement, nous ferions assurément bientôt réduits au point d'accorder une ame à tout être vivant & aux plantes, même à celles qui ont le moins de vie, puisqu'il y a une infinité de plantes dans lesquelles la somme des mouvemens vitaux est plus grande que chez un bon nombre d'animaux. La vie des plantes ne dépend cependant d'aucun secours externe, qui ne se trouve pas chez les animaux : le mouvement a donc la même origine dans les uns & les autres, & il n'y en a point de plus efficace que l'irritabilité.

C'est quelque chose de fort important que cette analogie entre les animaux & les plantes; les anciens ne se sont point contentés de l'observer légérement, & certains modernes ne l'ont que trop méprisée, le sachant & le voulant : vous pourrez l'examiner en détail dans le livre (intitulé) de la nature; mais qu'il me soit permis de vous en parler ici en peu de mots, afin que mieux instruit par votre réponse je puisse approcher de plus près de la vérité. LA METTRIE, cet auteur fameux dans un tems, a publié un petit ouvrage où il ne manque pas de génie, dans lequel il a exposé quelques affinités, sur-tout des affinités anatomiques; mais en cherchant à déduire de

cette comparaiſon la vraie cauſe des mouvemens communs à ces deux claſſes, il faudra que je recherche avant toutes choſes quelle eſt l'influence qu'ont ſur l'une & l'autre les cauſes univerſelles du mouvement dans notre globe, ſurtout l'air & le ſoleil; & ſi je ne me trompe, je démontrerai avec la plus grande facilité que l'influence de l'un & de l'autre eſt la même, chez les animaux & dans les plantes.

Perſonne n'ignore que la privation de l'air fait périr auſſi promtement les plantes que les animaux. Perſonne n'ignore qu'un air corrompu eſt également mortel pour le jardinier & pour la laitue. Et l'influence du ſoleil n'eſt pas moindre que celle de l'air. Le regne végétal a ſes eſpeces nocturnes, & dans le tems que ſe livrent au ſommeil les oiſeaux & les autres animaux que la néceſſité ou quelque abus n'oblige pas de veiller, dans le tems que s'y livrent les malades dont les forces affoiblies ſe remettant & prenant le deſſus ſur celles de la maladie en font ceſſer les redoublemens, dans le tems que le ſommeil adoucit les infirmités qu'occaſionne chez les enfans une trop grande foibleſſe, & après qu'ils ont été aſſez bien pendant le jour; dans ce même tems, les plantes jouiſſent d'un repos

qui leur eſt propre, comme l'a découvert Mr. DE LINNÉ; & Mr. HILL a prouvé que ce repos étoit dû à l'abſence du ſoleil. Tandis qu'en automne la circulation ceſſe peu-à-peu dans les plantes, elle ceſſe auſſi chez une infinité d'eſpeces d'animaux. Il ſemble qu'auſſitôt les uns & les autres de ces êtres ſont privés de la vie. Lorſque le printems ramene la chaleur ſur la terre, ils reprennent les uns & les autres de la vie par une pareille gradation.

Les obſervateurs attentifs ſavent qu'il eſt des plantes à l'aſpect deſquelles on peut juger à coup ſûr au milieu du jour, ſi le ſoleil luit ou s'il eſt caché par des nuages; les voyageurs ſavent combien il leur importe d'être à l'abri du ſoleil, ſoit que cet abri leur vienne d'un nuage, d'un arbre ou de quelqu'autre corps qui en intercepte les rayons : car lorſqu'il luit, les inſectes qui en ſont plus animés les tourmentent, au lieu qu'ils languiſſent & l'épargnent lorſqu'il ne paroît pas. Et en ceci l'influence du ſoleil paroît beaucoup plus grande ſur les inſectes que ſur les plantes, ce qui fait en faveur de notre ſyſtème. Mais je l'avoue, je ne daignerois pas chercher à réfuter cet argument, car on pourroit y objecter avec raiſon que cette

différence vient de celle des élémens dans leſquels ſe trouvent les plantes & les animaux. Car tandis que la terre qui eſt denſe conſerve long-tems ſa chaleur, elle la communique pour quelque tems aux plantes & preſque dans le même degré, lors même que la cauſe de cette chaleur a diſparu; l'air étant beaucoup moins denſe perd bientôt la chaleur qu'il avoit reçue.

L'inaction fait languir les animaux, le défaut de mouvement fait auſſi languir les plantes, & cette obſervation donne déja l'explication de pluſieurs phénomenes. Chaque eſpece d'animaux eſt pourvue des alimens qui lui ſont propres, & ils périſſent s'ils en manquent; il n'eſt point aujourd'hui de phyſicien qui nie qu'il y ait un pareil choix pour la nourriture des plantes. Tel animal qui vit naturellement dans tel climat, dans telle terre & dans telle eau, ne pourra proſpérer nulle autre part; chaque plante a auſſi ſon lieu natal, hors duquel elle ne peut plus avoir ni vigueur ni vie; les végétaux ont auſſi leur noſtalgie (que nos adverſaires en prennent occaſion s'ils veulent de ridiculiſer les Suiſſes). Les plantes ont leurs maladies, & des maladies qui ont de l'affinité avec celles des animaux; les remedes des unes

& des autres ne different pas beaucoup. En un mot, & ſans parler d'une infinité d'autres comparaiſons, c'eſt des mêmes cauſes que dépendent dans ces deux regnes, l'accroiſſement, la ſanté, la vie, les imperfections, les maladies, la mort; donc les mêmes cauſes, ou du moins des cauſes de même genre, ſont l'origine des mouvemens vitaux.

On repliquera peut-être que les mouvemens ſont plus grands chez les animaux que dans les plantes; la réponſe eſt toute prête. Il ſeroit facile de démontrer qu'il eſt un plus grand nombre de plantes, dans leſquelles la ſomme des mouvemens, qui réſulte de la maſſe qui ſe meut, de la vîteſſe du mouvement, du chemin à parcourir, de la force des réſiſtances, eſt plus grande que dans les animaux d'une maſſe égale. Au reſte rien n'empêche, & je l'accorde volontiers, que la cauſe interne du mouvement des plantes, concourant avec les cauſes externes, que cette propriété qui n'a lieu ni dans les minéraux, ni dans les plantes mortes, & qui eſt plus active dans telle plante, tandis qu'elle eſt plus foible dans telle autre; que cette propriété, dis-je, n'ait plus d'efficacité chez les animaux: je prétens ſeulement qu'elle eſt de même genre, ſavoir qu'elle eſt ma-

térielle, & j'eſpere que je le prouverai un jour invinciblement. Elle eſt la baſe inébranlable de toute certitude dans l'économie animale. Elle eſt la vraie nature. Il eſt vrai qu'elle peut être troublée par des cauſes morales; mais que s'enſuit-il de-là ?

Cette irritabilité eſt le pendule de l'horloge, mais il eſt beaucoup de choſes qui peuvent diminuer, augmenter, troubler les effets de l'action de ce pendule, & l'ame eſt de ce nombre. Car les mouvemens que celle-ci excite ſont toujours de courte durée, irréguliers & turbulens : les mouvemens vitaux au contraire ſont continus & uniformes ; ceux-ci ont donc une autre origine, & il eſt heureux que cela ſoit ainſi, car la circulation ſeroit continuellement dans un état d'égarement ſi le mouvement du cœur dépendoit de l'ame, ou plutôt elle tomberoit bientôt dans cet état; car une machine dans laquelle il y auroit des mouvemens auſſi turbulens ne ſubſiſteroit pas long-tems. Une obſervation journaliere ne démontre-t-elle pas que le terme de la vie eſt d'autant plus court que l'ame s'eſt plus ſouvent mêlée de la circulation ? Aſſurément je ne pourrois guere croire que les animiſtes même les plus zélés ſe laiſſaſſent amener au

point de confier à leur ame les rênes de leur cœur, ſi cela étoit au pouvoir de l'homme.

A l'occaſion de ces partiſans de l'ame, du nombre deſquels ſont pluſieurs ſavans très-célebres par leurs connoiſſances & par leurs talens, & à qui je dois de la vénération, je ne puis m'empêcher de vous témoigner combien de fois j'ai été ſurpris de voir que ces auteurs, qui attribuent la plus grande influence ſur le corps à un être ſpirituel, ſont les mêmes qui ſe fondent avec le plus de confiance ſur les mathématiques, pour expliquer par elles les phénomenes de cette machine *pneumato-corporelle.* Je ne ſuis point ennemi des mathématiques, du moins autrefois n'ai-je point été novice dans cette ſcience, ayant été diſciple de deux grands mathématiciens Mrs. CALENDRINI & CRAMER dont on doit chérir à jamais la mémoire; mais depuis que j'ai commencé à comprendre ce que c'étoit que la médecine, j'ai toujours cru que les mathématiques étoient de peu d'uſage, non pour le médecin lui-même mais pour la médecine; & la multitude de livres de médecine mathématique que j'ai lus depuis ce tems-là ne m'a pas engagé à penſer différemment.

Je conviens que connoiſſant les propriétés élémentaires de notre corps, on pourra ſans doute très-bien expliquer ſes mouvemens, & cela avec autant de certitude qu'on l'a fait par rapport aux planetes; mais de trouver ces propriétés, c'eſt-là une grande difficulté. L'élaſticité, l'irritabilité, la chaleur & le froid, d'où dépendent la dilatation & la condenſation, les diverſes acrimonies & la ſenſibilité, ont de grandes influences & des influences inégales pour chaque individu dans la mécanique du corps humain, & on ne peut les ſoumettre à aucun calcul: l'attraction entre les corps les plus prochains a auſſi ſes influences qu'on n'a pu encore aſſujettir à aucun calcul exact. Quelles ſeront donc les propriétés élémentaires d'après leſquelles vous ſoumettrez une fonction au calcul, tandis que les cauſes même les plus connues de cette fonction n'admettent juſqu'ici aucune eſpece de calcul? De quelle utilité ſeront des calculs fondés ſur des propriétés élémentaires hypothétiques?

Voici comme raiſonnent les animiſtes; les mouvemens vitaux agiſſent avec une force ſupérieure à celle des cauſes mécaniques, mais l'effet ne peut pas avoir plus d'activité que ſa cauſe, donc ces mouvemens tirent leur origine d'une

cauſe immatérielle. Mais il y a ici un ſophiſme, tel que celui que les dialecticiens appellent une *énumération imparfaite*, car en faiſant l'énumération des cauſes ils n'en indiquent que quelques-unes ſans parler des autres. Il eſt vrai que la force des mouvemens vitaux eſt ſupérieure à celle des forces mécaniques de la plupart des corps inanimés; mais où ont-ils appris qu'il n'eſt point d'autre force dans les corps animés; où ont-ils vu que cette force, dont l'exiſtence eſt déja démontrée invinciblement, ſoit aſſujettie aux mêmes loix que les corps privés de vie? L'effet ne peut avoir une activité plus grande que celle de ſa cauſe, j'en conviens; mais il y a encore ici une énumération imparfaite, en ce que ces meſſieurs ſe plaiſent à ne conſidérer que la force qui agit, ſans parler de celle qui réagit, & qui, ayant lieu dans un corps où elle eſt comme empriſonnée, n'a beſoin que d'être un peu aidée pour rompre ſes liens & agir avec un effort prodigieux.

Il ne manque point de ſemblables exemples, ſoit dans la nature ſoit dans les arts. Un habile artiſte fait conſtruire une voûte de maniere que, tant que la clef de cette voûte demeurera à ſa place, elle ne pourra céder à aucun effort;

cette clef peut être faite de façon qu'une très petite force ſoit capable de la remuer de ſa place ; mais auſſi-tôt qu'elle eſt ôtée, la voûte tombe avec une force prodigieuſe ; eſt-ce que cette force lui venoit de la très petite force qui a remué la clef? Point du tout, cette force avoit lieu dans cette voûte.

Lorſqu'on frotte un caillou avec de l'acier, avec une force qui ne mettroit pas une demi-livre en mouvement, il en ſort aſſez de feu pour réduire une ville entiere en cendres & en fumée ; & quel eſt le nombre qui exprimera de combien l'effet a ſurpaſſé la cauſe qui l'a produit? Mais il y avoit dans les corps qui ont été conſumés une cauſe inconnue qui y exiſtoit avant cet effet, & dont la force étoit de beaucoup ſupérieure à la premiere. Suppoſons maintenant que la force du feu ſoit inconnue à tout le monde, & il y a peut-être pluſieurs forces pareilles dont on ignore encore l'exiſtence : ſi un habile artiſte avoit conſtruit une machine, au moyen de laquelle l'approche d'une ſeule étincelle excitât un grand mouvement, nos médecins mathématiciens argumenteroient ainſi avec un grand appareil de mathématiques & peut-être de métaphyſique. *L'effet ne peut pas être plus grand*

que ſa cauſe, mais le mouvement de cette machine eſt plus grand que celui qui a fait ſortir l'étincelle, donc il ne vient pas de cette étincelle, mais de quelque eſprit capable de produire le mouvement. Il en eſt entiérement de même par rapport à l'irritabilité, ou à quelque autre force motrice des mouvemens vitaux. Il y a trop de préſomption à rejetter tout ce qui eſt nouveau : un jour inſtruit un autre jour, & la poſtérité découvrira ce que nous ne ſavons pas, pourquoi notre ſiecle blâmeroit-il ce qu'ignoroient les précédens ? Il eſt peut-être une infinité d'autres propriétés qui ont été données à différentes eſpeces de corps, qui ſont ſoumis à des loix de mouvement juſqu'ici inconnues, & qui exciteront dans la ſuite de nouvelles querelles, auſſi longtems qu'il exiſtera des hommes qui auront honte d'apprendre quelque choſe des autres.

Sans parler donc de tous ces calculs auxquels on emploie trop de tems inutilement, il ne reſte que la ſeule obſervation qui ſoit propre à enrichir la médecine : c'eſt, je l'avoue, une route difficile & que peu de gens peuvent ſuivre, tandis que celle des hypotheſes eſt aiſée à tenir pour tout le monde. Toutes les fonctions du corps dépendent du mou-

vement & du ſentiment ; c'eſt de l'irritabilité que vient le mouvement que les muſcles donnent aux autres parties ; l'ame ſent par les nerfs, & c'eſt par le moyen des nerfs qu'elle produit des mouvemens qui lui ſont propres ; c'eſt de ces divers mouvemens que dépend la nature des diverſes humeurs & l'appareil des diverſes ſecrétions. Si vous faites attention à ces trois choſes dans un eſprit d'obſervation, en conſidérant en même tems quel peut être l'effet des circonſtances extérieures & environnantes, des alimens & des remedes, vous approviſionnerez bientôt la médecine d'une foule de bonnes choſes qu'on n'auroit jamais trouvées en ſuivant le chemin battu. Mais il eſt bien tems de mettre un frein à la rapidité de ma plume : tout en voulant vous entretenir en peu de mots d'une maladie aſſez rare, j'y ai ajouté pluſieurs choſes étrangeres à ce ſujet, puiſſent-elles ne pas vous déplaire. Portez-vous bien, mon cher ZIMMERMANN, mon illuſtre ami, & ne faites pas attendre long-tems aux gens de bien les excellens ouvrages que vous vous propoſez déja depuis long-tems de publier, & que vous avez achevés en partie, celui qui traite *des tempéramens*, dans lequel vous expoſerez dans un ſi

grand jour les effets de l'irritabilité, celui *de la ſolitude du médecin* & celui de *l'expérience en médecine :* recevez de bon cœur cette petite diſſertation, quelle qu'elle ſoit; je l'apprécierai ſuivant le cas que vous en ferez : je vous ſalue derechef; & ſoit que vous fixiez votre demeure dans votre patrie, & que mépriſant généreuſement les honneurs, vous vous concentriez dans le ſentiment intérieur de votre propre mérite (†); ſoit qu'étant né pour de plus grandes choſes, vous cédiez aux inſtances du magnifique recteur de l'univerſité de Gottingue, & que vous y agréiez la chaire de profeſſeur que vous rempliriez en y enſeignant la véritable médecine pratique; ne ceſſez point d'aimer le meilleur de vos amis.

Lauſanne le 6 *Mai* 1760; *& pour la ſeconde fois, le* 10 *Octobre* 1769.

(†) J'ai cru qu'il falloit rendre ainſi ces vers;

Contemnere honores
Fortis, & in te ipſo totus teres atque rotundus.

LETTRE

A MONSIEUR

ALBERT DE HALLER,

Préſident de la ſociété royale des ſciences de Gottingue, membre de l'académie royale des ſciences de Paris, de la ſociété royale de Londres, &c. &c. &c.

SUR

LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

LETTRE

A

MONSIEUR DE HALLER;

SUR

LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

MONSIEUR,

COmme vous poſſédez parfaitement l'hiſtoire de la médecine, vous n'ignorez pas que les Arabes, qui ont les premiers obſervé la petite vérole, ont indiqué la véritable méthode de la traiter.

Ils ont averti qu'elle eſt du nombre des maladies chaudes; & ils ont employé une méthode curative, propre à empêcher que l'inflammation n'aille trop loin : cette méthode conſiſtoit à faire de copieuſes ſaignées, à donner des rafraîchiſſans, des acides, des lavemens, & à

preſcrire une diete très-légere, tandis qu'en même tems ils préparoient la peau, par des vapeurs émollientes, à donner au venin une iſſue facile. Ils ranimoient les forces languiſſantes en donnant de l'opium, & ils reſſerroient le ventre lorſqu'il étoit trop relâché.

Depuis le tems d'ALBUCASIS, qui a été à-peu-près le dernier des médecins arabes, & qui a vécu ſur la fin du onzieme ſiecle, juſqu'à la fin du ſeizieme, les médecins du tems de la baſſe latinité ont plutôt avili la médecine qu'ils ne l'ont changée. Au commencement du ſeizieme ſiecle, PARACELSE qui mépriſoit ſes prédéceſſeurs, qui vantoit avec exagération les remedes chymiques & l'opium, fut le fondateur d'une ſecte, qui dans les maladies aiguës, ſur-tout dans les éruptives, cherchant à faire ſortir le venin par la peau, rejettoit avec horreur les ſaignées, les rafraichiſſans, les lavemens & toutes les évacuations, excepté la ſueur. Cette méthode s'établit ſi bien, ſur-tout dans le traitement de la petite vérole, que depuis PARACELSE il ſe trouve peu de médecins qui aient été entiérement exemts de ce préjugé. Mais pendant deux ſiecles on a employé des diaphorétiques fort échauffans, des compoſitions thériacales, des bézoardiques,

des narcotiques, qui, en ajoutant à l'activité du virus variolique, ont dévaſté toute la terre. Mais, comme vous le dites très-bien, *il importe aux médecins d'enſevelir tout cela dans un éternel ſilence, pour ne pas laiſſer aux hommes un ſouvenir qui pourroit leur rendre odieux le nom d'un art qui leur eſt ſi ſalutaire.*

SYDENHAM a été le premier qui ait élevé la voix contre cette abominable pratique, & qui ait rétabli la méthode rafraichiſſante.

BOERHAAVE ſuivant ſes traces l'a recommandée avec cette énergie mâle qui lui appartenoit ; auſſi les diſciples de ce grand médecin l'ont-ils adoptée avec empreſſement; ils l'ont répandue, & aujourd'hui elle n'eſt inconnue nulle part, & elle eſt journellement utile à pluſieurs perſonnes : il n'y a plus rien à deſirer à cet égard ſi ce n'eſt que tout le monde en faſſe uſage, & que s'il y a des défauts on les corrige.

L'opium, dont les Arabes faiſoient uſage avec tant de précaution, a été le remede que SYDENHAM a principalement employé dans ſa méthode, il s'y fioit comme à une derniere reſſource dans les cas les plus déſeſpérés ; il le regardoit comme un calmant capable d'appaiſer les plus violens déſordres de la ſup-

puration. Pour les eſprits acides il n'en a pas dit un mot, excepté lorſqu'il s'eſt agi de la petite vérole maligne. Les auteurs de nos jours ne paroiſſent pas penſer autrement. Le traitement de la petite vérole, & des réflexions attentives ſur la nature de cette maladie, m'ont appris à penſer un peu différemment. Je vous envoie, monſieur, mes obſervations & mes réflexions là-deſſus avec quelques autres ſur l'apoplexie & ſur l'hydropiſie, non dans la vue d'ajouter à vos connoiſſances, mais pour vous prier d'y faire vos corrections.

J'ai eu moi-même la petite vérole bénigne au mois d'Août de 1743, étant à l'âge de quinze ans, occupé à étudier la phyſique, & deſirant de devenir un jour médecin. Un médecin âgé & reſpectable me preſcrivit un régime utile, qui conſiſtoit à uſer de thé au lait & de pommes ou de pruneaux cuits; mais il me fit prendre le ſoir de la thériaque. La nuit qui ſuivit l'uſage de ce remede fut ſi mauvaiſe que je refuſai abſolument d'en reprendre; & j'ai appris dès là, pour ne l'oublier jamais, que les remedes échauffans nuiſent dans la petite vérole.

Trois ans après en 1746, j'étois à Montpellier où une cruelle épidémie me

fournit l'occaſion d'obſerver pluſieurs perſonnes atteintes de la petite vérole ; mais un apprentif ne ſait pas obſerver. Je lus pourtant le petit traité de LA METTRIE, & les chapitres dans leſquels SYDENHAM parle de cette maladie. Il m'étoit tombé par haſard dans le même tems entre les mains le petit ouvrage de THOMSON ſur l'opium, où ayant appris que l'opium *eſt un remede très-chaud*, & étant inſtruit d'ailleurs que la principale vertu de la thériaque lui venoit de l'opium, je crus que ce narcotique étoit un remede nuiſible dans la petite vérole.

J'admirois cependant les grands ſuccès que lui attribuoient SYDENHAM & LA METTRIE mes guides : mon eſprit étoit en ſuſpens, & j'aurois pu dire avec vérité.

Ce n'eſt pas à moi à concilier les différens importans que vous avez entre vous (†).

L'événement a augmenté mes craintes au ſujet de l'opium. La plupart des médecins, des chirurgiens & des apothicaires, les meres elles-mêmes donnoient dans cette ville beaucoup de diacode &

(†) *Non noſtrum inter vos tantas componere lites.*

de gouttes de SYDENHAM. On n'en faiſoit point uſage, ou du moins rarement, dans le grand hôpital où on reçoit ces enfans que des parens barbares font expoſer, mais dont l'Etat prend ſoin. Pendant que cette affreuſe maladie tuoit une infinité de perſonnes, il en mouroit fort peu dans l'hôpital, où l'on ſuivoit la méthode que je viens de dire. Le médecin de l'hôpital publia un tableau d'une demi-page, dans laquelle il prouvoit par des obſervations que l'opium étoit nuiſible. Il gardoit un profond ſilence ſur ce qu'il y avoit d'eſſentiel à dire ſur la maladie & ſur le remede.

Les années ſuivantes, il m'eſt auſſi arrivé d'obſerver pluſieurs petites véroles; & il a été rare que j'aie vu le diacode être utile dans cette grave maladie. De retour dans ma patrie en 1749, je réfléchis attentivement ſur les obſervations précédentes, ſur celles que m'avoit fournies nouvellement une épidémie, dont un grand nombre de perſonnes furent atteintes l'année ſuivante, & ſur ce que j'avois lu dans les meilleurs auteurs qui traitent de la petite vérole; mais outre cela je pratiquois beaucoup, or la pratique eſt au-deſſus de toutes les inſtructions des maîtres: ayant donc obſervé ſoigneuſement les

effets de l'opium chez les malades & chez moi-même, qui en éprouvai toujours des maux de tête, de l'angoiſſe, de la ſoif, & une fois de l'ardeur d'urine, je compris que l'opium étoit un remede déplacé dans la petite vérole qui eſt une maladie fâcheuſe & inflammatoire, & cela d'autant plus qu'elle eſt plus grave, que la fievre eſt plus aiguë, & que la ſuppuration eſt plus prochaine.

J'ai eu le plaiſir de voir peu de tems après mes obſervations confirmées par l'autorité du célebre Th. SIMPSON, qui dans le petit ouvrage qu'il a écrit ſur la méthode de SYDENHAM ſe trouvoit être parfaitement d'accord avec moi au ſujet de l'opium.

J'ai enfin vu en 1758 que M. YOUNG penſoit comme moi. La premiere partie de l'excellent ouvrage que Mr. TRALLES a publié ſur l'opium, & que je lus cette année, me fit eſpérer qu'il ſeroit auſſi du même avis; mon eſpérance fut remplie dans la ſeconde partie que je ne reçus que tard. J'ai eu la ſatisfaction de voir que cet auteur reſpectable y avoit expoſé ſavamment toutes les idées que j'avois déja depuis long-tems avec pluſieurs autres choſes: & je ne puis aſſez exprimer combien j'ai été charmé à la lecture de ſes avis qui ont tant de

rapport avec mes obſervations qu'un œuf ne peut pas en avoir davantage avec un autre.

Mais excepté Mr. SIMPSON qui eſt déja mort à ce que j'apprens (†), & qui comme pluſieurs choſes le font penſer a ſervi de guide au médecin de Montpellier; excepté Mr. YOUNG l'ainé auſſi médecin, à ſuppoſer qu'il ſoit encore en vie, & Mr. TRALLES; je ne connois point d'autre médecin qui craigne l'uſage de l'opium dans la petite vérole. Il ne ſera donc pas inutile que je produiſe un nouveau témoignage contre cet uſage. Mais permettez moi auparavant de vous expoſer en peu de mots l'idée que je me fais de la petite vérole.

Il eſt reconnu que la petite vérole n'eſt pas une maladie ſpontanée occaſionnée par diverſes fautes commiſes dans le régime; & perſonne ne s'arrête aujourd'hui à quelques obſervations qu'on oppoſe à ce principe. Elle eſt

(†) J'avois été mal informé, & dans le tems que j'écrivis ceci pour la premiere fois, Mr. SIMPSON étoit plein de vie & de ſanté, comme me l'apprit Mr. PRINGLE, & la pratique lui fourniſſoit tous les jours de nouvelles obſervations, qui le confirmoient dans ſon ſentiment ſur les effets dangereux de l'opium. Depuis lors, il a payé le tribut à la nature.

donc produite par un venin d'un genre particulier dont l'air eſt de tems en tems infecté, & qui étant introduit dans les humeurs du corps humain les corrompt inſenſiblement. La ſanté chancele pendant quelques jours, juſqu'à ce que la nature irritée parce qu'il y a de ſtimulant dans cette acrimonie excite la fièvre, qui eſt le plus ſouvent inflammatoire, mais qui varie ſuivant les circonſtances du malade, de la ſaiſon & du régime: cette fievre ne s'appaiſe enfin que lorſque le venin, après s'être introduit & propagé, s'eſt dépoſé à la peau en la défigurant par des puſtules phlegmoneuſes, qui d'abord ſont très-petites, qui groſſiſſent inſenſiblement & qui finiſſent par ſuppurer. Si tout le venin ſe dépoſe ſans exciter une grande multitude de puſtules, la maladie eſt terminée après l'éruption entant que ces puſtules groſſiſſent, mûriſſent & ſe deſſechent ſans exciter aucun trouble. Voilà l'eſpece de cette maladie qui eſt la plus bénigne.

Mais ſi la quantité du venin eſt ſi conſidérable qu'il pouſſe un très-grand nombre de puſtules, alors l'irritation de la peau, la ſuppreſſion de la tranſpiration qui devoit ſe faire par cette ſurface, la reſorption du pus, donnent bientôt lieu à une nouvelle fievre, qu'on

appelle la fievre ſecondaire ou de ſuppuration, & qui eſt très-dangereuſe.

Il eſt un troiſieme cas. Si la peau ne peut pas ſuffire au dépôt de tout le venin, ou ſi les forces ne ſont pas ſuffiſantes pour le pouſſer au dehors, la fievre ne ceſſe point, mais elle continue ſans relâche accompagnée de redoublemens très-fâcheux & de ſymptômes terribles, & chaque jour il pouſſe de nouveaux boutons ſous les premiers.

Il y a deux ſortes de traitemens dans les maladies virulentes, ou bien on dompte le venin par un antidote reconnu propre à produire cet effet, ou bien on garantit le corps contre la violence des ſymptômes, enſorte que le venin ne puiſſe en exciter que de légers. Des auteurs célebres ont entrepris de guérir la petite vérole par la premiere méthode, mais leurs efforts ont été juſqu'ici inutiles. Et ce n'eſt peut-être pas un ſi grand malheur, car la conſtitution de nos corps étant telle qu'ils ſont ſujets à prendre cette maladie auſſi long-tems qu'ils ne l'ont pas eue, la deſtruction d'un virus introduit autrefois n'empêcheroit pas l'effet d'une nouvelle contagion, & nous ſerions obligés de recevoir le cours de ce virus pendant toute notre vie, & d'avoir recours à ſon antidote pour le

dompter. Il ne reſte donc uniquement que le ſecond traitement, & de travailler à adoucir une maladie que chacun doit eſſuyer. Il eſt vrai qu'il ſeroit bien plus facile de parer à cette maladie au moyen d'un antidote connu.

Le caractere inflammatoire que l'on connoit à cette maladie a indiqué la meilleure méthode, dont l'uſage a confirmé l'utilité. Mais ce caractere inflammatoire, qui eſt le véritable caractere de la petite vérole, eſt quelquefois changé par des qualités accidentelles de l'air & par divers levains de maladies qui ſont cachées dans l'intérieur du malade. C'eſt de ces deux ſources que ſont provenues ces eſpeces de petites véroles que les obſervateurs ont décrites, & qu'il faut guérir avec des remedes différens de ceux que fournit la claſſe des rafraichiſſans. Car comme toutes les autres cauſes morbifiques agiſſent diverſement ſuivant les différentes circonſtances qui accompagnent leur admiſſion dans le corps, il en eſt de même du virus variolique. *La petite vérole ſuit la conſtitution du corps, quoique les circonſtances des tems y apportent je ne ſais quels changemens.* Je vais à préſent paſſer aux effets de l'opium dans la petite vérole.

1°. L'opium eſt du genre des ſudorifiques les plus échauffans (†), & c'eſt le principal de tous. Les zélés partiſans de l'opium défendent cependant l'uſage de ces remedes. Pourquoi parlent-ils en faveur du plus actif, tandis qu'ils défendent ceux du même genre qui ſont les plus doux ?

2°. Les humeurs ſont âcres, & même d'une âcreté exceſſive, & ſouvent corroſive. A quoi ſervira l'opium, qui eſt un remede extrêmement âcre & corroſif ? Peut-être que cette âcreté étant oppoſée à l'acrimonie morbifique corrigera celle-ci ? Point du tout ; car,

3°. Toutes les humeurs ſe corrompent dans la petite vérole, & le célebre ALSTON a averti que l'opium tend à l'alcaleſcence plutôt qu'à l'acidité. Outre cela les expériences démontrent que la ligature des nerfs excite en très-peu de tems une putridité affreuſe & même la gangrene dans les parties où ces nerfs aboutiſſent ; mais l'opium empêche, comme la ligature, les fonctions des nerfs ; il

(†) Il y a cinq ans (en 1764) que M. BARD a publié quelques obſervations, qui au premier coup d'œil paroiſſent rendre douteuſe la propriété échauffante de l'opium, mais après y avoir bien fait attention, il ſe trouve que la vérité démontrée par l'illuſtre TRALLÉS demeure inébranlable.

eſt donc à craindre que l'opium n'augmente la putridité, tant parce que c'eſt de l'opium que parce qu'il provoque le ſommeil, pendant lequel les humeurs ſéparées par les ſecrétions ſe corrompent d'elles-mêmes faute de mouvement.

4°. Qui eſt-ce qui n'a pas vu, lu, ou entendu dire, que l'uſage tant interne qu'externe de l'opium dans les maladies inflammatoires a produit pluſieurs fois la gangrene? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il y a ici un homme qui eſt privé des doigts de l'un de ſes pieds, ayant été obligé de les faire couper à cauſe d'une terrible gangrene, qui ſuivit de près l'application d'une teinture d'opium qu'on avoit faite dans la vue de diſſiper une douleur phlegmoneuſe. Mais dans les mauvaiſes petites véroles inflammatoires on a toujours à craindre que la gangrene ne ſe manifeſte; pourra-t-on donc ſans danger preſcrire de l'opium, tandis que tout eſt dans une chaleur brûlante, tandis que tout le corps n'eſt en quelque ſorte qu'un phlegmon?

5°. Tous les vaiſſeaux ſont dans un état de plénitude par la quantité & la raréfaction des humeurs: car c'eſt en vain que certains auteurs veulent nier cette raréfaction en appliquant trop ſtrictement au corps humain les regles de

phyſique qui conviennent aux autres corps. Les meilleurs médecins ne ſouhaitent d'employer que les remedes qui empêchent la raréfaction & qui en mettant en jeu toutes les ſecrétions déſempliſſent les vaiſſeaux. L'opium les empêche toutes excepté la ſueur, qui eſt la ſeule qu'on puiſſe obtenir par ſon moyen; & il augmente tellement la raréfaction que, ſuivant une obſervation que *Pierre* BORELLI fit en 1660, il obligea une veine qu'on avoit ouverte à ſe rouvrir, & qu'il excita une hémorrhagie mortelle: il eſt donc contraire dans cette maladie. Et en général le ſommeil nuit, quand la ſaignée eſt avantageuſe, & le peuple lui-même n'a point tort de le regarder comme dangereux après la ſaignée; car leurs propriétés ſont oppoſées, & il arrive tous les jours de voir des malades, qui ſont fachés d'avoir perdu par le ſommeil le mieux être que la ſaignée leur avoit procuré.

Nous avons tous bonne eſpérance, & cela avec raiſon, lorſqu'il ſurvient une ſalivation abondante: il eſt démontré que l'opium ſupprime cette évacuation; il ne peut donc manquer de nuire. Je ſais que quelques perſonnes nient cet effet; mais c'eſt mal-à-propos, & SYDENHAM lui-même ce partiſan de l'opium a avoué

que la ſalivation diminuoit pendant le ſommeil, mais qu'après l'écoulement en redevenoit plus abondant. Mais ſi elle ne ſouffre par-là aucune diminution, pourquoi a-t-il eu ſi ſouvent recours à l'oxymel ſcillitique dans la vue qu'en excitant des nauſées il fît beaucoup ſaliver? D'autres ont avoué que l'opium diminuoit la quantité de la ſalive; mais combien procure-t-il d'avantages en dédommagement de ce défaut? J'ai toujours vu le défaut, mais je n'ai pas encore apperçu les avantages. L'uſage de l'opium diminue à coup ſûr la ſalivation & d'une maniere dangereuſe.

6°. Il eſt difficile de comprendre comment un ſommeil artificiel pourroit être utile, tandis que le naturel lui-même eſt nuiſible; car j'ai été plus d'une fois obligé d'écarter celui-ci par le ſecours de l'art, voyant qu'il étoit ſuivi de ronflement, d'angoiſſe, d'irrégularité du pouls, d'enflure du viſage, de la ceſſation des ſecrétions, & parce que je craignois que le malade ne tombât facilement de ce ſommeil dans la léthargie;

. . . . . *Facilis deſcenſus Averni,*
Sed revocare gradum ſuperaſque evadere
ad auras,

Hoc opus, hic labor eſt. . . .
Pauci potuere (†).

Lorſque dans des petites véroles des plus bénignes de celles qui attaquent les enfans, j'ai donné du diacode pour appaiſer les douleurs qui les faiſoient pleurer, n'en craignant aucun mauvais effet dans une maladie auſſi légere, j'ai vu bien plus d'une fois que le ſang ſe portoit à la tête, que les yeux & les paupieres étoient enflés.

Et il ne faut pas s'étonner ſi le ſommeil nuit dans la petite vérole, puiſqu'une obſervation attentive nous apprend que ceux qui ont de la fievre en ſont plutôt incommodés que ſoulagés. Car quel eſt le médecin qui ne les a pas vus être plus mal après le ſommeil qu'avant ? Ceux qui ſont attaqués d'eſquinancie trouvent tous les jours qu'ils ont plus de peine à avaler après le ſommeil; ceux qui ont des douleurs de tête s'en plaignent davantage dans le même tems; ceux qui ſont ſujets à la difficulté

(†) Il eſt facile de deſcendre juſqu'à l'Averne,
Mais ce n'eſt qu'avec bien de la peine & de grandes difficultés
Qu'on revient ſur ſes pas & qu'on peut s'échapper pour revenir ſur la terre.
Peu de gens ont pu vaincre ces obſtacles.

de reſpirer reſpirent avec plus de peine ; les perſonnes atteintes du rhumatiſme éprouvent des douleurs plus aigues lorſqu'elles commencent à s'endormir, auſſi ſe gardent-elles bien de ſe livrer à ce ſommeil qui eſt accompagné d'angoiſſe & ſouvent de ſpaſmes ; les pléthoriques ſe trouvent plus foibles après le ſommeil parce que leurs nerfs ont éprouvé une plus forte compreſſion. Les médecins de l'antiquité ont fait de ſemblables obſervations, puiſqu'ils ont déſapprouvé le ſommeil dans les fievres, *dans la crainte que la chaleur que la fievre détermine au dehors ne ſe jette ſur les parties intérieures* ; & c'eſt peut-être à ce précepte que ſe rapporte cet aphoriſme d'HIPPOCRATE dans lequel il juge du danger des maladies (aigues à ce qu'il paroît) par les effets du ſommeil. Le ſommeil n'augmente point une légere indiſpoſition, mais il rend beaucoup plus fâcheuſe une maladie grave.

Je vois tous les jours que le ſommeil eſt nuiſible lorſqu'il y a de la fievre ; vous l'avez vu pluſieurs fois comme vous avez eu la bonté de m'en avertir ; c'eſt ce qu'a pareillement ſouvent vu Mr. YOUNG, qui fait auſſi, comme chacun peut le voir, que les vaiſſeaux ſont fort pleins pendant le ſommeil, ce qui

eſt une ſuite néceſſaire de la diminution des ſecrétions, & il ajoute que le ſommeil produit tous les ſymptômes de la pléthore & même de l'obſtruction ; il eſt aiſé de comprendre par-là combien il peut être nuiſible dans les maladies ; & j'oſe affirmer, comme un axiome vrai dans la pratique, que le ſommeil qui rafraîchit les perſonnes qui ſe portent bien échauffe celles qui ont de la fievre.

Au premier coup-d'œil cette propoſition paroît être un paradoxe ; mais quelqu'un qui examinera avec attention les cauſes du ſommeil dans l'état de ſanté & dans celui de maladie, & les effets du ſommeil, comprendra d'abord ce qui en eſt. Il arrive ou par le défaut des eſprits ou bien par la compreſſion des nerfs ; chez les perſonnes qui ſont en ſanté, il eſt le plus ſouvent l'effet de l'une & de l'autre de ces cauſes. Les eſprits s'épuiſent par le travail de la journée, & le ſoir il s'allume une légere fievre dont preſque perſonne n'eſt exemt. Voici quel eſt le ſoir l'état d'un homme ſain ; les eſprits ſont en défaut ; ſouvent auſſi il arrive que la partie la plus déliée des humeurs s'épuiſe ayant été diſſipée par le mouvement ; les humeurs crues, provenant des alimens qui ne ſont pas encore cuits, font l'effet d'un ſtimulant ;

très-ſouvent la tête ſe remplit plus d'humeurs que les autres parties; le ſang commence à devenir d'une denſité inflammatoire, car les longues veilles donnent lieu aux plus mauvaiſes fievres inflammatoires. Le remede vient de la maladie même, & la machine à laquelle le mouvement nuiroit devient incapable de ce mouvement; le corps ſe prépare néceſſairement au repos, & ce repos répare les inconvéniens qui réſultent des actions & de ce qu'on a avalé.

Cela arrive, parce que les impreſſions extérieures tant phyſiques que morales qui aident à l'action du cœur ceſſent & que la circulation ſe rallentit. Le pouls devient donc plus rare auſſi-bien que la reſpiration, qui dans la plupart des cas ſuit le mouvement du cœur dans une proportion connue. Le ſang ſe meut plus lentement vers les couloirs, il s'enſuit qu'il ſe ſépare une moindre quantité d'humeurs par les ſecrétions, & que la tranſpiration même qui ſe fait par la peau eſt moins conſidérable, quoiqu'il ſemble qu'on doive conclure le contraire de la moiteur de la peau, qui vient du peu de matiere de la tranſpiration qui ne s'exhale pas. Le ſang ne perd donc rien ou peu de choſe, ſon mouvement étant moins conſidérable il ſe condenſe moins,

& il devient moins alcaleſcent; ce qui eſt crud ſe cuit, s'aſſimile ; étant cuit il s'applique aux couloirs ; il en réſulte l'humectation, la réparation & la nutrition des parties ſolides. Les eſprits ſe réparent, les forces ſe rétabliſſent & on ſe leve bien portant le matin, après s'être couché malade le ſoir, car l'état d'un homme qui eſt ſur le point de s'endormir eſt un état de maladie. Le ſommeil en remédiant aux cauſes de cette maladie ramene la ſanté.

Mais l'état d'un fébricitant eſt bien différent. Le ſommeil chez lui n'enleve point les cauſes de ſon indiſpoſition, il ne la diminue donc point. Il eſt en obſtacle à la guériſon, donc il augmente la maladie. Une obſervation incomplette a fait tomber dans l'erreur. On a vu que chez les gens qui ſe portent bien le ſommeil de la nuit rallentit la circulation, & que ceux qui dorment ſont rafraichis; on en a conclu que le ſommeil avoit la propriété de rafraichir toujours & dans tous les cas, ſans faire attention que ce rafraichiſſement vient de la ceſſation des cauſes du mouvement & de la chaleur. On a vu que le ſommeil ſurvenoit après l'uſage de l'opium, on en a déduit ce précepte : *le ſommeil rafraichit, l'opium endort, donc le dernier*

effet de l'opium eſt de rafraichir, donc l'opium ſera utile dans la petite vérole lorſqu'on ſouhaitera de procurer un rafraichiſſement exquis. Mais la propoſition eſt fauſſe & la concluſion l'eſt auſſi. Le ſommeil, encore un coup, ne diminue la viteſſe de la circulation & la chaleur que lorſque les cauſes du mouvement diminuent pendant qu'on dort. Lors même qu'on jouit de la meilleure ſanté, il ſurvient tous les jours une petite maladie fébrile occaſionnée par le travail de la journée, & à laquelle la nature a voulu remédier par ce paiſible repos que nous appellons le ſommeil; alors le ſommeil eſt le ſeul bon fébrifuge. Mais dans toute autre fievre il n'a plus cette propriété. Les fonctions du cœur ne ſont pas les mêmes dans l'état de ſanté qu'elles ſont dans la maladie, dans le premier cas elles ceſſent pendant le ſommeil, mais non pas dans le ſecond; leur effet eſt donc différent.

Un homme eſt atteint d'une fievre bilieuſe qui doit ſe guérir en évacuant le ventre & les urines & par une copieuſe boiſſon délayante & acide; la fievre eſt-elle moins forte à ſon réveil? Point du tout. Pendant le ſommeil le rallentiſſement du mouvement périſtaltique donne lieu à des amas, à la ſtagnation & à une

plus grande pourriture des matieres putrides des inteſtins ; les urines coulent moins, la tranſpiration diminue, circonſtance que je ſerois tenté de regarder comme fort importante ; les matieres âcres ſont donc retenues dans le ſang & elles ſont plus ſtimulantes ; le cœur bat plus fréquemment, la fievre eſt plus aiguë. Outre cela le manque de changement d'air fait que la chaleur eſt plus grande ; la boiſſon manquant, rien n'empêche les progrès de la putridité, le ſommeil a donc nui de pluſieurs manieres. On peut appliquer le même raiſonnement à la petite vérole : le ſommeil ne peut emporter aucune des cauſes de cette maladie, ni la diminuer en rien, il les augmente au contraire & retarde la guériſon, il rend donc la maladie plus violente.

Mais, dira-t-on, le ſommeil eſt néceſſaire pour réparer les forces, & il eſt néceſſaire que les forces ſe réparent, donc le ſommeil eſt néceſſaire. La majeure eſt fauſſe, la mineure eſt douteuſe, & la concluſion eſt fauſſe. Comme le ſommeil rafraichit ceux qui ſe portent bien en empêchant les cauſes de la chaleur, de même il répare les forces en remédiant aux cauſes qui les avoient abattues ; mais dans la fievre elles ſont abattues par la

maladie laquelle le ſommeil ne diminue pas, & les moyens de les réparer manquent; il ne redonne donc point alors des forces, ce que prouve une obſervation journaliere. Il n'y a que les remedes qui domptent la maladie qui fortifient véritablement; plus on lui ôte de ſes forces & plus le malade en reprend, & dans ce but quelques onces de jus de citron ſeront beaucoup plus utiles dans une fievre accompagnée de putridité que le ſommeil le plus long.

Ne croyez pourtant pas, cher HALLER, que je déſapprouve abſolument le ſommeil & l'uſage de tout narcotique dans les maladies aigues; il s'en faut bien. Je veux ſeulement dire que le ſommeil nuit ſouvent à ceux qui ont de la fievre, & que les narcotiques leur nuiſent encore plus ſouvent en augmentant la maladie, & en contrariant les vertus des remedes. Il m'eſt ſouvent arrivé d'obſerver, & je l'ai encore obſervé tout nouvellement pendant que j'écrivois ceci, que des fébricitans qui s'étoient mal-à-propos laiſſé perſuader d'avaler de l'opium le ſoir ſe ſont trouvés plus mal le matin, après avoir paſſé une cruelle nuit. Je ſais par contre qu'il fait de très-bons effets lorſqu'on l'emploie dans les maladies, après qu'on a enlevé la pléthore,

qu'on a délayé le ſang inflammatoire & relâché les vaiſſeaux; car alors il agit en qualité de diaphorétique & fait des effets admirables. Mais il doit être manié prudemment & par un médecin prudent. Mr. DE HAEN a fait d'excellentes obſervations à ce ſujet.

J'ai vu, dans la petite vérole confluente, qu'un malade qui n'avoit point dormi pendant huit jours entiers ne s'en étoit pas trouvé plus mal enſuite; j'ai ſouvent eu ſoin d'en faire réveiller d'autres qui tomboient de tems en tems dans l'aſſoupiſſement, voyant que leur reveil étoit accompagné d'angoiſſe à cauſe de la ſuppreſſion de la ſalivation, dont l'écoulement continuel ne peut être arrêté pendant une minute que le goſier n'en devienne plus enflé. Je l'ai vue aller à la quantité de ſept livres dans l'eſpace de vingt-quatre heures. La ſalivation dure quelquefois plus long-tems, & après qu'on a déja ſurmonté la maladie, & même juſqu'au trentieme jour, comme je l'ai vu, elle incommode les malades, mais je n'ai pas voulu la faire ceſſer; car c'eſt une criſe utile, & qui ceſſe d'elle-même à meſure que le ſang acquiert une nouvelle diſpoſition & que les ſolides ſe fortifient, ſur-tout lorſqu'on prend de l'exercice: je me ſouviens d'avoir

voir vu une fille étique dont la maladie avoit commencé par une toux, qui étoit ſurvenue après avoir ſupprimé la ſalivation au moyen d'un gargariſme aſtringent.

Il ne manque point d'autres raiſons à alléguer contre l'uſage de l'opium dans la fievre ſecondaire de la petite vérole; car,

7°. Le médecin doit choiſir des remedes qui ſoient tels que non-ſeulement ils favoriſent les criſes qui doivent procurer la guériſon de la maladie, (or nous avons vu que l'opium leur eſt contraire à toutes), mais auſſi qu'ils éloignent les ſymptômes, qui lorſqu'ils ſurviennent rendent la maladie mortelle. Tant s'en faut que l'opium ait cette propriété dans notre cas, puiſqu'il eſt plutôt propre à exciter tous ces ſymptômes. La plupart de ceux qui meurent de la petite vérole périſſent par la léthargie ou par l'orthopnée, qui vient des humeurs qui ſe ſont accumulées dans les poumons; où trouvera-t-on un remede qui puiſſe tuer plus ſurement de ces deux manieres?

On craint continuellement qu'il ne ſurvienne la phrénéſie, l'eſquinancie, la pleuréſie, la péripneumonie, l'inflammation du foie, la retention d'urine &

la gangrene des inteſtins; on chercheroit en vain un moyen d'occaſionner plus promtement ces accidens.

8°. Les malades ont des angoiſſes, ils ſont ſouvent en délire, ils éprouvent de la chaleur & de la ſoif; l'opium donne de l'angoiſſe, du délire, de la chaleur & de la ſoif.

9°. L'opium fait les mêmes effets que le vin. Qui eſt-ce qui feroit boire du vin à longs traits, lorſque la ſuppuration eſt dans toute ſa force?

10°. On éprouve quelquefois des démangeaiſons inſupportables. Qui eſt-ce qui ignore que l'opium les augmente?

11°. Je vois que les plus habiles médecins défendent abſolument l'uſage de l'opium dans les fievres aiguës, ou que du moins ils l'emploient avec beaucoup de circonſpection; je ne puis pas comprendre pourquoi on l'emploie ſi hardiment dans la fievre ſecondaire, qui eſt peut-être la plus aiguë de toutes les fievres, à moins qu'on ne croie qu'il eſt doué d'une vertu ſpécifique antivariolique, ce que je n'ai pas appris que perſonne ait penſé. La fievre de la petite vérole fournit les mêmes indications que la fievre putride la plus terrible; RIVIERE a conſeillé autrefois de traiter celle-là comme celle-ci: comment eſt-ce

que le même remede agira différemment dans des maladies tout-à-fait ſemblables?

Paſſez enfin en revue toutes les propriétés de l'opium, vous n'en trouverez aucune qui ne ſoit contraire aux véritables indications, excepté peut-être celle qu'il a de faire ſuer & d'appaiſer les douleurs. Mais pourra-t-il être utile de ces deux manieres? Point du tout. 1°. Suivant les préceptes de la médecine ancienne auſſi-bien que ſuivant ceux de la moderne on ne cherche point à faire ſuer, pendant qu'il y a de la fievre. 2°. Pour faire ſuer, il eſt néceſſaire de faire que les humeurs ſe portent à la peau, & que de plus elle ſe trouve dans un état qui ne s'oppoſe pas à cette évacuation; mais il ſe trouve tel dans la petite vérole que la ſueur ne peut en aucune façon avoir lieu. Il eſt donc dangereux de forcer les humeurs à ſe porter à la peau; il ne s'enſuit aucune évacuation, mais une plus grande tenſion & inflammation de la peau; l'irritation en devient plus grande & la fievre augmente. Et cette impoſſibilité n'eſt point inconnue aux habiles gens qui emploient l'opium; car en même tems ils cherchent à évacuer les humeurs par le ventre & par les urines, évacuations qu'ils ont ſoin d'ailleurs de ſupprimer

lorſqu'ils veulent exciter la ſueur ; ils imitent en cela fidélement la nature dont nous prévoyons la tendance à opérer une ſecrétion à la peau, lorſque les ſelles ſe ſuppriment & que les urines coulent moins.

Il appaiſera les douleurs. Mais aſſurément il augmente les cauſes de la douleur, ſavoir l'engorgement des vaiſſeaux & l'inflammation de la peau. Il ne lui reſte donc d'efficace qu'autant qu'en émouſſant la ſenſibilité du ſiege commun des ſenſations, il ôte à l'ame la faculté de ſentir la douleur. Mais cet engourdiſſement vient de ce qu'il augmente la compreſſion du cerveau ; or combien n'y a-t-il pas de danger à procurer le ſoulagement des douleurs, lorſqu'on ne peut y parvenir qu'en augmentant la cauſe des douleurs & toutes les autres circonſtances les plus graves de la maladie ?

L'opium eſt donc un remede dangereux dans la fievre ſecondaire de la petite vérole, entant qu'elle eſt une fievre aiguë, inflammatoire & putride, & qu'il augmente tous les ſymptômes que la fievre excite.

Je parle d'après mon expérience, je ne dis rien que de véritable ; il eſt vrai que pendant deux ans j'ai quelquefois été

dans l'incertitude n'ayant pas encore affis mon jugement au ſujet de l'opium ; mais depuis dix-ſept ans, tant que j'ai été ſeul conſulté & que j'ai pu agir à mon gré, je n'ai jamais employé les narcotiques dans une fievre ſecondaire dangereuſe, & j'en ai vu pluſieurs & de très-fâcheuſes, & je puis aſſurer en toute vérité que je n'ai perdu aucun des malades que j'ai traités ainſi. Ayant été très-ſouvent appellé pour des malades qui avoient été aſſez mal aviſés que de prendre du diacode à grandes doſes, ſans corriger ſes qualités nuiſibles par un régime aſſez rafraichiſſant, j'ai eu la douleur de lui voir produire de très-mauvais effets auxquels j'ai eu le bonheur de remédier quelquefois, graces à la bonne Providence, par l'uſage des purgatifs & des acides ; d'autrefois les remedes ayant été employés trop tard, ils ont été ſans ſuccès.

Je fus appellé à la campagne au printems de 1754, auprès d'un gentilhomme âgé de cinquante ans, qui étant au ſeptieme jour de ſa maladie uſoit de narcotiques par le conſeil de deux autres médecins. Je le trouvai attaqué d'une eſquinancie, qui s'étoit manifeſtée depuis quelques heures, & qui l'empêchoit déja d'avaler & de boire. Je conſeillai inu-

tilement la saignée. J'obtins qu'on suspendît l'usage des narcotiques pendant vingt-quatre heures. On donna plusieurs lavemens au malade, & il put avaler. Le neuvieme jour on eut de nouveau recours aux narcotiques, le gosier se boucha après la seconde dose. Le dixieme le délire survient, & le passage est fermé à tous les remedes; je sollicite en vain la saignée. L'usage des lavemens & l'abstinence des narcotiques, que le malade ne pouvoit pas avaler, qu'il put boire quelques heures après; mais on mêloit du diacode dans sa boisson; il survient de l'angoisse, le délire augmente & le pharinx s'obstrue derechef. Le douzieme jour le malade tombe dans la léthargie. On le saigne au pied & au bras par le conseil de cinq médecins, mais c'étoit trop tard: on applique des cantharides malgré que nous nous y opposassions le médecin ordinaire & moi: on enveloppe le malade dans la peau d'un mouton écorché en notre présence, pour se conformer à une pratique populaire extravagante & nuisible. Le ronflement survient la nuit suivante, & le malade meurt. Ce pere de famille vivroit vraisemblablement encore pour le bien de la société, si on avoit mis de côté le diacode, & qu'on lui eût fait boire

autant d'onces d'eſprit acide. Car j'ai vu pluſieurs perſonnes couvertes d'une grande quantité de boutons de petite vérole, qui n'ont eu ni délire ni angoiſſe, pas même pendant une minute, & qui ſe ſont tirés d'affaire à ſouhait: mais il eſt vrai qu'ils n'ont pas ſeulement avalé une goutte de ſirop de coquelicot.

Faut-il donc taxer tous les plus grands médecins de l'Europe à l'exception peut-être d'un ou deux, faut-il taxer ces principaux chefs de la vraie médecine, qui cherchent à modérer la violence de la fievre de ſuppuration par le moyen de l'opium? A Dieu ne plaiſe. Il en eſt pluſieurs pour qui perſonne n'a plus de vénération que moi, & leur méthode eſt ſi parfaite à tout autre égard que l'emploi qu'ils font d'un ſeul remede, qui ne s'accorde pas parfaitement avec leurs principes, ne peut preſque pas être dangereux. D'ailleurs, ils ſont ſi ſages & ſi expérimentés que j'oſerois jurer que quoiqu'ils recommandent l'opium en theſe générale, ils s'en abſtiennent dans pluſieurs cas. Et puis ils preſcrivent le plus ſouvent le ſirop diacode, qui, tel qu'il eſt dans les boutiques, eſt comme je l'ai vu ſouvent plutôt adouciſſant que narcotique; quelquefois même il tient

plutôt des acides à raiſon du ſucre que des qualités de l'opium. Cette différence avoit déja lieu du tems de SYDENHAM, à ce qu'il paroît par une obſervation très-connue qui eſt de cet auteur; ſavoir que les femmes hyſtériques ſe trouvent bien de l'uſage du laudanum liquide & mal du diacode, & par une regle de précaution qu'il nous a tranſmiſe, en diſant que l'expérience a prouvé que l'opium liquide, qui eſt d'ailleurs d'un ſi grand uſage dans la petite vérole, échauffe quelquefois, & que le diacode n'a point cet inconvénient.

Il faut donc bannir l'uſage de l'opium du traitement de la petite vérole? Point du tout; il a mérité des éloges dans cette maladie & même des éloges diſtingués, mais non pas dans le cas pour lequel on le recommande principalement.

Je l'emploie, 1°. lorſque les forces vitales paroiſſent affoiblies, & que la néceſſité demande des cordiaux. Par exemple, il ſe préſente ſouvent à moi des enfans délicats, foibles, qui ont le genre nerveux trop mobile, qui ſont attaqués avant l'éruption de ſymptômes irréguliers, qui les premiers jours de l'éruption ont le pouls inégal & foible, qui ſont refroidis & tombent en ſyncope. Alors je ranime les forces par l'uſage de l'o-

pium, qui eſt le plus excellent remede que l'on puiſſe donner toutes les fois qu'il s'agit de chaſſer un venin errant de l'intérieur à l'extérieur. C'eſt ainſi qu'au moyen d'une ſeule doſe, un peu grande à la vérité, de laudanum liquide, je diſſipai il n'y a pas long-tems entiérement une angoiſſe des plus cruelles qu'éprouvoit depuis huit jours un homme de qualité, le venin de la goutte lui irritant l'eſtomac. Une violente douleur ſe jetta ſur l'articulation & l'eſtomac fut dégagé.

Mais dans la petite vérole l'uſage de ce remede peut facilement dégénérer en abus. Le venin étant dépoſé à la peau, les forces qui auparavant étoient abattues ſe raniment d'une maniere étonnante, & ſi on ne met pas de côté l'opium qui a ſauvé la vie, il l'ôtera bientôt à l'approche de la fievre de ſuppuration qui eſt des plus violentes, & qu'il faut calmer par les plus puiſſans rafraîchiſſans. J'ai guéri l'été dernier un enfant, qui avoit pris une dragme & demi de laudanum liquide entre le troiſieme & le quatrieme jour de la maladie; la mobilité & la foibleſſe rendant ce remede néceſſaire, l'éruption fut abondante & parfaite, & le malade fut très-bien pendant quelques jours. Entre le neuvieme & le

dixieme jour, il prit ſix dragmes d'eſprit de ſoufre parce que la fievre de ſuppuration le demandoit. Il eſt rare que j'aie vu un pareil changement chez les adultes. Mais lorſque j'ai vu que les enfans, auſſi-bien que tous ceux qui étoient d'une conſtitution délicate, qui avoient le genre nerveux mobile & l'eſprit abattu, avoient beſoin d'opium, je leur en ai donné hardiment dans la vue de donner de la force à la circulation, d'appaiſer l'irritation des nerfs & de redonner de la vigueur à l'eſprit.

2°. Ce remede eſt d'un grand uſage pour les enfans qui ont une petite vérole bénigne, mais qui ſupportent avec peine la douleur que leur cauſent les boutons, ou qu'on ne peut pas engager à garder la chambre; alors l'opium endort les douleurs, il empêche le refroidiſſement, & la maladie parcourt paiſiblement ſes périodes; car les inconvéniens qui peuvent réſulter de la petite doſe d'opium qu'on donne en pareil cas ne ſont que d'une petite ou même de nulle conſéquence.

3°. Lorſque dans le tems de l'éruption les humeurs ſe jettent ſur les inteſtins ſans qu'il y ait d'inflammation, & qu'il ſurvient une diarrhée qui menace d'abattre entiérement les forces,

j'ai vu alors l'opium ſurpaſſer mon attente en forçant le virus à retourner à la peau; la diarrhée étant arrêtée, la peau devenoit moite, les exanthemes repouſſoient, & les forces revenoient.

Il arrive auſſi quelquefois, dans les petites véroles malignes, que le ventre étant trop relâché pendant toute la maladie il en réſulte un abattement total des forces, avec de fréquentes défaillances & le refroidiſſement des extrêmités: j'ai ſouvent alors été obligé d'employer l'opium à grandes doſes; je n'ai même pas craint d'avoir recours au diaſcordium qui fortifie un peu les inteſtins, à raiſon de ſa qualité légérement aſtringente. Il eſt alors à propos d'y joindre l'uſage de la mixture ſimple en la mêlant avec des eſprits purement acides. Ne me taxez pourtant point d'uſer ici d'un mêlange mal aſſorti, après avoir blâmé plus haut un pareil défaut; car ce n'eſt point au même ſymptôme que j'oppoſe l'opium & les acides, qui ſont de qualités contraires; mais lorſque j'ai le chagrin de voir que le malade eſt attaqué d'une diarrhée ſymptomatique, qui pourroit lui cauſer la mort, j'arrête cette diarrhée par les remedes qui lui ſont propres, tandis que je combats de toutes

mes forces la putridité qui eſt la cauſe de la maladie.

4°. Si les malades, ſur-tout ceux qui ſont jeunes, ont employé des remedes trop chauds, ou qu'ils aient trop pris d'alimens, & que leur régime n'ait pas été aſſez rafraichiſſant, s'ils ont eu long-tems le ventre reſſerré, ſi on l'a lâché à contretems par des remedes trop âcres, ſi on a trop renvoyé la purgation, ſi enfin on a commis quelque faute par rapport aux ſix choſes non-naturelles (†); alors dans le tems du deſſéchement des boutons, ces malades ſont ſouvent attaqués d'une diarrhée abondante dont l'effet eſt non-ſeulement d'entrainer les reſtes du venin, mais encore de faire que les inteſtins étant irrités par le venin toutes les humeurs y affluent; les puſtules s'affaiſſent bientôt, s'exténuent, ſe vuident & deviennent ſemblables à une bourſe vuide, enſorte qu'on peut alors les appeller avec raiſon des puſtules ſi-

(†) Les médecins ſcolaſtiques ont appellé ainſi les choſes qui n'entrent point dans la compoſition du corps humain, mais qui entretiennent la vie & la ſanté par leur bon uſage & leurs conditions requiſes, ou qui les détruiſent par leur abus & leurs mauvaiſes qualités; ce ſont l'air, les alimens tant ſolides que liquides, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les matieres ou les humeurs retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

liqueuſes ; la peau devient pâle & flaſque ; les ſyncopes & le délire ſurviennent ; les extrêmités ſe refroidiſſent & le malade périt. Je ſais que pluſieurs ſont morts de cette maniere. J'ai été témoin de la mort de deux pour leſquels on m'avoit appellé trop tard. Le premier rendoit le dernier ſoupir au moment où j'entrai dans la chambre ; le ſecond vécut encore deux heures. J'en ai ſauvé pluſieurs, auprès de qui j'avois été appellé à tems en leur faiſant prendre beaucoup de laudanum, dont l'effet eſt de réprimer l'excès du mouvement périſtaltique, & de rétablir la circulation cutanée : j'y joins la boiſſon du lait qui à raiſon de ſa qualité émolliente enveloppe les matieres âcres & qui répare les forces.

Les véſicatoires ſont auſſi utiles dans ce cas, mais ils operent un peu tard ; & ce qui ne plaira peut-être qu'à un petit nombre de lecteurs, c'eſt que l'opium & les cantharides ſont des remedes qui agiſſent d'une maniere analogue dans la petite vérole, & dans quelques autres maladies, & que je les ai fort ſouvent employés en même tems. Les cantharides raniment les forces comme l'opium, elles font de même couler les humeurs à la peau, & arrêtent la diar-

rhée. J'ai ſouvent employé utilement l'opium, lorſque le malade étant foible l'éruption avoit été précédée d'un ſommeil accompagné de ſpaſmes, & il a produit dans l'eſpace d'une heure l'effet que les véſicatoires auroient fait trop tard.

Il y a un ſeul ſymptôme dans lequel je m'abſtiens d'uſer des narcotiques, quoique leur effet ſoit ſi ſalutaire dans les autres cas; ſavoir, lorſque l'acrimonie virulente ayant quitté la peau ſe jette ſur les poumons, le pouls étant très-fréquent, très-vîte & foible, la peau étant ſeche, y ayant de l'orthopnée, de l'angoiſſe & du délire. Ce cas eſt aſſurément grave & des plus dangereux qui s'offrent au médecin dans la petite vérole: j'y ai quelquefois remédié heureuſement, lorſque j'ai été appellé tout de ſuite, en faiſant appliquer des véſicatoires très-forts & larges aux gras de jambes, en preſcrivant de boire abondamment & chaudement de la décoction d'orge & de ſureau miellée, avec de très-petites doſes de ſoufre doré d'antimoine. Au bout de quatre ou cinq heures la fréquence du pouls diminue, l'angoiſſe ceſſe, la peau devient moite & les forces augmentent. La poitrine étant tout-à-fait dégagée & la fievre abattue,

on peut aider à la nature avec un léger narcotique ; il convient de faire ſuppurer longtems les jambes.

Les cantharides ſont fort nuiſibles dans cet aſſoupiſſement qui vient de la violence de la fievre & de la trop grande plénitude des vaiſſeaux : elles nuiſent ſur-tout dans une violente fievre de ſuppuration, malgré tout ce qu'ont pu dire, il y a trente ans, l'illuſtre J. FREIND & ſes ſectateurs pour s'oppoſer à ce ſentiment, & je vois avec plaiſir que les modernes abandonnent cet uſage. Si jamais elles ont été utiles dans cette fievre, elles l'ont été uniquement en évacuant une grande quantité de pus : mais cet avantage eſt accompagné de tant d'inconvénien que ce ſeroit commettre une faute très-grave que d'employer les cantharides dans ce deſſein, ſur-tout tandis qu'on peut ſe promettre le même avantage, ſans tous ces inconvéniens, en faiſant des inciſions aux jambes & aux bras ; méthode que les Anglois emploient depuis longtems, & que l'on ſuit en deça de la mer depuis quelques années : d'ailleurs il reſte douteux ſi les cantharides évacuent un vrai pus variolique exiſtant avant leur application, ou un pus qu'elles auront nouvellement produit. Voici quels ſont les effets des cantharides mis

en parallele avec les indications : *a*) elles augmentent la fievre, l'inflammation, la chaleur & la putridité que nous cherchons à diminuer; PANAROLE a vu les cantharides accélerer ſi fort la circulation que, durant la fievre qui en réſulta, le ſang s'ouvrit un chemin par une veine qu'on avoit ouverte pluſieurs heures avant l'application de ces mouches : *b*) elles excitent l'inflammation de la peau laquelle on doit chercher à appaiſer : *c*) elles diminuent ſouvent l'écoulement des urines, tandis qu'on doit favoriſer cette évacuation: *d*) elles rendent ſouvent les douleurs plus aigues, tandis qu'il eſt queſtion de les adoucir : *e*) elles font obſtacle à la liberté du ventre qui eſt un avantage que l'on déſire : en un mot, elles ne ſatisfont à aucune indication, & ſont en oppoſition à pluſieurs.

5°. Un léger narcotique eſt utile après les purgations ſur la fin de la ſuppuration, comme c'étoit la coutume de SYDENHAM; car les convaleſcens ont le genre nerveux mobile, & les purgatifs excitent des déſordres que l'opium réprime.

On me fera peut-être cette queſtion, puiſque vous mettez de côté les narcotiques dont les autres médecins ſe ſervent pour diminuer la violence de la

fievre, quel remede employez-vous? Je réponds que j'emploie la même méthode rafraichiſſante qui étoit familiere aux Arabes, & qu'a ſi bien expoſée M. DE HAEN, cet homme ſi cher à la médecine par tant d'endroits, & pour qui j'ai beaucoup d'amitié. L'omiſſion des narcotiques n'ôte rien à l'efficacité de cette méthode: mais outre cela, je l'augmente en y joignant un uſage abondant d'eſprits acides.

Les acides végétaux, que les Arabes avoient déja recommandés, ont été employés par pluſieurs médecins juſqu'au tems de SYDENHAM, quoiqu'en même tems ils preſcriviſſent, enſuite d'un préjugé aveugle, des abſorbans, des bezoardiques & des compoſitions thériacales. SYDENHAM ne faiſait pas grand uſage de ces acides: mais dans une eſpece de petite vérole maligne gangréneuſe, qui fit beaucoup de ravage l'année 1670 & qui revint en 1674, il employa enfin cette derniere année l'eſprit de vitriol en en faiſant mêler dans la biere, juſqu'au point de la rendre d'une acidité agréable: il parle derechef du même remede employé dans le même cas, dans ſon excellente lettre à G. COLE, & dans ſon *procédé entier* (†). Mais ce qui vous

(†) *In proceſſu integro.*

étonnera, c'eſt qu'il avertit par-tout qu'il faut employer ce remede juſqu'à ce que l'éruption des boutons ſoit complette, & qu'il paroit l'abandonner dans le tems de la ſuppuration ; il n'a donc pas ſu combien il étoit efficace contre la fievre ſecondaire.

Les médecins Anglois, qui ont d'ailleurs ſi fort enrichi la médecine, & à qui je reconnois volontiers & avec gratitude que je dois beaucoup d'excellentes choſes, ſuivant les traces de SYDENHAM, emploient l'eſprit de vitriol avec des aromates dans les petites véroles malignes anomales, mais ils gardent le ſilence ſur ſon uſage dans la fievre ſecondaire : ils ne l'auroient pourtant pas gardé, s'ils avoient ſu comme moi qu'il n'y a pas de plus puiſſant ſecours que celui là (†). Et ils agiſſent aſſurément d'une maniere conſéquente, en ce que tandis qu'ils emploient les narcotiques dans le deſſein d'appaiſer la fievre, ils s'abſtien-

(†) Lorſque j'ai écrit ceci, je ne connoiſſois pas un petit ouvrage de Mr. LANGRISH publié peu de tems auparavant ſous le titre de *plain directions in regard to the ſmall pox*, dans lequel il recommande un uſage abondant des acides & même des acides minéraux, contre la violence de la fievre de ſuppuration, & où il borne l'efficacité des narcotiques.

nent des esprits acides ; car ce sont des remedes qui ne s'accordent point, & qui se détruisent mutuellement, comme il paroîtra plus bas. Mais j'ai lieu d'espérer que l'illustre TRALLES, qui connoît les dangers de l'opium, se rangera facilement à mon avis, & qu'il approuvera l'usage des esprits acides, & assurément je me réjouirai & me ferai honneur de son consentement, comme je me fais honneur d'avoir en ma faveur celui de SYDENHAM qui ne l'avoit pas prévu ; car ce qu'il dit de la véritable vertu de l'esprit de vitriol est un consentement pour moi.

Mais je ne puis pas comprendre comment un si grand médecin ne l'a pas employé comme une ressource assurée contre la furie de la suppuration, toutes les fois que je lis dans ses écrits, *je pensois que l'esprit de vitriol pouvoit satisfaire à l'une & à l'autre de ces intentions, de résister à la putridité & d'abattre l'extrême chaleur ;* car c'est parce que ce remede a cette double efficace qu'il remplit les indications de la fievre variolique, sur-tout s'il fait couler les urines & la salive (†). Or les esprits

(†) Il n'augmente pas proprement la salivation ; car tandis que les malades urinent beaucoup, ils ont moins besoin des autres évacuations, & ils

acides ſont capables de produire tous ces effets, ſuivant l'avis que vous en avez donné le premier, monſieur, ſi je ne me trompe, & que perſonne d'autre n'a peut-être donné juſqu'ici, lorſqu'en faiſant l'hiſtoire d'une épidémie qui a régné à Berne, & dont la putridité demandoit des acides, vous dites : *le neuvieme jour au ſoir, on ajouta à la boiſſon du phlegme de ſoufre. Le dixieme jour, les mêmes puſtules (noires) ſont devenues jaunes après avoir fait uſage d'un acide plus fort, & l'appétit eſt un peu revenu.* Mais on n'a pas fait aſſez d'attention à ces belles obſervations, & il paroît que ſi elles ont ſervi de guide à quelqu'un, ce n'eſt qu'à un petit nombre de médecins.

L'état de cette fievre devient très-dangereux par la chaleur, par l'inflammation de la peau, par l'arrêt de la tranſpiration, par la réſorption continuelle du pus, dont le paſſage dans le ſang excite toujours de la fievre, comme perſonne ne l'ignore, & par l'état de putridité des humeurs qui eſt ſi contraire à la nature humaine. Elle indique donc

---

crachent réellement moins, mais ils crachent avec facilité, & ils ne ſouffrent pas de la ſalivation, comme cela arrive ſouvent lorſqu'on emploie une autre méthode.

un remede qui diminue la chaleur de la fievre, qui faſſe ſortir par d'autres couloirs la matiere de la tranſpiration qui eſt retenue, qui empêche les effets de la réſorption du pus, & qui écarte la putridité qui commence à s'emparer des humeurs. C'eſt ce que peuvent faire les eſprits acides dans les cas les plus graves, mais non pas d'autres remedes, même les mieux choiſis. *J'ai vu*, dit Mr. TH. SCHWENCKE, *le lait de beurre & le jus de citron ne rien changer chez un malade à la putridité variolique, mais dégénérer dans peu en cette putridité.*

J'avois employé heureuſement les acides minéraux dans les petites véroles malignes proprement ainſi dites, ſurtout dans les ſanguinolentes; je les ai oppoſées pour la premiere fois à la fin de l'année 1754 à la fievre ſecondaire, dans un cas grave auquel je ne voyois aucune eſpérance de pouvoir remédier par les acides végétaux, & par les autres remedes que l'on vante pour ces ſortes de cas. Une eſquinancie étoit ſur le point de ſe manifeſter; je l'éloignai par le moyen de la ſaignée, & j'eus ſoin que le malade bût à diverſes repriſes, dans l'eſpace de trois heures, une mixture compoſée de deux dragmes d'eſprit de nitre, mêlées avec autant d'on-

ces de ſirop de violette qui en devint d'un beau rouge, & d'une grande quantité d'eau de fontaine. Cela fit que la fievre diminua, & que les urines coulerent abondamment & au-delà de mon eſpérance. Je continuai à en conſeiller l'uſage, mais à plus petite doſe; je lâchai le ventre, & la malade, que j'avois craint de perdre, réchappa heureuſement: je l'aurois ſans doute perdue ſi j'avois manqué de lui faire prendre de l'eſprit de nitre.

L'année ſuivante qui a été fort féconde en petites véroles, j'ai ſouvent employé le même remede, & j'ai guéri heureuſement pluſieurs malades attaqués des petites véroles confluentes les plus terribles, en prenant garde que pendant tout le cours de la maladie ils ne goûtaſſent abſolument rien que de la tiſane d'orge, des émulſions, du jus de citron, du ſucre, des eſprits acides, de l'eau de fontaine, & en m'abſtenant ſur-tout de l'uſage des narcotiques.

Je preſcris les eſprits acides, non ſeulement dans la fievre de ſuppuration, mais auſſi toutes les fois que la fievre eſt trop allumée, & ils n'ont pas encore trompé mon attente. Tout nouvellement, j'ai eu à traiter une fille de dix ans chez qui il ſe manifeſta, environ la

ſoixantieme heure de la maladie, une fievre ſi violente accompagnée de délire, d'angoiſſe, & de je ne ſais quelles taches très-petites & brunes à la peau, qui étaient ſans doute des ecchymoſes occaſionnées par la violence de la fievre, que j'étois en peine de ce qui en réſulteroit. Après un lavement, je lui fis prendre trois dragmes d'eſprit acide dans l'eſpace de quatre heures. La fievre diminuoit peu à peu. La malade paſſa une nuit tranquille, & le matin il ſe manifeſta une roſée de ſueur avec les premieres puſtules d'une petite vérole très-bénigne. Je donne ces acides à très-grandes doſes dans la fievre de ſuppuration, & j'ai guéri en dernier lieu une malade qui n'a avalé dans l'eſpace de quarante heures que deux onces d'eſprit de ſoufre avec du ſirop de violettes, & de très-légeres émulſions.

J'ai vu cette automne des enfans attaqués de ſaignemens de nez & de piſſement de ſang, avec de vilains boutons & un pouls très-fréquent, qui ſe ſont guéris heureuſement en ne prenant pour toute nourriture, pour toute boiſſon & pour tout remede, que de grandes doſes d'eſprit acide adouci avec du ſirop du fruit du murier des hayes. Je n'ignore pas que des auteurs de poids con-

ſeillent en pareil cas l'uſage de divers aſtringens, de l'alun, du cachou, du ſang de dragon : mais qu'il me ſoit permis de dire, ſauf le reſpect que je dois à de ſi grands médecins, que ces médicamens ont bien des inconvéniens, & que je n'oſe les preſcrire, les abandonnant à ceux qui les vantent & qui ſont plus habiles que moi. Leur principale vertu dépend d'un principe acide qu'il eſt plus ſûr de faire prendre tout pur.

D'autres conſeillent l'uſage de l'écorce du Pérou, que je ne veux pas priver des éloges qu'elle mérite dans le traitement de la petite vérole : mais j'avoue que je ne l'ai pas encore employée dans une fievre ſecondaire un peu conſidérable, après cette maladie qui eſt véritablement inflammatoire, parce qu'il ne m a jamais paru qu'on pût l'employer ſûrement. Et je voudrois qu'on l'employât avec précaution dans le piſſement de ſang. Elle ne paroît aſſurément pas propre à remplir les indications de la fievre ſecondaire ; elle eſt en oppoſition avec quelques unes : mais comme elle eſt fort utile dans les fievres malignes, elle l'eſt auſſi dans ces petites véroles malignes où on voit que les fibres ſont relâchées, que le ſang eſt diſſous & putride, que la foibleſſe eſt très-grande, & qu'on a à

tout

tout moment à craindre qu'un ſang gâté & putride ne donne lieu à la gangrene. Alors en prenant le quinquina pendant tout le cours de la maladie, à la doſe de trois, quatre ou cinq dragmes par jour, il fait prendre à la maladie une tournure favorable. Chez un enfant de douze ans à qui, après une terrible maladie, il étoit tombé une partie de la machoire inférieure, il a très-bien terminé la cure en le donnant à très-petites doſes, mais ſouvent réitérées ; il buvoit en même tems du lait de vache qui lui ſervoit de nourriture en en prenant ſouvent par cuillerées. Le quinquina eſt auſſi utile contre cette fievre lente qui eſt quelquefois la ſuite d'une petite vérole très-facheuſe, mal traitée ou maligne, & il prévient la conſomption. Enfin on l'emploie utilement, lorſqu'il arrive, comme je l'ai vu, qu'une fievre intermittente ſe joint à la petite vérole. Dans tous les autres cas il n'eſt pas auſſi utile, ſi tant eſt qu'il ait alors quelque utilité.

Un remede dont les vertus ne different pas beaucoup de celles du quinquina, c'eſt le camphre, que vous avez employé le premier dans le traitement de la petite vérole ; pratique que pluſieurs médecins ont ſuivie d'après votre exem-

ple, & que j'ai vu très-bien réuſſir dans quelques eſpeces de petites véroles malignes, en combinant cet uſage de camphre avec celui des acides. Voici quelles ſont ſes vertus dans cette maladie, comme je l'ai appris par l'expérience: il ranime doucement les forces; en agiſſant ſur les fibres comme un ſtimulant modéré, il réſiſte au virus putride, & le porte à la peau; il n'eſt perſonne qui ne comprenne très-facilement combien ces vertus le rendent utile dans certaines petites véroles. On comprendra en même tems qu'il pourra le plus ſouvent être nuiſible.

Il poſſede pluſieurs des propriétés de l'opium, & il eſt exemt de pluſieurs de ſes défauts, auſſi devroit-on ſouvent le ſubſtituer à la place de ce remede: dans certains cas, il n'eſt point mal à propos de les marier enſemble, & je vois que déja en 1564 ce mêlange fut employé dans la peſte, qui eſt la plus maligne de toutes les maladies, & qu'il étoit fort du goût de CONRAD GESNER, ce grand homme, que j'appellerois volontiers le HALLER de ſon ſiecle, du moins pour la médecine; car perſonne n'ignore, à moins que d'être tout-à-fait novice dans l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique, que ce ſiecle a eu ſes HALLER qui étoient vos

ancêtres, & dont les uns étoient grands théologiens, les autres grands politiques; que CHR. HALLER, d'heureuſe mémoire, a été notre réformateur en 1528, & que la république de Berne a eu des avoyers de ce nom qui ont mérité de grands éloges, en tenant les rênes du gouvernement, & à la tête des armées.

Je reviens aux acides dont l'uſage procure au malade les avantages ſuivans: 1°. la ſalive s'écoule ſans diſcontinuer, ce qui à la vérité empêche le ſommeil, comme je l'ai déja dit; mais qu'importe encore un coup? La deſtruction des cauſes de la maladie eſt un ſommeil pour les malades, & cet écoulement eſt facile; car pendant qu'on fait uſage des acides, la ſalive ne s'épaiſſit pas, & la ſalivation ne dure pas ſi longtems; car 2°. l'urine coule fort abondamment, & ſouſtrait la matiere de la ſalivation. 3°. Le ventre, que les narcotiques conſtipent fortement, eſt libre pendant qu'on uſe des acides, & les lavemens ſeuls procurent ſouvent de copieuſes évacuations. Il n'en réſulte jamais cette diarrhée dont j'ai parlé plus haut, qui eſt cauſée par des impuretés âcres amaſſées dans les inteſtins ou dépoſées ſur ces parties, laquelle n'eſt jamais exemte de danger;

car autant il eſt utile que le ventre ſoit libre pendant tout le cours de la maladie, autant il convient qu'il ſoit un peu plus relâché, ſoit de lui-même, ſoit par le ſecours de l'art, dans le tems de la ſuppuration, autant auſſi eſt nuiſible une diarrhée abondante qui ſurvient tout d'un coup ſur la fin du deſſéchement. 4°. La fievre, la chaleur, la ſoif, l'angoiſſe & la démangeaiſon augmentent beaucoup moins.

5°. On n'a point d'eſquinancie à craindre, & ce que j'ai ſouvent admiré & que j'attribue à je ne ſais quelle vertu ſpécifique des acides, je n'ai jamais obſervé ni délire, ni phrénéſie, pendant leur uſage.

6°. Mr. DE HAEN, cet homme né pour avancer les progrès de la pratique, ſe plaint *qu'il eſt une cauſe bien difficile à découvrir, qui change les petites véroles les plus bénignes en malignes, & qu'on a vu quelquefois la petite vérole ſe terminer par une mort ſubite, ſans aucun affaiſſement des boutons.* SYDENHAM, FREIND & d'autres s'en ſont plaints; & j'ai vu l'un & l'autre de ces cas. En 1755, je fus appellé pour un enfant le dixieme jour de la maladie, je le trouvai déja mort, ayant une petite vérole très-belle & diſcrette à la vérité, mais dont les bou-

tons étoient nombreux : cet enfant, à ce qu'on me dit, qui juſques-là avoit été bien ſuivant ſon état, avoit été tout-à-coup attaqué d'une cruelle douleur de tête & avoit expiré au bout de deux heures : on ne voulut pas conſentir à l'ouverture du cadavre ; il ſe ſeroit ſans doute trouvé du pus dans la tête. Mais d'où eſt-ce que ce pus avoit été repompé, les puſtules étant pleines ? Quelqu'un qui aura lu avec attention les ouvrages de Mr. DE HAEN n'ignorera pas quelle pouvoit en être la ſource.

J'ai vu pluſieurs autres malades qui ayant une petite vérole aſſez légere étoient attaqués de ſymptômes irréguliers, ſur-tout dans le tems de la ſuppuration ; la maladie de bénigne qu'elle étoit devenoit maligne. Quelquefois j'ai pu à l'aide de DIEU écarter le danger, d'autres fois cela ne m'a pas été poſſible. C'eſt toujours la réſorption d'un miaſme putride qui eſt la cauſe de ces triſtes changemens ; car c'eſt de la putridité que vient la malignité, ou bien on meurt ſouvent de mort ſubite, parce qu'il ſe fait un dépôt de cette matiere putride ſur quelque partie noble. J'ai vu une inflammation du foie mortelle, provenant d'une pareille cauſe. L'illuſtre premier médecin de la maiſon d'Autri-

che a averti que ces cas arrivent rarement, lorſqu'on emploie la ſalutaire méthode qu'il décrit: il eſt permis de douter s'ils ont lieu, lorſqu'on fait uſage des acides minéraux; car je ne l'ai pas encore vu, & cela n'eſt pas étonnant, car tout ce qui ſe mêle de nuiſible au ſang eſt corrigé ſur le champ, & s'évacue par des couloirs qui ſont toujours ouverts.

7°. Je n'ai jamais obſervé, même après les petites véroles les plus fâcheuſes, les reliquats inquiétans & ſouvent inſurmontables que produiſent par-ci par-là ces dépôts d'un virus retenu & qui n'a pas été domté.

J'emploie les acides minéraux en tout tems, toutes les fois que la fievre augmente trop, & toujours lorſque la maladie eſt un peu grave, dès la premiere attaque de la fievre de ſuppuration juſqu'au moment où elle a tellement diminué que je puis en conclure avec aſſurance qu'il n'y a plus de danger. Ce remede utile n'a trompé mon eſpérance que deux fois, chez deux femmes âgées de cinquante ans dont la ſanté étoit déja très-mauvaiſe, & que je ne pus voir que rarement, parce qu'elles étoient à la campagne: & une expérience multipliée m'a conduit à la ferme perſuaſion que les acides minéraux ſont le meilleur

frein, connu juſqu'ici, qu'on puiſſe oppoſer à la furie de la petite vérole : c'eſt pourquoi je prie inſtamment tous les médecins d'en faire l'expérience, autant qu'ils le pourront ſans faire uſage des narcotiques ; car on peut eſpérer avec aſſurance qu'on guérira, par le moyen de ces acides, les petites véroles les plus terribles, qu'on ne pourroit pas guérir par les autres méthodes les plus excellentes.

Mais j'avertis encore une fois quiconque voudra éprouver les vertus des acides de prendre garde de ne pas ſe ſervir des narcotiques qui leur ôteroient de leur efficacité ; car les vertus des uns ſont entiérement oppoſées à celles des autres. Qu'il me ſoit permis de mettre en peu de mots cette différence ſous les yeux. Les narcotiques augmentent la chaleur & la putridité ; les eſprits acides corrigent ces mauvaiſes qualités : les premiers de ces remedes augmentent la difficulté de reſpirer & l'angoiſſe ; les ſeconds les diminuent : après l'uſage des narcotiques les ſecrétions du ventre, des reins & des glandes ſalivaires, ceſſent ; elles augmentent lorſqu'on uſe des acides. Les remedes tirés du pavot offuſquent l'entendement, les acides en diſſipent les nuages : en un mot les pro-

priétés de ces remedes n'ont rien de commun, elles ſont toutes oppoſées entr'elles. Qu'on compare les unes & les autres avec les indications de la petite vérole, & qu'on choiſiſſe.

Il me reſte à faire une ſeule obſervation ſur les eſprits acides, à laquelle je voudrois qu'on fît attention. Puiſqu'on s'accorde unanimement à recommander les acides végétaux, pourquoi n'a-t-on pas averti qu'il falloit recourir aux plus puiſſants acides toutes les fois que les plus foibles n'ont pas aſſez d'efficacité? Aſſurément ſi les eſpeces d'acides les plus foibles conviennent dans une maladie légere, on devra employer hardiment les acides les plus efficaces dans une maladie beaucoup plus grave.

Comme les eſprits acides ſont d'une ſi grande utilité lorſqu'on les avale, de même auſſi la vapeur du vinaigre, qu'HIPPOCRATE avoit déja recommandée, remédie promtement, & mieux que tous les autres moyens, à l'orthopnée variolique, qui vient de l'inflammation des poumons; je l'ai ſouvent employée, & elle a rarement trompé mon attente: & j'ai appris par la renommée que vous aviez ſauvé par le même moyen une femme de qualité qui étoit enceinte, dont on n'eſpéroit déja plus rien, & à

qui, ſuivant l'uſage du lieu, les médecins auxquels on avoit confié le traitement avoient peut-être fait prendre des remedes trop chauds. J'ai même vu quelquefois que la ſimple vapeur de l'eau chaude faiſoit des merveilles.

Ne croyez cependant pas, mon illuſtre ami, que je mets uniquement ma confiance dans ces acides, point du tout; mais j'ai outre cela recours à tout ce qui a rapport à la méthode rafraichiſſante que j'ai déja recommandée en m'abſtenant ſeulement de l'opium, qui eſt contraire aux autres remedes.

Outre la ſaignée qui eſt inutile dans une petite vérole bénigne, qui eſt nuiſible dans une petite vérole très-bénigne ou auſſi dans une maligne, mais qu'il faut réiterer dans les commencemens lorſque la maladie eſt violente, juſqu'à ce qu'on connoiſſe par l'état du pouls, par l'adouciſſement de la peau & par la diminution des ſymptômes, que la diſpoſition inflammatoire eſt réſoute, que les parties enflammées ſont dégagées & que la peau eſt amollie; il faut revenir à cette évacuation pendant le cours de la maladie, tout autant de fois qu'on a de nouveau lieu de craindre une vraie inflammation *& avant l'éruption*, pour me ſervir des termes de PATIN,

& pendant l'éruption même, & après qu'elle eſt complette, car la maladie même eſt toute dans le ſang, c'eſt pourquoi ceux qui évitent la ſaignée commettent une faute très-grave : outre la ſaignée, dis-je, je fais ſur-tout grand cas des lavemens, des bains de pieds & d'un long ſéjour hors du lit, dans le tems que la fievre eſt la plus forte. Et ſuivant ce que m'a appris une expérience multipliée, j'entre dans les idées de SYDENHAM par rapport à ce qu'il dit des effets dangereux du lit ; & je n'en ſuis point détourné par ce que le célebre MEAD a oppoſé à ſon ſentiment.

Une femme groſſe âgée de trente & quelques années ſe trouvoit dans un cas très-grave ; elle étoit couverte d'une petite vérole très-confluente, je la fis tenir aſſiſe pendant ſeptante heures au milieu de ſa chambre, qui étoit aërée de tous côtés : cette méthode m'a toujours procuré pluſieurs avantages ; car 1°. la fievre diminue ; 2°. la reſpiration en eſt plus aiſée ; 3°. les humeurs ne ſe jettent pas à la tête, mais elles deſcendent aux mains & aux pieds qui ſont moins élevés ; 4°. les reins s'échauffent moins, les urines coulent plus aiſément ; 5°. les émanations du corps ne ſont pas retenues dans des linges remplis de matieres

putrides, mais elles s'échappent continuellement; 6°. l'air ſe renouvelle ſans ceſſe, & je l'atteſte de bonne foi, j'ai vu le plus ſouvent qu'au moment où les malades quittoient le lit, la tournure de la maladie de ſiniſtre qu'elle étoit devenoit favorable. Je ne prétens pourtant pas nier qu'il eſt des cas où la petite vérole demande qu'on garde le lit, j'en ſerois démenti par l'expérience journaliere. Mais je parle maintenant d'une fievre de ſuppuration conſidérable & d'une maladie inflammatoire.

C'eſt ici le lieu de parler du rafraichiſſement de l'air qui eſt ſouvent ſi néceſſaire, ſur-tout lorſque la petite vérole regne pendant les mois d'été; on ſe procure à coup ſûr ce rafraichiſſement en aſpergeant les planchers, l'intérieur des murailles & même leur extérieur, ſi elles ſont expoſées au ſoleil, & par l'évaporation d'un vaſe plein d'eau, où l'on met tremper des branches de ſaule ou de frene, pratique dont les anciens médecins, ſur-tout les méthodiſtes, faiſoient beaucoup de cas, que peu de modernes employent & dont je me ſuis très-bien trouvé pour moi-même dans les grandes chaleurs, en en faiſant l'eſſai dans ma propre chambre, lors même que j'étois en ſanté.

Il eſt auſſi néceſſaire de changer de chemiſe, quoiqu'en puiſſent dire ceux qui ſe récrient aujourd'hui contre cet uſage ; car lors de la ſuppuration les boutons qui s'ouvrent ſaliſſent horriblement les chemiſes, & il eſt dangereux pour les malades de reſter enveloppés dans des linges ainſi remplis de putridité.

Par le moyen des bains de pieds ou d'une application continuelle de fomentations émollientes, je diſpoſe les pieds & les jambes de façon qu'ils reçoivent aiſément les humeurs qui s'y portent ; outre cela, je fais appliquer à la plante des pieds des épiſpaſtiques, qui y attirent les amas d'humeurs. L'effet de ce topique eſt tel que ceux qui n'en ont pas fait l'expérience ne pourroient pas ſe l'imaginer, & cela en faiſant enfler les parties inférieures, déſenfler les ſupérieures, & en appaiſant la fievre, qui fait que le pouls eſt d'une fréquence qui dans toute autre maladie ſeroit bientôt mortelle. J'ai vu cette année une malade dont le cou étoit horriblement enflé, mais qui dans l'eſpace de vingt minutes ſe trouva deſenflé au point de n'avoir plus que la moitié du diametre qu'il avoit, & cela après qu'on eut fait ſortir la malade du lit & qu'on lui eut appli-

qué les ſinapiſmes. Il eſt vrai qu'elle ſouffroit aux pieds de terribles douleurs, que je lui conſeillai de ſupporter pendant deux heures; alors les jambes étant fort enflées, je fis ôter les ſinapiſmes, & tout fut appaiſé.

Souvent il ne ſuffit pas de tremper les jambes dans l'eau tiede; il faut y baigner tout le corps. Et il n'y a point de remede plus excellent que celui-là; il appaiſe en même tems merveilleuſement l'inflammation, car il eſt le plus puiſſant de tous les remedes rafraichiſſans, & il amollit la peau au-delà de ce qu'on pourroit l'eſpérer. Il eſt ſur-tout fort avantageux aux enfans, & on doit des éloges à BOUVARD, premier médecin de LOUIS XIII & pere du triſayeul du célebre praticien de ce nom, qui exerce aujourd'hui la médecine à Paris, de ce qu'il a, autant que je m'en ſouviens, été le premier à rétablir l'uſage de ce remede environ l'an 1630; remede qui avoit été derechef preſque entiérement oublié, mais que l'illuſtre SENAC a remis en vogue avec un grand applaudiſſement, & que le peuple même emploie tous les jours en Hongrie avec un ſuccès admirable, ſuivant le témoignage de Mr. FISCHER. La peau des adultes étant plus dure a quelquefois beſoin

d'être humectée par la vapeur de l'eau qui eſt plus émolliente ; il eſt un moyen facile de l'appliquer ; le malade étant aſſis tout nud, on lui fait tenir les jambes dans un vaſe rempli d'eau tiede, tandis qu'il a le corps enveloppé dans un gros linge ou dans un drap qui retient la vapeur, laquelle s'applique ainſi très-bien à tout le corps excepté la tête ; on peut l'augmenter à volonté en ajoutant de l'eau chaude.

Il ne doit pas ſeulement être queſtion d'alimens pendant tout le cours de la fievre de ſuppuration, & il eſt fort à ſouhaiter que les malades ne prennent rien de nourriſſant pendant ce tems-là. Les émulſions nourriſſent beaucoup & ne conviennent guere, tandis que les eſprits acides ſont néceſſaires ; auſſi n'ordonné-je alors que des émulſions très-légeres, & le plus ſouvent je les ai miſes de côté : mais pluſieurs malades les demandent avec beaucoup d'inſtances, car elles adouciſſent agréablement toute la ſurface des levres de l'intérieur de la bouche, qu'une longue ſalivation a écorchées, tandis qu'au contraire toutes les autres boiſſons irritent ces parties.

Je conſeille pourtant volontiers d'uſer des fruits fondans aigrelets, qui font tant de plaiſir aux malades, qui abattent la

chaleur & la fievre, qui réſiſtent à la putridité, & mettent en jeu les couloirs. Ils ſont ſur-tout utiles aux enfans en leur tenant le ventre libre, ce qui fait qu'il eſt moins néceſſaire de leur donner des lavemens, dont l'application excite ſouvent leurs pleurs. En été, j'ai fait un grand uſage des fraiſes, des framboiſes, des ceriſes & des griottes; en automne j'ai fait uſage des raiſins, mais en moindre quantité. J'ai guéri un malade âgé de vingt-cinq ans, à qui j'avois perſuadé que la diete la plus légere étoit la meilleure; il n'avala rien pendant les treize premiers jours que de légeres émulſions, & perſonne n'a jamais été moins malade avec un pareil nombre de boutons.

Lorſque cette maladie n'eſt pas trop grave, les pauvres s'en tirent en buvant abondamment du petit-lait; mais quand la maladie eſt trop grave, ce moyen de guériſon ne ſuffit pas, & il faut aiguiſer le petit-lait avec du vinaigre. Car cette eſpece de mêlange eſt un remede qui coute peu, mais qui a plus de vertu que le petit-lait ſeul & qui chaſſe très-bien les fievres putrides qui ne ſont pas d'un bien mauvais caractere.

Je délaye la ſalive trop épaiſſe & je débouche les narines obſtruées, en in-

jectant par le moyen d'une ſeringue de l'oxymel délayé avec de l'eau tiede; il eſt ſurprenant combien cela ſoulage les malades; car les injections réuſſiſſent beaucoup mieux que les gargariſmes. Cela paroîtra peut-être n'être qu'une bagatelle à des gens ſans expérience; mais il vous ſera aiſé d'en ſentir l'importance. J'ai vu la fréquence du pouls & l'anxieté diminuer ſenſiblement, après avoir procuré le débouchement du nez par de continuelles injections.

J'ai ſoin de faire ouvrir continuellement les puſtules non-ſeulement du viſage, mais auſſi du cou, des mains, des bras, des jambes, des pieds, de tout le corps enfin, ſur-tout celles du viſage, du cou & des extrêmités, parce que dans ces dernieres parties elles ſont pour l'ordinaire plus nombreuſes, plus groſſes, & que la peau en eſt plus tendue; à meſure qu'on les ouvre, les parties ſe déſenflent, les douleurs diminuent & tous les ſymptômes s'appaiſent. Je ne puis pas aſſez dire de bien des avantages que procure cette méthode, qui avoit déja été recommandée par les Arabes, que quelques-uns ont enſuite déteſtée, & que d'autres ont trouvée fort de leur goût, & ſur-tout FELIX PLATER médecin diſtingué, qui dans la vue de con-

ſerver ſeulement la beauté du viſage a très-bien averti, *que ſi on n'ouvre pas les puſtules de bonne heure avec une aiguille ou avec un ſtilet pointu* (des ciſeaux valent mieux) *le pus étant retenu il ronge les chairs, qu'il en réſulte de petits ulceres creux, & qu'il reſte une cicatrice creuſe.* Il ordonne enſuite qu'on eſſuye ſouvent le pus & la matiere ichoreuſe; & il avoit déja obſervé *que les meres ſe mettent trop en peine d'éviter que le frottement occaſionné par la démangeaiſon ne déchire les puſtules, dans l'idée que c'eſt ce qui donne lieu à des cicatrices creuſes, tandis que cela arrive plutôt, comme je l'ai dit, de ce que les puſtules n'ont pas été entamées & de ce qu'elles ſe ſont ouvertes trop tard.*

Mais cette méthode procure un autre avantage plus important que PLATER n'a pas apperçu, c'eſt qu'elle prévient la réſorption du pus; & que la peau étant relâchée & les douleurs étant diminuées, la violente irritation qui en réſultoit & qui entretenoit la fievre ceſſe, & puis le viſage & le cou étant plus vîte déſenflés par ce moyen, les humeurs ſe portent moins au cerveau. Et il n'y auroit point de méthode plus propre à appaiſer ſûrement la fievre ſecondaire que celle d'ouvrir & d'eſſuyer ſans ceſſe tous les

boutons par tout le corps, à meſure qu'ils ſe rempliroient. Mais dans le ſiecle où PLATER vivoit on n'étoit pas au fait du caractere de la fievre ſecondaire. RIVIERE, qui eſt venu après lui, a bien averti que c'étoit une fievre putride, qu'il falloit guérir par la ſaignée, par les purgations & par les rafraichiſſans; mais il ne paroît pourtant pas qu'il en ait connu les véritables cauſes; cette connoiſſance étoit réſervée à notre ſiecle. HOLLAND a été le premier, ſi je ne me trompe, qui ait indiqué l'ouverture des boutons, que les anciens n'avoient conſeillée que comme un moyen de conſerver la beauté, à titre de remede de cette maladie.

J'ai obſervé une diarrhée critique, même chez des enfans à la mammelle, mais ç'a été rarement. J'en ai vu un plus grand nombre, qui étant à peine âgés de quatre ans eſſuyoient la ſalivation & une conſtipation, à laquelle je n'ai jamais tardé de remédier plus de deux jours, même dans la petite vérole la plus bénigne.

J'ai guéri une fille qui, ſans avoir aucun bouton le troiſieme jour de la maladie, ſaliva tout d'un coup ſi abondamment pendant deux heures que ſa mere crut qu'elle en avoit craché quelques li-

vres. La ſalivation s'arrêta ſubitement, il ſurvint une fievre violente; la ſalive recommença à couler le cinquieme jour, & quoique la petite vérole fût très-diſcrette, elle coula aſſez copieuſement juſqu'au onzieme jour. Il eſt dans pluſieurs cas une néceſſité mécanique qui oblige à ſaliver; mais eſt-ce que le virus variolique eſt de nature à ſe porter préférablement aux glandes ſalivaires? Pluſieurs choſes ſemblent l'indiquer.

Nous entendons ſouvent les malades ſe plaindre d'eſquinancie, ils l'attribuent aux puſtules de la gorge, mais mal-à-propos; elle eſt l'effet de l'engorgement inflammatoire du pharynx & des parties voiſines, elle préſage ſouvent la ſalivation, & je regarde les boutons à la gorge comme un accident des plus rares. J'ai vu tout le corps couvert de boutons très-nombreux, tandis qu'il n'en paroiſſoit aucun à l'intérieur des levres, lequel j'ai pourtant vu en être attaqué d'autres fois, auſſi-bien que le bout de la langue; mais ces boutons parcouroient promtement tous leurs tems. Il eſt rare qu'ils montent au-deſſus du bord des narines, & je ne me rappelle pas d'avoir vu des malades qui crachaſſent des croûtes, ou qui en évacuaſſent par les ſelles.

J'ai diſſequé autrefois quatre cadavres ſur l'épiderme deſquels un nouveau bouton n'auroit pas pu trouver place; il n'en parut aucun tout le long du canal alimentaire, ni dans le larynx, ni dans la trachée, ni dans le poumon. Et aſſurément j'ai de la peine à comprendre comment ont pu vivre ceux qui ſuivant le narré de pluſieurs auteurs ont eu le larynx, la trachée & les lobes du poumon couverts de boutons; j'ai de la peine à comprendre comment l'irritation de la glotte & du larynx, & comment le pus qui diſtilloit continuellement dans la trachée & dans les bronches, n'ont pas excité très-promtement une toux mortelle. J'ai trouvé, il eſt vrai, ces parties enflammées, putrides & dégoutantes de pus, mais il n'y avoit pas une puſtule.

En raiſonnant *à priori*, il ne ſera pas non plus fort aiſé de ſe perſuader que ces parties ſoient couvertes de boutons; car il n'y auroit point de puſtules varioliques cutanées, ſi l'épiderme étoit auſſi molle, auſſi lâche & auſſi chaude que *l'épithelium* (†). Ceux qui ont l'épider-

(†) Je ne trouve point de mot françois qui réponde à celui-là, qui déſigne cette peau mince qui couvre l'intérieur des levres, de la bouche, &c.

me fait de maniere qu'il reſſemble à *l'épithelium* ont très peu de boutons; je n'en veux point d'autre témoin que Mr. FISCHER; & aſſurément je ne croirai pas, à moins que je ne le voie de mes yeux, que le virus variolique diſtend cette peau intérieure qui lui donne une iſſue ſi aiſée. Ceux qui affirment l'exiſtence de la petite vérole interne, de qui le témoignage eſt pourtant de poids, & parmi leſquels ſe trouve à mon grand étonnement l'illuſtre GUNZ, ont-ils peut-être conclu que ces puſtules avoient lieu à cauſe de l'ulcération? J'ai vu avec bien du plaiſir que vos obſervations s'accordoient très-bien avec les miennes, & les unes & les autres font bien voir quel cas il faut faire de l'hypotheſe d'un célebre chirurgien François, qui s'eſt imaginé que les fievres malignes ſont une dartre de l'eſtomac.

J'ajouterai une ſeule obſervation ſur les purgatifs. Dans les petites véroles confluentes & dans les diſcretes dont les boutons ſont nombreux, j'emploie la manne dès la premiere attaque de la fievre de ſuppuration dans la vue de purger, & j'ai vu que le malade faiſoit trois, quatre juſqu'à cinq ſelles, déja le neuvieme jour de la maladie; je n'en diſcontinue point l'uſage les jours ſuivans.

Je ne me ſuis jamais repenti de cette méthode, & les autres médecins qui l'eſſayeront ne s'en repentiront certainement pas. Je vois pourtant que tous les autres médecins purgent plus tard; mais j'eſpere que la méthode de purger d'abord n'éprouvera pas de contradictions, puiſqu'elle eſt autoriſée par la raiſon & confirmée par une expérience multipliée. Dans les petites véroles moins graves, je purge auſſi-tôt que le viſage devient jaune, & cela réuſſit mieux que d'attendre de procurer cette évacuation que le deſſéchement ait lieu, comme c'eſt la coutume de preſque tous les praticiens.

Je ſuis ſûr que ces purgations données à tems préviennent les ſuites de la maladie, & aſſurément une ſeule purgation donnée de bonne heure dans ce deſſein fait plus de bien, tandis que les humeurs étant encore mobiles coulent plus facilement, que trois ou quatre données plus tard. Une purgation donnée d'abord prévient cette ſeconde ſuppuration des puſtules qui ſuit quelquefois le deſſéchement. La peau ulcerée rend une ſi grande quantité de pus que tout le ſang paroît tomber en ſuppuration, elle ſe couvre de croutes très-épaiſſes, & les linges, que le pus rend

bientôt roides, excitent partout de nouvelles excoriations; le malade a une petite fievre & maigrit. Heureuſement ce cas eſt rare, & je ne l'ai jamais vu que chez des ſujets cacochymiques ou mal traités, lorſqu'on avoit trop tardé à les purger. On y remédie avec ſuccès en lâchant le ventre, en faiſant boire du lait, ſeul ou accompagné de l'uſage du quinquina.

Cette maladie a laiſſé des reliquats différens & plus graves chez des malades qu'on avoit négligé de traiter, ou ce qui eſt encore plus dangereux qu'on avoit mal traités. Entre pluſieurs de ces cas j'en rapporterai un qui eſt arrivé nouvellement. Un garçon de ſix ans s'étoit paſſablement bien tiré d'une petite vérole diſcrette aſſez nombreuſe, ſi ce n'eſt que l'œil droit qui étoit rouge dès le commencement, & dont la ſclérotique étoit couverte de boutons blancs, s'étoit de nouveau enflammé ſur la fin de la maladie, & que la cornée étoit couverte de puſtules. Le mal avoit tellement augmenté que les paupieres étant entiérement enflées & enflammées, je ne pus ni les ouvrir, ni voir l'œil. On avoit employé pluſieurs remedes nuiſibles; on eut enfin recours à moi, dans la crainte que l'œil ne tombât en ſuppuration,

J'ordonnai qu'on appliquât ſur l'œil pendant deux jours un cataplaſme de mie de pain & de lait, & qu'on mît en même tems le malade à une diete légere. Trois jours après l'inflammation étant un peu diminuée, j'écartai doucement les paupieres, non cependant ſans faire couler des larmes, & je vis que toute la cornée étoit couverte d'une tumeur blanchâtre. Je voulus qu'on continuât l'application du même cataplaſme, encore pendant deux jours. Le mal prit une meilleure tournure, car les douleurs diminuoient & la tumeur s'amolliſſoit. La même application ayant été continuée, le pus s'écoula le huitieme jour, & les douleurs ceſſerent. J'eus ſoin qu'on ajoutât pendant deux jours à ce cataplaſme des fleurs de camomille & de ſureau : alors ne craignant plus l'inflammation je fis ſeulement appliquer des linges très-doux & trempés dans une décoction aqueuſe de fleurs réſolutives & de racine de fenouil à laquelle on avoit ajouté une quatrieme partie de vin. Enfin toute la pellicule étant enlevée, il ne reſta qu'une tache, qui fut bientôt diſſipée par le moyen d'un collyre, & la vue redevint bonne. Un autre enfant, comme je m'en ſuis aſſuré, & dont la petite vérole n'avoit pas été fâcheuſe, a perdu la vue, mais

mais on l'avoit traité par une autre méthode.

Quelle étoit cette maladie ? Etoit-ce une puſtule variolique ? Il paroit que c'en étoit une, & que ſi on l'avoit mal traitée un peu plus long-tems, elle ſe ſeroit durcie en dégénérant en un ſquirrhe, qui auroit défiguré l'œil pour toujours & auroit empêché la vue, ou bien elle auroit entiérement détruit l'œil par la gangrene ou par la ſuppuration.

Toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de voir la même partie attaquée d'une puſtule, j'ai eu ſoin de faire appliquer continuellement du lait, qui eſt de toutes les fomentations la plus émolliente ; c'eſt un cas qui par bonheur n'arrive pas fréquemment, & dans lequel il eſt à-propos qu'un chirurgien faſſe uſage de ſes ciſeaux. Mais ſouvent les puſtules pouſſent à la ſclérotique & ſont accompagnées d'un larmoyement continuel, cependant ſans aucun danger.

Toutes les autres ſuites de la petite vérole viennent, ou 1°. de ce que la maladie ayant été grave, les forces en ont été abattues ; on les rétablit par le moyen du lait, du quinquina & de l'exercice. Ou 2°. de ce qu'il s'eſt fait un dépôt de pus quelque part. On y remédie par une diete légere & antiputride, en

évacuant le pus ſuivant les regles de l'art, ou en faiſant ſon poſſible pour le chaſſer vers des parties ignobles. 3°. Ou bien elles ſont l'effet de la léſion de quelque partie; alors la meilleure méthode conſiſte à une diete légere & adouciſſante, à lâcher ſouvent le ventre, & à appliquer des fomentations très-émollientes ſur la partie malade.

Il eſt en général trois préceptes dont l'obſervation ſoigneuſe eſt fort propre à prévenir tous ces fâcheux accidens. 1°. D'éviter un air chaud & enfermé, & les remedes échauffans. 2°. De s'abſtenir rigoureuſement de la viande, des bouillons, des œufs & du vin, auſſi long-tems qu'il y a du pus ou de la fievre: c'eſt ce dont vous avez très-bien averti il y a vingt-cinq ans. 3°. De purger de bonne heure.

Dans les épidémies les plus bénignes, il y a des eſpeces de petites véroles anomales, qui ne pouvant être attribuées à un vice de l'air doivent s'expliquer d'après les cauſes morbifiques propres au malade. Mon deſſein n'eſt pas de les rapporter toutes; il ſuffira que j'indique les principales que j'ai obſervées le plus ſouvent. Les enfans qui ont le ventre rempli de mauvaiſes humeurs ſont attaqués de ſymptômes aſſez

graves, qui ſont étrangers à la maladie, dans le tems que la chaleur de la fievre corrompt ces impuretés, qui demandent néceſſairement d'être évacuées par des remedes appropriés.

On reconnoît que cette cauſe a lieu, 1°. ou à un mal de tête ou à un aſſoupiſſement ſouvent inſurmontable & plus fort que la fievre ; 2°. à la puanteur de la bouche, au dégoût & aux nauſées qui ſubſiſtent même après l'éruption ; 3°. à la fievre qui continue avec de l'angoiſſe, après une éruption bénigne ; 4°. à la puanteur des ſelles, & ſouvent à une diarrhée fétide, ſans que les puſtules s'affaiſſent. J'ai vu en pareils cas quelques malades faire impunément juſqu'à quarante ſelles & au-delà, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Combien de maux ne s'enſuit-il pas, lorſqu'on ſupprime à contre-tems cette évacuation, lorſque dans les petites véroles diſcretes on retient au-dedans du corps le venin, qu'une diarrhée ſalutaire évacuoit & qui étoit incapable de nuire ; en donnant de la confection ou de la thériaque, la chaleur augmente ſur le champ, il pouſſe un grand nombre de boutons ; les aſſiſtans s'en réjouiſſent ; mais le malade en pleurera dans le tems de la ſuppuration ; 5°. au délire ; 6°. à

une urine crue & trouble, ſans parler de quelques autres ſymptômes. Pendant ce tems-là les puſtules croiſſent très-bien durant quelques jours, mais ſur la fin de la maturation & dans les premiers tems de la fievre de ſuppuration, tout ſe dérange, & le malade, quoiqu'ayant une petite vérole bénigne, eſt attaqué à la fois des ſymptômes les plus graves, & il meurt dans le délire, la léthargie, avec l'orthopnée, la tympanite, une diarrhée fétide, un pouls irrégulier & un abattement complet des forces.

Lorſque j'ai été appellé au commencement de la maladie, j'ai toujours pu prévenir ces funeſtes ſymptômes en purgeant le malade tous les jours; déja dès le troiſieme jour de la maladie, en faiſant uſage de la crême de tartre & des tamarins, & à meſure que le ventre ſe lâchoit, tous les ſymptômes ſe diſſipoient, & j'en ai vu un ſi heureux effet que dans le tems de la ſuppuration le malade, après avoir été purgé tant de fois, étoit preſque en état de ſe paſſer de remedes. Je purge les enfans indociles ſans qu'ils le ſachent, en mêlant dans leur boiſſon ordinaire une diſſolution de tartre émétique à une doſe capable d'émouvoir les inteſtins, mais non

pas l'eſtomac. Lorſqu'on m'a appellé tard, le dixieme ou le onzieme jour, la maladie étant déja devenue violente, j'ai vu quelquefois que les remedes étoient ſans ſuccès, d'autres fois ils ont été efficaces. Les ſeuls ſecours dont on peut eſpérer quelque choſe ſont une purgation donnée d'abord, un uſage abondant des acides, puis encore la purgation. J'ai vu une ſi grande putridité que j'ai été obligé de commencer par les acides, & d'y joindre d'abord après la purgation.

Dans une maladie qui n'eſt pas violente, le ſerpent reſte ſouvent longtems caché ſous l'herbe, & alors ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'il ſe montre enfin tout à coup, & il en impoſe très-facilement, ſous l'apparence d'une autre maladie, à ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes; le médecin peut facilement tomber dans cette erreur, & elle eſt irréparable. Le ſeul moyen de ſauver le malade, c'eſt encore la purgation. J'ajouterai ici un exemple remarquable tiré de la rougeole. Il étoit une famille compoſée de ſix jeunes garçons dont deux étoient morts ci-devant de la rougeole étant à la campagne, deux autres s'en étoient tirés heureuſement, ayant eu une rougeole bénigne. Le ca-

det de tous, âgé de douze ans, prend la même maladie, qui paroît bénigne pendant les cinq premiers jours, ſi ce n'eſt que ſon haleine & ſes ſelles ſentoient mauvais. Le ſixieme jour, le deſſéchement ayant déja commencé, il fut tout d'un coup attaqué d'une orthopnée exceſſive, de ſanglots, de nauſées & de délire, avec un pouls très-irrégulier; les parens épouvantés viennent reclamer mon ſecours. Le concours des ſymptomes menaçoit d'une terrible fin: il n'y avoit aucune ſorte d'inflammation ou de plethore, le venin n'étoit point rentré; tout cela venoit donc d'une ſaburre putride. Le malade ſe refuſoit à tous les remedes. Je penſai au kermès minéral que je lui fis prendre en très-petite doſe dans de la confiture de ceriſes: il en avala un grain ſans s'en douter; cela le fit vomir au-delà de ce que j'avois eſpéré. Le délire & l'orthopnée s'appaiſerent. J'ordonnai un lavement; il prit encore un grain de kermès, il fit quatre ſelles, les urines coulerent abondamment; il ſurvint une ſueur copieuſe, & au bout de trois heures le malade ſe remit entierement.

J'ai trouvé que dans d'autres cas ſemblables l'oxymel ſcillitique étoit un excellent remede, & qui méritoit les élo-

ges qu'il y a déja longtems qu'on lui a donnés, & que SYDENHAM ne lui a pas refusés. Il mérite aussi des éloges dans d'autres cas, & une expérience multipliée m'a appris qu'on en peut dire ce que CONRAD GESNER disoit de son oxymel d'hellébore; *car il chasse merveilleusement du centre à la superficie les humeurs vénéneuses & les autres mauvaises humeurs.*

Trois semaines s'étant écoulées, une sœur du malade dont je viens de parler, âgée de seize ans, se trouva dans le même cas, si ce n'est qu'ayant l'esprit libre & souhaitant de prendre les remedes, elle avoit avalé d'elle-même de la manne: il s'ensuivit des selles très-fétides, & elle recouvra bientôt la santé après avoir été aux portes de la mort. Deux de ses aînés, à ce que me dirent les parens, avoient rendu le dernier soupir peu d'heures après avoir été saignés.

L'anomalie qui vient de malignité est plus mauvaise dans la petite vérole. Je ne parlerai pas ici des signes de cette malignité, de ses especes, ni des raisons qui servent à excuser ce terme, cette matiere ayant été pleinement exposée dans un nouveau traité des fievres: il suffit de savoir qu'une foiblesse

extrême, un pouls très-petit, une fievre continuelle, & accompagnée de redoublemens irréguliers, qu'un délire léger, mais continuel, que des puſtules très-petites, aqueuſes, ichoreuſes, noires & des taches à la peau, que des hémorrhagies par tous les pores & par tous les couloirs, qu'une angoiſſe continuelle, le dégoût & l'apathie, ſont tout autant de caracteres non équivoques de malignité dans la petite vérole.

Dans tous ces cas, le traitement conſiſte à donner des acides & des antiputrides fortifians. Toutes les fois que l'alcaleſcence & la diſſolution chaude des humeurs paroiſſent prévaloir, il ne faut employer que les eſprits acides tout ſeuls. Lorſque les fluides ſont dans une diſpoſition de vapidité, & qu'il y a du relâchement dans les ſolides, il faut y joindre l'uſage des cantharides, du quinquina, du camphre, de la ſerpentaire: enfin, il faut employer complettement la méthode qu'ont enſeignée les médecins Anglois, qui ont ſouvent occaſion de voir cette maladie, & ſurtout la méthode du célebre HUXHAM. On retire ici un grand avantage de l'eſprit de vitriol & de la mixture ſimple, remede à la vérité dont la compoſition eſt mal aſſortie, mais qui eſt utile.

Le ſoufre doré d'antimoine mêlé avec le camphre ne manque pas non plus d'utilité, quoique ces remedes ſoient dangereux comme la peſte dans une autre eſpece de petite vérole. Il ne faut pas trop craindre les ſecouſſes qu'occaſionne une légere doſe d'ipecacuanha; ce remede eſt d'un grand uſage dans des maladies analogues, & comme vous me l'avez déja appris il y a longtems, les Allemands le regardent comme un ſecret fameux dans le traitement de la fievre miliaire : & j'ai quelquefois enfreint avec ſuccès la loi rigoureuſe que je m'étois impoſée de m'abſtenir de faire vomir dans le traitement de la petite vérole.

Mais en voilà aſſez au ſujet de la petite vérole : ſi vous donnez votre approbation, Monſieur, à ce que j'en ai dit, je m'en réjouirai extrêmement; car elle me tient à préſent lieu de beaucoup d'autres, & lorſqu'il n'y aura plus lieu à l'envie de ceux qui voudroient en faire peu de cas, la poſtérité regardera cette approbation comme un témoignage de ma capacité.

FIN DU TOME PREMIER.